POÉSIES COMPLÈTES

DE

François Coppée

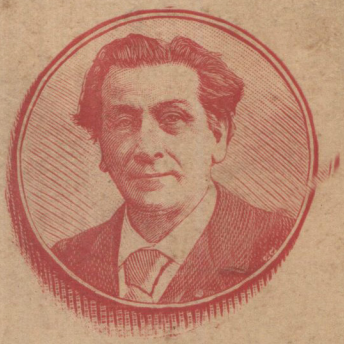
Le Reliquaire

Intimités — Poèmes divers — Poèmes modernes

Contes en vers — Les Humbles

Écrit pendant le Siège

ILLUSTRATIONS DE E. BOILVIN ET ROSSI



PARIS

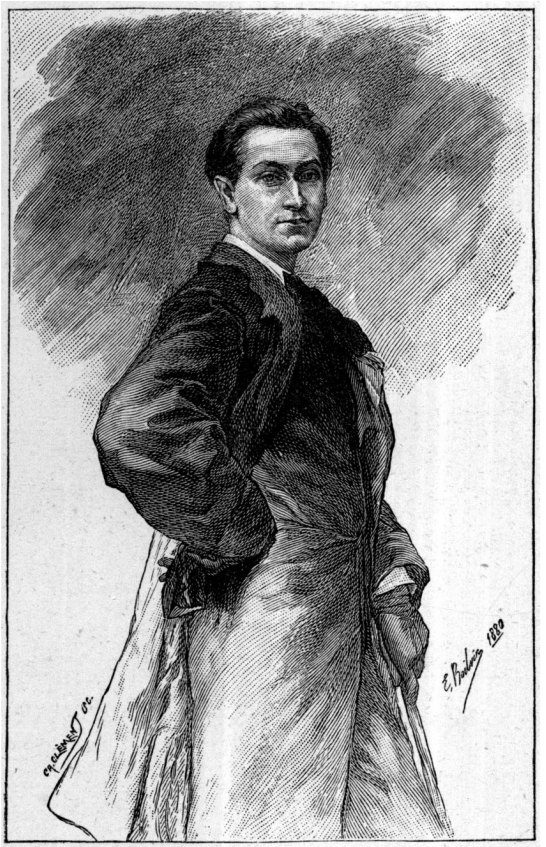
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

POÉSIES COMPLÈTES

DE

François Coppée



POÉSIES COMPLÈTES

DE

François Coppée

Le Reliquaire

Intimités — Poèmes divers — Poèmes modernes

Contes en vers — Les Humbles

Écrit pendant le Siège

ILLUSTRATIONS DE E. BOILVIN ET ROSSI

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

NOTICE

SUR FRANÇOIS COPPÉE

François Coppée naquit à Paris le 26 janvier 1842, de parents parisiens. Son grand-père paternel était originaire de Mons, son arrière-grand'mère de ce côté appartenait à une famille noble de la Lorraine. Son grand-père maternel, Baudrit, Saintongeois d'origine, s'établit à Paris et s'y maria comme maître-serrurier. François Coppée reçut de ses aïeux les traits distinctifs de son caractère, qui sont aussi ceux de son œuvre : à la fois élégant et simple, avec des goûts d'artiste et un bon sens précis, il avait coutume de dire : « Je suis un aristocrate qui aime le peuple. »

*
* *

Entré, comme son père, au ministère de la guerre en qualité d'expéditionnaire, il collabora au *Parnasse Contemporain,* revue poétique fondée par l'éditeur Alphonse Lemerre; il publia *le Reliquaire* en 1866, les *Intimités* l'année suivante. Mais c'est *le Passant,* représenté à l'Odéon le 14 janvier 1869, qui du jour au lendemain le rendit célèbre.

1870! La guerre, la défaite, l'invasion prussienne; la guerre civile! Inspiré par sa douleur patriotique, Coppée écrivit *Plus de Sang,* la *Lettre d'un Mobile breton;* il donna au théâtre *Fais ce que dois, les Bijoux de la Délivrance, l'Abandonnée.* Apprenant que son maître Leconte de Lisle se trouvait dans une situation embarrassée, il abandonna pour lui sa place de bibliothécaire au Sénat, et le voilà lancé en pleine mêlée littéraire sans autre ressource que sa plume. Il se fit prosateur, et écrivit *Une Idylle pendant le Siège* et ses premiers *Contes en prose,* tandis que paraissaient *les Humbles* et *Promenades et Intérieurs.*

Il cultivait en même temps la poésie pure et le théâtre. En 1872 *le Rendez-vous* fut représenté à l'Odéon; mais le poète n'eut pas la satisfaction d'y voir réaliser *la Guerre de Cent Ans,* drame patriotique écrit en collaboration avec Armand d'Artois. En 1874, il publia un recueil de vers, *le Cahier Rouge.* En 1876, *le Luthier de Crémone* fut représenté à la Comédie Française. *Les Récits et les Élégies* parurent en 1878, recueil de petits poèmes épiques comprenant une partie sentimentale, *l'Exilée.* Alors vint toute une brillante série théâtrale qui débuta par *le Trésor* (Odéon, 1879), suivi de *la Korrigane,* ballet fantastique dont la musique était de Widor (Opéra, 1880); puis, toujours à l'Odéon, ce fut *Madame de Maintenon* (1881); *Severo Torelli,* le 21 novembre 1883, fut un triomphe : le 21 février 1884, François Coppée était élu membre de l'Académie Française.

Le 21 novembre 1885, *les Jacobites* furent joués à l'Odéon. Vinrent ensuite des *Contes en Vers* (1886), *Arrière-Saison* (1887); puis des contes en prose : *Vingt Contes Nouveaux* (1887), *Contes rapides* (1888), *Henriette* (1889). *Le Pater,* un acte en vers interdit par mesure politique du 18 décembre 1889, parut seulement en librairie. En 1890 vinrent *les Paroles Sincères,* recueil de vers; en 1891 *Toute une Jeunesse* et en 1892 *les Vrais Riches,* romans ou nouvelles; en 1893, *Longues et Brèves,* contes en prose; du 20 octobre 1892 à 1898, *Mon Franc-Parler,* recueil (en plusieurs volumes) des articles parus

au *Journal*. *Pour la Couronne* fut représenté, au milieu d'acclamations triomphales, à l'Odéon, le 10 janvier 1895. L'année suivante, François Coppée écrivait un roman : *le Coupable*. Une grave maladie dont il subit les atteintes à deux reprises lui inspira les belles pages de *la Bonne Souffrance* (1898), suite d'articles où il racontait les étapes de son retour à la foi catholique, depuis le premier remords jusqu'à la conversion totale, et dont tant d'éditions déjà ont répandu, dont tant d'autres répandront encore la double et salutaire influence d'une belle œuvre d'art et d'une bonne action.

Le poète était à peine relevé de sa terrible maladie lorsque survint l'affaire Dreyfus. Il entra résolument dans la lutte, sans cesse sur la brèche, se prodiguant, se multipliant, président d'honneur de la Ligue de la Patrie Française; offrant ainsi son temps, sa santé, non par ambition, mais uniquement guidé par la haute idée qu'il se faisait de ses devoirs de citoyen! Il fit paraître, pour exprimer les idées chères à son cœur, deux volumes de vers : *Dans la Prière et dans la Lutte* et *Des Vers Français*, où son patriotisme ardent et désintéressé n'est point séparé de sa foi religieuse.

Déçu dans ses espérances politiques, il lui restait la prière devant la croix. La souffrance revint, *la Bonne Souffrance*... C'était, cette fois, un mal terrible, le cancer. Il dura de longs mois. François Coppée fut admirable de courage, de résignation, d'abandon à la volonté de Dieu,

puisant chaque jour dans sa foi profonde la force de souffrir davantage. Il mourut le 23 mai 1908... Jamais funérailles ne furent plus imposantes et plus touchantes dans leur simplicité : l'affluence était considérable; des ouvrières, des femmes portant leurs enfants se mêlaient aux personnalités les plus éclatantes. Les humbles sentaient bien que c'était là leur grand ami, leur poète qui disparaissait ..

*
* *

Le poète des Humbles, voilà en effet le plus vrai, le plus beau titre de François Coppée; on s'en apercevra facilement à la lecture de ses *Poésies,* dont nous donnons cette nouvelle édition illustrée en trois volumes. Sans doute il y a en Coppée un délicieux poète élégiaque qui, après s'être dégagé de l'influence de Baudelaire, a chanté délicieusement ses rêves d'amour dans les *Intimités, Olivier, l'Exilée, les Mois, Arrière-Saison,* etc. Il ne faut pas dédaigner non plus en lui l'auteur des *Récits épiques* et des *Contes en vers,* qui, après Hugo et Leconte de Lisle, montre un beau tempérament d'artiste

et de poète dramatique qui s'épanouira plus tard dans ses délicates comédies et ses beaux drames. N'oublions pas non plus la veine satirique qu'on retrouve dans le conteur en prose, si agréable et si spirituel, ou dans le feuilletoniste de *la Patrie* et du *Journal,* et qui apparaît dans *Contes en vers et Poésies diverses,* dans *Paroles Sincères, Dans la Prière et dans la Lutte, Des Vers Français*... Esprit, grâce, avec une pointe de sentimentalisme, de bravoure et d'ironie, tout ce qui constitue la bonne tradition française de Villon à Musset, on le trouvera dans ces poésies; mais malgré tout, c'est « en dégageant ce qu'il pouvait y avoir d'humble idéal chez les petites gens, dans les mélancoliques paysages des banlieues parisiennes », c'est comme « poète des humbles et de la vie familière » que François Coppée se montre vraiment original.

Petites gens parmi lesquels il avait vécu! paysages des banlieues parisiennes où s'était écoulée son enfance! Coppée peint d'après nature et, en peignant les choses et les hommes de la vie quotidienne, coutumière, moyenne, comme Téniers il a fait des chefs-d'œuvre. C'est un incomparable artiste, on ne le répétera jamais assez; peu de poètes ont possédé comme lui la science du métier, et il peint à merveille, dans le ton qui leur convient, les gens et les choses à qui va sa fraternelle sympathie. On en verra la preuve un peu partout au cours de ces trois volumes, surtout dans les recueils

intitulés : *les Humbles, Écrit pendant le Siège, Promenades et Intérieurs, le Cahier Rouge,* mais aussi dès *le Reliquaire* et les *Poèmes divers,* dans les *Contes en vers,* etc., etc... Oui, c'est en chantant les humbles, ses amis, c'est en peignant ses horizons parisiens que Coppée fut lui-même tout entier et trouva sa veine. Il a été vraiment un inventeur : il a dégagé de la vie domestique et familière la poésie qu'elle contenait, et que nul autre, avant lui, n'avait aussi bien vue ni surtout aussi nettement exprimée. Il a fait entrer les humbles dans la littérature. *Et exaltavit humiles.* C'est par là qu'il aura sa place dans l'anthologie de la postérité.

JEAN MONVAL.

LE RELIQUAIRE

Prologue

Comme *les prêtres catholiques,*
Sous les rideaux de pourpre, autour
De la châsse où sont les reliques,

Brûlent, dans leur mystique amour,
Les longs cierges aux flammes pures,
Fauves la nuit, pâles le jour,

Qui jettent des lueurs obscures
Sur les bijoux tristes et noirs
Perdus dans l'or des ciselures;

Et de même que, tous les soirs,
Ils font autour du reliquaire
Fumer les légers encensoirs;

Dédaignant la douleur vulgaire
Qui pousse des cris importuns,
Dans ces poèmes je veux faire

A tous mes beaux rêves défunts,
A toutes mes chères reliques,
Une chapelle de parfums

Et de cierges mélancoliques.

Vers le Passé

LONGUEMENT poursuivi par le spleen détesté,
Quand je vais dans les champs, par les beaux soirs d'été,
Au grand air rafraîchir mes tempes,
Je ris de voir, le long des bois, les fiancés
Cheminer lentement, deux par deux, enlacés
Comme dans les vieilles estampes.

Car je dédaigne enfin les baisers puérils
Et la foi des seize ans, fleur brève des avrils,
Éphémère duvet des pêches,
Qui fait qu'on se contente et qu'on est trop heureux,
Si la femme qu'on aime a les bras amoureux,
L'âme neuve et les lèvres fraîches.

Elle est évanouie à jamais, la candeur
Qui fait que l'on s'éprend d'un petit air boudeur
Qui n'est bien qu'à travers le voile,
Et qu'on n'a pas de mots assez ambitieux
Pour dire à ses amis qu'elle a de jolis yeux
Couleur de bleuet et d'étoile.

Et c'est la fin. Mon cœur, quitté des anciens vœux,
Ne saura plus le charme infini des aveux
Et ce bonheur qui vous inonde,
Parce qu'un soir de mai, dans les bois, à Meudon,
Sur votre épaule avec un geste d'abandon
Elle a posé sa tête blonde.

Et pourtant j'ai connu tout cela; j'ai connu
Même ces doux projets de bonheur ingénu
Dont l'âme si bien s'accommode :
L'hiver, le coin du feu, la chambre aux sourds tapis,
Et, dans un frais berceau, deux enfants assoupis
Auprès de leur mère qui brode.

Mais cet espoir, hélas! d'un avenir doré,
Ces apparitions, ces rêves ont duré
Le temps d'une aube boréale,
Et mon esprit partit aux pays fabuleux
Où l'on pense cueillir les camélias bleus
Et trouver l'amour idéale.

Là, j'ai beaucoup souffert, et j'en reviens meurtri.
En d'indignes plaisirs à jamais j'ai flétri
Les saintes blancheurs de mon âme.

Je reviens du rivage où j'avais émigré,
Et j'ai le front très pâle; et cependant, malgré
Ce que j'ai souffert par la femme,

Malgré ce cœur brisé, sans espoir et sans foi,
Ces débauches qu'on fait à la fin malgré soi
Comme de hideuses besognes,
Sans cesse je retourne à mon passé riant,
Ainsi qu'aux premiers froids toujours vers l'Orient
Reviennent les blanches cigognes.

Solitude

Je sais une chapelle horrible et diffamée,
Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu.
Depuis ce sacrilège effroyable on a dû
La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

Plus de croix sur l'autel, plus de cierge assidu,
Plus d'encensoir perdant son âme parfumée.
Sous les arceaux déserts une funèbre armée
De feuilles mortes court en essaim éperdu.

Ma conscience est cette église de scandales;
Mes remords affolés bondissent sur les dalles;
Le doute, qui faisait mon orgueil, me punit.

Obstiné sans grandeur, je reste morne et sombre,
Et ne puis même pas mettre mon âme à l'ombre
Du grand geste de Christ qui plane et qui bénit.

Adagio

La rue était déserte et donnait sur les champs.
Quand j'allais voir, l'été, les beaux soleils couchants
Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne,
Je la suivais toujours pour gagner la campagne,
Et j'avais remarqué que, dans une maison
Qui fait l'angle et qui tient, ainsi qu'une prison,
Fermée au vent du soir son étroite persienne,
Toujours à la même heure, une musicienne
Mystérieuse, et qui sans doute habitait là,
Jouait l'adagio de la sonate en *la*.
Le ciel se nuançait de vert tendre et de rose.
La rue était déserte; et le flâneur morose
Et triste, comme sont souvent les amoureux,
Qui passaient, l'œil fixé sur les gazons poudreux,
Toujours à la même heure, avait pris l'habitude
D'entendre ce vieil air dans cette solitude.
Le piano chantait sourd, doux, attendrissant,
Rempli du souvenir douloureux de l'absent,
Et reprochant tout bas les anciennes extases.
Et moi, je devinais des fleurs dans de grands vases,

Des parfums, un profond et funèbre miroir,
Un portrait d'homme à l'œil fier, magnétique et noir,
Des plis majestueux dans les tentures sombres,
Une lampe d'argent, discrète, sous les ombres,
Le vieux clavier s'offrant dans sa froide pâleur,
Et, dans cette atmosphère émue, une douleur
Épanouie au charme ineffable et physique
Du silence, de la fraîcheur, de la musique.
Le piano chantait toujours plus bas, plus bas.
Puis, un certain soir d'août, je ne l'entendis pas.

Depuis, je mène ailleurs mes promenades lentes.
Moi qui hais et qui fuis les foules turbulentes,
Je regrette parfois ce vieux coin négligé.
Mais la vieille ruelle a, dit-on, bien changé :
Les enfants d'alentour y vont jouer aux billes,
Et d'autres pianos l'emplissent de quadrilles.

A tes Yeux

Telle, sur une mer houleuse, la frégate
Emporte vers le Nord les marins soucieux,
Telle mon âme nage, abîmée en tes yeux,
Parmi leur azur pâle aux tristesses d'agate.

Car j'ai revu dans leur nuance délicate
Le mirage lointain des Édens et des cieux
Plus doux, que ferme à nos désirs audacieux
La figure voilée et sombre d'une Hécate.

Hélas! courbons le front sous le poids des exils!
C'est en vain qu'aux genoux attiédis des amantes
Nous cherchons l'infini sous l'ombre de leurs cils.

Jamais rayon d'amour sur ces ondes dormantes
Ne vibrera, sincère et pur, et les maudits
Ne retrouveront pas les anciens paradis.

Et nunc et semper

Sous l'éclat blanc du jour, sous la fraîcheur des cèdres,
Sous la nuit où poudroie un peuple de soleils,
Longtemps j'ai promené mes souvenirs, pareils
Aux tragiques douleurs des Saphos et des Phèdres;

Mais l'azur clair, les bois profonds, les blondes nuits
En moi n'ont point versé leurs influences calmes;
Sous les astres, sous les rayons et sous les palmes,
Sans espoir je promène encore mes ennuis.

Que la forêt frémisse ainsi qu'un chœur de harpes,
Ou que le soir s'embaume aux calices ouverts,
Le son ou le parfum des maux jadis soufferts
Descend sur ma pensée en funèbres écharpes.

Ames tristes des fleurs, chastes frissons des bois,
Me haïssez-vous donc, puisqu'il faut que je sente
Dans vos aromes chers les baisers de l'absente
Et que j'entende en vos échos vibrer sa voix?

L'Étape

Les longs récits autour du poêle, à la caserne,
La guinguette et l'amour ne sont plus de saison.
Boucle ton sac et sangle à tes reins la giberne;
Conscrit, le régiment change de garnison.

La route est sèche et blanche, et lointain l'horizon;
Si tes pieds sont meurtris, marche dans la luzerne,
Et ne regarde pas le houx de la taverne;
Les traînards ont la belle étoile pour maison.

— Je suis du régiment de misère. La tombe,
Dernière étape, est loin encore, et je succombe
De fatigue, de faim, de soif et de chaleur.

Je marche, sans espoir que mon tourment s'apaise,
Et, comme un soldat fait de l'arme qui lui pèse,
Je ne puis que changer d'épaule ma douleur.

Sous les Branches

PALPITANTE encore du bal,
Elle voulut, la blonde fille,
M'accompagner jusqu'à la grille
Où j'avais lié mon cheval.

Malgré l'appel des ritournelles,
Au jardin nous nous attardions,
Et les choses que nous disions
Étaient tristes et solennelles.

Nous avions pris le long chemin,
Nous avions pris le chemin sombre.
Je ne la voyais pas dans l'ombre,
Mais je la tenais par la main.

Nos baisers rythmaient nos paroles,
Et nous suivions, tendres et las,
La voûte obscure des lilas,
Qui s'étoilait de lucioles.

Et ma chevelure baignait,
Comme dans l'eau les pleurs d'un saule,
Son front posé sur mon épaule,
Son doux front qui s'abandonnait.

Et pour que l'opaque ramure
Couvrît notre rêve enchanté
De silence et d'obscurité,
La brise apaisait son murmure.

La Trêve

La fatigue nous désenlace.
Reste ainsi, mignonne. Je veux
Voir reposer ta tête lasse
Sur l'or épais de tes cheveux.

Tais-toi. Ce que tu pourrais dire
Sur le bonheur que tu ressens
Jamais ne vaudrait ce sourire
Chargé d'aveux reconnaissants.

Sous tes paupières abaissées
Cherche plutôt à retenir,
Pour en parfumer tes pensées,
L'extase qui vient de finir.

La Trêve.

Et pendant ton doux rêve, amie,
Accoudé parmi les coussins,
Je regarderai l'accalmie
Vaincre l'orage de tes seins.

Bouquetière

Un maître, de qui la palette
Se plaisait aux sombres couleurs,
A peint un élégant squelette
Portant un frais panier de fleurs.

Près de lui la danse macabre,
Comme les plis d'un noir drapeau,
Ondoie; et reîtres à grand sabre,
Écoliers la pipe au chapeau,

Moines chauves, rois lourds d'hermine,
Bourgeois à ventres de bedeaux,
Mendiants fiers de leur vermine,
L'emplâtre à l'œil, la loque au dos,

Tous passent, enlaçant des filles,
Ou marchant d'un air rogue et sec,
Ou clochetant sur des béquilles,
Au son du fifre et du rebec.

Pourtant la bande tout entière
Suspend sa danse et son caquet
Devant la maigre bouquetière,
Et chacun lui prend un bouquet.

Vieil artiste mélancolique,
Quels sont ces fous? Dans quel dessein
Cachent-ils comme une relique
Ces fleurs mortelles dans leur sein?

Je ne sais. Mais sur ma poitrine,
Souvenir des amours défunts,
Une fleur jadis purpurine
A vécu ses derniers parfums.

Ainsi qu'on fait d'une amulette,
Je la garde là, mais j'en meurs :
Et je songe au morne squelette
Prodiguant ses funèbres fleurs.

Le Cabaret

Dans le bouge qu'emplit l'essaim insupportable
Des mouches bourdonnant dans un chaud rayon d'août,
L'ivrogne, un de ceux-là qu'un désespoir absout,
Noyait au fond du vin son rêve détestable.

Stupide, il remuait la bouche avec dégoût,
Ainsi qu'un bœuf repu ruminant dans l'étable.
Près de lui le flacon, renversé sur la table,
Se dégorgeait avec les hoquets d'un égout.

Oh! qu'il est lourd, le poids des têtes accoudées
Où se heurtent sans fin les confuses idées
Avec le bruit tournant du plomb dans le grelot!

Je m'approchai de lui, pressentant quelque drame,
Et vis que dans le vin craché par le goulot
Lentement il traçait du doigt un nom de femme.

La Vague et la Cloche

Une fois, terrassé par un puissant breuvage,
J'ai rêvé que parmi les vagues et le bruit
De la mer je voguais sans fanal dans la nuit,
Morne rameur, n'ayant plus l'espoir du rivage.

L'Océan me crachait ses baves sur le front
Et le vent me glaçait d'horreur jusqu'aux entrailles;
Les lames s'écroulaient ainsi que des murailles,
Avec ce rythme lent qu'un silence interrompt.

Puis tout changea. La mer et sa noire mêlée
Sombrèrent. Sous mes pieds s'effondra le plancher
De la barque... Et j'étais seul dans un vieux clocher,
Chevauchant avec rage une cloche ébranlée.

J'étreignais la criarde opiniâtrément,
Convulsif, et fermant dans l'effort mes paupières;
Le grondement faisait trembler les vieilles pierres,
Tant j'activais sans fin le lourd balancement.

Pourquoi n'as-tu point dit, ô rêve! où Dieu nous mène?
Pourquoi n'as-tu point dit s'ils ne finiraient pas,
L'inutile travail et l'éternel fracas
Dont est faite la vie, hélas! la vie humaine?

Une Sainte

C'EST une vieille fille en cheveux blancs; elle est
Pâle et maigre; un antique et grossier chapelet
S'égrène, machinal, sous ses doigts à mitaines.
Sans cesse remuant ses lèvres puritaines
D'où tombent les *Pater noster* et les *Ave,*
Et laissant son tricot de laine inachevé,
Droite, elle prie, assise au coin d'un feu de veuve,
Dans sa robe de deuil rigide et toujours neuve.

Le logis est glacé comme elle. Le cordeau
Semble avoir aligné les plis droits du rideau,
Que blêmit le reflet pâle d'un jour d'automne;
Et, s'il vient un rayon de soleil, il détonne
Et sur le sol découpe un grand carré brutal.
Le lit est étriqué comme un lit d'hôpital.
L'heure marche sans bruit sous son globe de verre.
Tout est froid, triste, gris, monotone et sévère;
Et près du crucifix penché comme un fruit mûr,
Deux béquilles d'enfant, en croix, pendent au mur.

C'est une histoire simple et très mélancolique
Que raconte l'étrange et lugubre relique :
Les baisers sur les mains froides des vieux parents;
La bénédiction tremblante des mourants;
Et puis deux orphelins tout seuls, le petit frère
Infirme, étiolé, qui souffre et qui se serre,
Frileux, contre le sein d'un ange aux cheveux blonds;
La grande sœur, si pâle avec ses voiles longs,
Qui, la veille, devant le linceul et le cierge,
Jurait aux parents morts, à Jésus, à la Vierge,
D'être une mère au pauvre enfant, frêle roseau;
Ce sont les petits bras tendus hors du berceau,
La douleur apaisée un instant par un conte,
L'insomnie et la voix de l'horloge qui compte
L'heure très lentement, les réveils pleins d'effrois,
Les soins donnés, les pieds nus sur les carreaux froids,
Les baisers appuyés sur la trace des larmes,
Et la tisane offerte, et les folles alarmes,
Et le petit malade à l'aurore n'offrant

Qu'un front plus pâle et qu'un sourire plus navrant.

Ce dévoûment obscur a duré dix années :
Beauté, jeunesse, fleurs loin du soleil fanées,
Tout fut sacrifié sans plainte et sans regret;
Et quand, par les beaux soirs, un instant elle ouvrait
A la brise de mai charmante et parfumée
La fenêtre toujours par prudence fermée
Et laissait ses regards errer à l'horizon,
Une toux de l'enfant refermait sa prison.

Elle est libre aujourd'hui.
C'est une pauvre vieille,
Toujours en deuil, dévote, ascétique, pareille
Aux béguines qu'on voit errer dans le couvent.
Libre! Pauvre âme simple et douce! Bien souvent
Elle songe, très triste, à son cher esclavage,
Et, tout bas, d'une voix sourde, presque sauvage,
Elle dit : « Il est mort! » Puis elle s'attendrit,
Et reprend : « Il avait déjà beaucoup d'esprit.
Quand il était méchant, il m'appelait Madame.
Il est mort! Le bon Dieu l'a pris. Sa petite âme
A des ailes. Il est un ange au paradis.
Sans quoi, serait-il mort? Quelquefois je me dis
Que Dieu prend les enfants pour en faire des anges.
Puis il avait des mots et des regards étranges :
Peut-être qu'il était ange avant d'être né?
Tes pleurs de chaque jour, ô pauvre condamné,
Valent bien tous les longs *Oremus* qu'on prodigue.
Puis un signe de croix était une fatigue

Pour son bras. Il savait sourire, et non prier.
Il est mort! Une nuit, je l'entendis crier.
J'accourus, je penchai la tête vers sa couche,
Et sa dernière haleine a passé sur ma bouche,
Et depuis ce temps-là je n'ai plus de gaîté.
Le lendemain, des gens sombres l'ont emporté.
Pauvre martyr! Sa bière était toute petite!
J'ai laissé sur son cœur sa médaille bénite.
Cela fera plaisir au bon Dieu, n'est-ce pas?
Il est au Ciel. Hélas! est-il heureux là-bas?
Les anges, on se fait parfois de ces chimères,
Ont-ils soin des enfants aussi bien que les mères?
Je doute. Pardonnez, Seigneur, à mon regret! »
Et baissant ses grands yeux, où l'âme transparait,
Elle active le cours rythmique et monotone
De son lent chapelet. Et le soleil d'automne,
Qui dore les carreaux de ses rayons tremblants,
Met de vagues lueurs parmi ses cheveux blancs.

Rédemption

Pour aimer une fois encor, mais une seule,
Je veux, libertin repentant,
La vierge qui, rêveuse aux genoux d'une aïeule,
Sans m'avoir jamais vu, m'attend.

Elle est pieuse et sage, elle dit ses prières
Tous les soirs et tous les matins,
Et ne livre jamais aux doigts des chambrières
Ses modestes cheveux châtains.

Quelquefois, le dimanche, en robe étroite et grise,
Elle sort au bras d'un vieillard,
Laissant errer la vague extase et la surprise
Innocente de son regard.

Et les oisifs n'ont point de pensers d'infamies
Devant ses yeux calmes et doux,
Lorsque dans les jardins, chez les fleurs, ses amies,
Elle arrive à ses rendez-vous.

Elle est ainsi, n'aimant que les choses fleuries,
Préférant, pour passer le soir,
Les patients travaux de ses tapisseries
Aux sourires de son miroir.

Elle a le charme exquis de tout ce qui s'ignore,
Elle est blanche, elle a dix-sept ans,
Elle rayonne, elle a la clarté de l'aurore
Comme elle a l'âge du printemps.

Les heures des longs jours pour elle passent brèves,
Et, s'exhalant comme un parfum,
Elle voit chaque nuit des blancheurs dans ses rêves,
Et toute sa vie en est un.

Telle elle est, ou du moins je la devine telle,
Lys candide, cygne ingénu.
Je la cherche, et bientôt, quand j'aurai dit : « C'est elle ! »
Quand elle m'aura reconnu,

Je veux lui donner tout, ma vie et ma pensée,
Ma gloire et mon orgueil, et veux
Choisir, pour la nommer enfin ma fiancée,
Une nuit propice aux aveux.

Elle viendra s'asseoir sur un vieux banc de pierre,
Au fond du parc inexploré,
Et me regardera sans baisser la paupière,
Et moi, je m'agenouillerai.

Doucement dans mes mains je presserai les siennes
Comme on tient des oiseaux captifs,
Et je lui conterai des choses très anciennes,
Les choses des cœurs primitifs.

Elle m'écoutera, pensive et sans rien dire,
Mais fixant sur moi ses grands yeux,
Avec tout ce qu'on peut mettre dans un sourire
D'amour pur et religieux.

Et ses yeux me diront, éloquences muettes,
Ce que disent à demi-voix
Les amants dont on voit les claires silhouettes
Blanchir l'obscurité des bois.

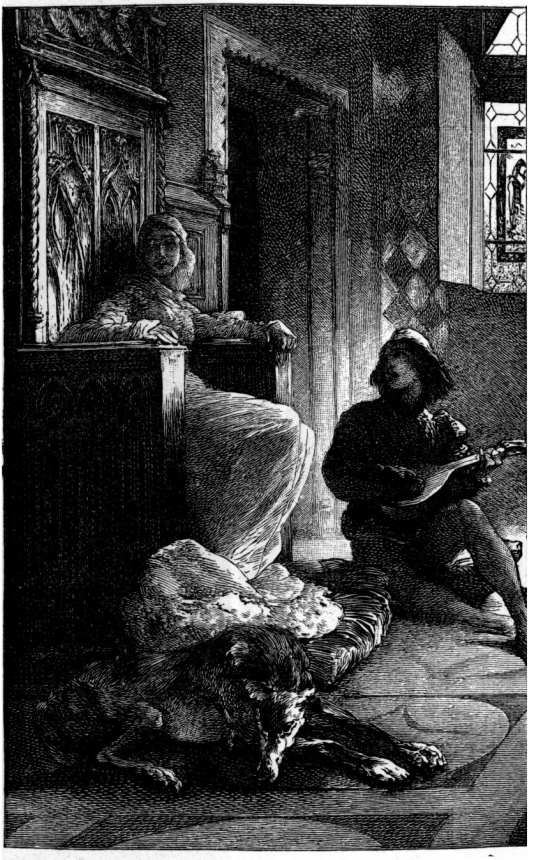
Et sans bruit, pour que seul, oh! seul, je puisse entendre
L'ineffable vibration,
Jusqu'à moi son baiser descendra, grave et tendre
Comme une bénédiction.

Et quand elle aura, pure, à ma coupable lèvre
Donné le baiser baptismal,
Sans doute je pourrai guérir enfin ma fièvre
Et t'expulser, regret du mal.

Oui, bien qu'autour de moi plane toujours et rôde
L'épouvante de mon passé,
Que mon lit garde encor ta place toute chaude,
O désir vainement chassé,

Je pourrai, je pourrai, Nixe horrible, Sirène,
Secouer enfin la langueur
De mes sens et purger, ô femme, la gangrène
Dont tu m'as saturé le cœur,

Ainsi que fait du fard brûlant dont il se grime
L'histrion chanteur d'opéras,
Ou comme un spadassin essuie, après le crime,
L'épée atroce sous son bras!



Intimités.

INTIMITÉS

I

Afin de louer mieux vos charmes endormeurs,
Souvenirs que j'adore, hélas! et dont je meurs,
J'évoquerai dans une ineffable ballade,
Aux pieds du grand fauteuil d'une reine malade,
Un page de douze ans aux traits déjà pâlis,
Qui, dans les coussins bleus brodés de fleurs de lys,
Soupirera des airs sur une mandoline,
Pour voir, pâle parmi la pâle mousseline,
La reine soulever son beau front douloureux,
Et surtout pour sentir, trop précoce amoureux,
Dans ses lourds cheveux blonds, où le hasard la laisse,
Une fiévreuse main jouer avec mollesse.
Il se mourra du mal des enfants trop aimés;
Et parfois, regardant par les vitraux fermés
La route qui s'en va, le nuage qui passe,
La voile sur le fleuve et l'oiseau dans l'espace,
La liberté, l'azur, le lointain, l'horizon,
Il songera qu'il est heureux dans sa prison,

Qu'aux salubres parfums des forêts il préfère
La chambre obscure et son étouffante atmosphère,
Que ces choses ne lui font rien, qu'il aime mieux
Sa mort exquise et lente, et qu'il n'est envieux
Que si, par la douleur arrachée à son rêve,
La reine sur le coude un moment se soulève
Et regarde longtemps de ses yeux assoupis
Le lévrier qui dort en rond sur le tapis.

II

Elle viendra ce soir; elle me l'a promis.
Tout est bien prêt. Je viens d'éloigner mes amis,
De brûler des parfums, d'allumer les bougies
Et de jeter au feu les fades élégies
Que j'ai faites alors qu'elle ne venait pas;
Et j'attends. Tout à l'heure elle viendra. Son pas
Retentira, léger comme un pas de gazelle,
Et déjà ce seul bruit me paiera de mon zèle.
Elle entrera, troublée et voilant sa pâleur.
Nous nous prendrons les mains, et la douce chaleur
De la chambre fera sentir bon sa toilette.

O les premiers baisers à travers la voilette!

III

C'est lâche! J'aurais dû me fâcher, j'aurais dû
Lui dire ce que c'est qu'un bonheur attendu

Si longtemps et qui manque, et qu'une nuit pareille
Qu'on passe, l'œil fixé sur l'horloge et l'oreille
Tendue au moindre bruit vague de l'escalier.
C'est lâche! J'aurais dû me faire supplier,
Avoir à pardonner la faute qu'on avoue
Et boire en un baiser ses larmes sur sa joue.
Mais elle avait un air si tranquille et si doux
Qu'en la voyant je suis tombé sur les genoux;
Et, me cachant le front dans les plis de sa jupe,
J'ai savouré longtemps la douceur d'être dupe.
Je n'ai pas exigé de larmes ni d'aveux,
Car ses petites mains jouaient dans mes cheveux
Tandis que ses deux bras m'enlaçaient de leur chaîne :
D'avance j'absolvais la trahison prochaine,
Et, vil esclave heureux de reprendre ses fers,
J'ai demandé pardon des maux que j'ai soufferts.

IV

Il faisait presque nuit. La chambre était obscure.
Nous étions dans ce calme alangui que procure
La fatigue, et j'étais assis à ses genoux.
Ses yeux cernés, mais plus caressants et plus doux,
Se souvenaient encor de l'extase finie,
Et ce regard voilé, long comme une agonie,
Me faisait palpiter le cœur à le briser.
Le logis était plein d'une odeur de baiser,
Ses magnétiques yeux me tenaient sous leurs charmes;
Et je lui pris les mains et les couvris de larmes.

Moi qui savais déjà l'aimer jusqu'à la mort,
Je vis que je l'aimais bien mieux et bien plus fort
Et que ma passion s'était encore accrue.

Et j'écoutais rouler les fiacres dans la rue.

V

Sa chambre bleue est bien celle que je préfère.
Mon bouquet du matin s'y fane, et l'atmosphère
Languissante s'empreint de parfums assoupis;
Les longs et fins rideaux, tombant sur le tapis,
Attendrissent encor le jour discret et sobre
Que leur verse une tiède après-midi d'octobre.
Au coin du feu mourant deux fauteuils rapprochés
Semblent causer entre eux de nos prochains péchés.
Un coussin traîne là sans raison; mais le fourbe
S'offrira tout à l'heure au genou qui se courbe.

VI

La plus lente caresse, amie, est la meilleure,
N'est-ce pas? Et tu hais l'instant funeste où l'heure
Rappelle avec son chant métallique et glacé
Qu'il se fait tard, très tard, et qu'il est dépassé
Déjà, le temps moral d'un bain ou d'une messe,
Car ce sont les adieux alors et la promesse
De revenir. — Et puis nous oublions encor!

Mais l'horloge implacable avec son timbre d'or
Recommence. Tu veux te sauver; tu te troubles.

Hélas! et nous devons mettre les baisers doubles.

VII

Septembre au ciel léger taché de cerfs-volants
Est favorable à la flânerie à pas lents,
Par la rue, en sortant de chez la femme aimée,
Après un tendre adieu dont l'âme est parfumée.
Pour moi, je crois toujours l'aimer mieux et bien plus
Dans ce mois-ci, car c'est l'époque où je lui plus.
L'après-midi, je vais souvent la voir en fraude;
Et, quand j'ai dû quitter la chambre étroite et chaude,
Après avoir promis de bientôt revenir,
Je m'en vais devant moi, distrait. Le Souvenir
Me fait monter au cœur ses effluves heureuses;
Et de mes vêtements et de mes mains fiévreuses
Se dégage un arome exquis et capiteux,
Dont je suis à la fois trop fier et trop honteux
Pour en bien définir la volupté profonde,
— Quelque chose comme une odeur qui serait blonde.

VIII

Le crépuscule est triste et doux comme un adieu.
A l'orient déjà, dans le ciel sombre et bleu

Où lentement la nuit qui monte étend ses voiles,
De timides clartés, vagues espoirs d'étoiles,
Contemplent l'occident clair encore, y cherchant
Le rose souvenir d'un beau soleil couchant.
Le vent du soir se tait. Nulle feuille ne tremble,
Même dans le frisson harmonieux du tremble;
Et l'immobilité se fait dans les roseaux
Que l'étang réfléchit au miroir de ses eaux.
En un parfum ému chaque fleur s'évapore
Pure, et les rossignols ne chantent pas encore.

Pour échanger tout bas nos éternels aveux,
Chère, nous choisirons cette heure, si tu veux.
Nous prendrons le chemin tournant de la colline.
Mon front se penchera vers ton front qui s'incline;
Et nos baisers feront des concerts infinis,
Si doux que les oiseaux, réveillés dans leurs nids,
Trouveront la musique, à cette heure, indiscrète
Et se demanderont quelle bergeronnette
Ou quel chardonneret est assez débauché
Pour faire l'amour quand le soleil s'est couché.

IX

A Paris, en été, les soirs sont étouffants.
Et moi, noir promeneur qu'évitent les enfants,
Qui fuis la joie et fais, en flânant, bien des lieues,
Je m'en vais, ces jours-là, vers les tristes banlieues.
Je prends quelque ruelle où pousse le gazon

Et dont un mur tournant est le seul horizon.
Je me plais dans ces lieux déserts où le pied sonne,
Où je suis presque sûr de ne croiser personne.
Au-dessus des enclos les tilleuls sentent bon;
Et sur le plâtre frais sont écrits au charbon
Les noms entrelacés de *Victoire* et d'*Eugène*,
Populaire et naïf monument, que ne gêne
Pas du tout le croquis odieux qu'à côté
A tracé gauchement, d'un fusain effronté,
En passant après eux, la débauche impubère.

Et, quand s'allume au loin le premier réverbère,
Je gagne la grand'rue, où je puis encor voir
Des boutiquiers prenant le frais sur le trottoir,
Tandis que, pour montrer un peu ses formes grasses,
Avec son prétendu leur fille joue aux grâces.

X

Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison
Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre
Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,
Ou comme un exilé, promeneur assidu,
Regarde du coteau le pays défendu

Se dérouler au loin sous l'immensité bleue,
Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher
Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'occident vermeil,
Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,
M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempa t.

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,
Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.
Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
A distinguer des bruits dans ce murmure immense,
Et je puis, écoutant, rêveur et plein d'émoi,
Le vent du soir froissant les herbes près de moi,
Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
Le sifflet douloureux des machines stridentes,
Ou l'aboiement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
Ou le tintement clair d'une tardive enclume,
Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.

XI

Elle est un peu pédante, et, lorsque nous lisons,
Tout en laissant rôtir sa pantoufle aux tisons,
Elle laisse échapper un fin mot de critique.
Moi, comme j'ai fait choix d'un livre sympathique,
Comme il est quelquefois signé par un ami,
Je le défends, mais trop faiblement, à demi,
Les amoureux ayant des lâchetés infâmes.
— Les poètes pourtant sont bien compris des femmes,
Non ceux que le lyrisme emporte aux fiers sommets,
Mais les doux, les souffrants, mais Sainte-Beuve, mais
Musset, quand il s'abstient de rire, et Baudelaire,
Lorsque pour engourdir son mal et sa colère
Il se plonge dans les parfums lourds de langueur.
— Elle aime ces divins interprètes du cœur.
Moi, je lis à ses pieds et relis le passage
Où, comme elle l'a dit, l'auteur n'était pas sage,
Doux nid de vers où des baisers étaient tapis.

Et le livre souvent tombe sur le tapis.

XII

Quelquefois tu me prends les mains et tu les serres,
Tu fixes sur les miens tes yeux bons et sincères,
Et, me parlant avec cette ferme douceur
Qui tient du camarade et qui tient de la sœur,

Mêlant dans tes discours les douces réprimandes
Aux encouragements tendres, tu me demandes
Quelles longues douleurs et quels chagrins aigris
M'ont fait le front si pâle et les yeux si meurtris.
Je prétexte d'abord des tristesses confuses,
Des ennuis qu'il vaut mieux taire; mais tu refuses
De me croire, et j'avoue un souci bien banal.
Je te confie alors, tout honteux, qu'un journal
Qui trouve des oisifs quelconques pour le lire
Vient d'insulter mon art, mes frères et la Lyre,
Que je m'en suis ému, mais que je m'y ferai.
— Alors, amie, avec ton regard préféré,
Qui se charge un moment de bienveillants reproches,
Pour me mettre les bras au cou tu te rapproches,
Et, donnant à ta voix son charme captivant,
Tu me railles tout bas, et tu me dis : « Enfant!
Enfant, qui se permet de garder ce front blême
Et ces grands yeux remplis de chagrin, quand on l'aime!
Ces poètes ingrats! ils sont trop adorés.
Nous les reconnaissons à leurs beaux doigts dorés
Encor d'avoir saisi les papillons du rêve,
Et nous sentons frémir nos cœurs de filles d'Ève.
C'est d'abord un attrait vaguement vaniteux
Qui nous séduit; car nous savons que ce sont eux
Qui domptent la pensée et le rythme rebelles
Pour dire aux temps futurs combien nous fûmes belles
Mais, les Èves toujours écoutant les démons,
Nous les aimons, et puis après nous les aimons
Encor, parce qu'eux seuls savent parler aux femmes.
Ainsi donc vous auriez les rêves et les âmes

Poètes, vous seriez les heureux, vous auriez
La rose qui parfume et fleurit vos lauriers,
Vous auriez cette joie, et, parce que l'envie
Aura mordu le vers qu'une femme ravie
La veille avait trouvé peut-être le plus beau,
Ainsi qu'un écolier qui se plaint d'un bobo
Vous nous reviendriez tout pleurants et moroses! »

— Je t'écoute, mignonne, et tu me dis ces choses
D'un accent qui caresse et, doucement moqueur,
Éveille la gaîté franche qui vient du cœur!
Et tu me les redis jusqu'à ce qu'applaudisse
Ma pensée oubliant la haine et l'injustice;
Et tu n'en parles plus que lorsque l'entretien
Te fait bien voir mon cœur heureux comme le tien.
Ainsi nous devisons longtemps à l'aventure;
Et, quand c'est bien assez parler littérature,
Afin que ton conseil me soit plus précieux,
Tu me fais le baiser que tu sais, sur les yeux.

XIII

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue

Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute et s'était dit : Ils seront généreux.
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
— Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes;
Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

XIV

Je ne suis plus l'enfant et tu n'es plus l'espiègle
Qui naguère, le long des verts épis de seigle,
Effarions les oiseaux du printemps par nos jeux,
Ou qui marchions, le long des aubépins neigeux
Dont la branche en passant vous taquine et vous frôle,
Enlacés, et l'épaule appuyée à l'épaule,
Parlant tout bas d'amour qu'on ne peut épuiser,

Et ton front juste à la hauteur de mon baiser.
Six ans se sont passés depuis lors, six années!
Et le beau temps n'est plus des blondes matinées,
Du ciel dans le regard, du vent dans les cheveux,
De la lèvre chanteuse et facile aux aveux,
Et des perles d'argent du rire qui s'égrène
Comme une fleur qui sème au loin sa folle graine.
— Nous ne regrettons pas, sans doute, nos vingt ans,
Car notre amour loyal grandit avec le temps;
Mais le mien ne devient ni courageux ni mâle;
Je suis toujours enfant pour souffrir; et plus pâle
Est mon front, et mon cœur plus sombre et plus amer.
Tel qu'à l'écueil revient le lourd paquet de mer,
La cigogne au clocher, et la flèche à la cible,
Tel je reviens toujours à mon rêve impossible,
A ton amour pour moi, qui te met en danger;
Aux courts instants d'oubli qu'il nous faut abréger,
Car nous savons tous deux qu'un espion les compte;
A ce bonheur, que nous cachons comme une honte;
A ce logis, que j'ose à peine orner de fleurs,
Où je viens en secret, comme font les voleurs,
Et dans lequel tu vis, hélas! emprisonnée;
A tes chagrins, et puis à la vingtième année :
Au temps des longs chemins qu'on fait à petits pas,
Échangeant des serments légers, ne sachant pas
Qu'il faudra tant souffrir et que c'est pour la vie;
Au bon temps où, parmi la nature ravie,
On s'aime en ne songeant qu'à la beauté des cieux;

— Et je t'écris cela les larmes dans les yeux.

XV

Au fond je suis resté naïf, et mon passé,
Bien que sombre, n'a pas tout à fait effacé
De mon cœur la première et candide chimère;
Et, lorsque je rencontre allant devant leur mère,
Timides sous les yeux ardents des connaisseurs,
Deux fillettes de seize à dix-huit ans, deux sœurs
Se ressemblant avec d'identiques toilettes,
Et portant, comme deux joyeuses goëlettes
Dont les mêmes couleurs pavoisent les haubans,
Le même air d'innocence et les mêmes rubans,
Je suis heureux; j'en ai quelquefois pour des heures
A me bercer alors d'espérances meilleures,
A rêver d'un doux nid, d'un amour de mon choix
Et d'un bonheur très long, très calme et très bourgeois.
J'imagine déjà la saveur indicible
Du livre qu'on ferait près du foyer paisible,
Tandis qu'une adorée, aux cheveux blonds ou noirs,
Promènerait les flots neigeux de ses peignoirs
Par la chambre à coucher étroite et familière,
Pour allumer la lampe et remplir la théière.

Mais cette illusion ne dure pas longtemps,
Et tu reviens avec tes désirs irritants,
Passé, passé fatal, par qui ma vie est prise,
Poison amer et doux, dont on meurt, mais qui grise!
Et toutes les ardeurs du mauvais souvenir,
Qui viennent s'imposer à mes sens et ternir

Les naïves blancheurs à peine encore écloses,
Sont comme des moineaux qui, dans le mois des roses,
S'installeraient, parmi tous les autres jardins,
Pour prendre leurs ébats effrontés et badins,
Se becqueter à l'aise et palpiter des ailes,
Dans un pensionnat de jeunes demoiselles.

XVI

L'AUTRE soir, en parlant à cette jeune fille
D'un rien, du chiffon blanc que brodait son aiguille,
Du ruban que parmi ses nattes elle avait,
Vain prétexte pour mieux admirer le duvet
Des petits cheveux blonds frisant près de l'oreille
Et cette ombre, au reflet d'une rose pareille,
Du menton mollement replié sur le cou,
Tout en causant, je fis, dis-je, ce rêve fou :
Que rien n'était charmant comme une demi-teinte,
Que cette enfant avait la timidité sainte
Des longs cils d'or voilant les chastes regards bleus,
Et des gestes d'hermine effrayés et frileux;
Et déjà ma pensée absorbante et jalouse
Se la représentait comme une blanche épouse,
Pure et douce, au milieu d'un frais intérieur
Égayé par les jeux d'un bel enfant rieur.

Et cette impression qu'elle m'avait donnée
Dura le lendemain toute la matinée,
Si bien que j'espérais presque un amour naissant.

Le bon rêve! j'étais comme un convalescent
Faible encore et fiévreux, mais qui se sent renaître
Et qui, dans les coussins, auprès de sa fenêtre,
Devant un ciel d'avril plein d'azur rajeuni,
Sourit en se disant que tout n'est pas fini,
Tandis qu'un feu discret meurt dans les cendres chaudes
Et qu'il voit au jardin en vives émeraudes
Sur les arbustes noirs éclater les bourgeons.
Les nuages, avec lesquels nous voyageons,
Lui parlent d'horizon, d'air pur, de libres courses
Dans les grands bois charmés du murmure des sources,
De la ferme avec son bonnet de chaumes blonds,
Croulante sous l'assaut fantasque des houblons
Et de loin devinée à son odeur d'étable,
Où, vers le soir, dans la salle basse, on s'attable;
Et, tout en caressant son menton amaigri,
Heureux, tendre, oubliant déjà son mal guéri,
Qui lui fut un miroir des amitiés fidèles,
Il songe au tout prochain retour des hirondelles.

POÈMES DIVERS

Le Jongleur

Las des pédants de Salamanque
Et de l'école aux noirs gradins,
Je vais me faire saltimbanque
Et vivre avec les baladins.

Que je dorme entre quatre toiles,
La nuque sur un vieux tambour,
Mais que la fraîcheur des étoiles
Baigne mon front brûlé d'amour!

Je consens à risquer ma tête
En jonglant avec des couteaux,
Si le vin, ce but de la quête,
Coule à gros sous sur mes tréteaux.

Que la bise des nuits flagelle
La tente où j'irai bivaquant,
Mais que le maillot où je gèle
Soit fait de pourpre et de clinquant!

Que j'aille errant de ville en ville
Chassé par le corrégidor,
Mais que la populace vile
M'admire, ceint d'un bandeau d'or!

Qu'importe que sous la dentelle,
Devant mon cynisme doré,
Les dévotes de Compostelle
Se signent d'un air timoré,

Si la gitane de Cordoue,
Qui sait se mettre sans miroir
Des accroche-cœurs sur la joue
Et du gros fard sous son œil noir,

Trompant un hercule de foire
Stupide et fort comme un cheval,
M'accorde un soir d'été la gloire
D'avoir un géant pour rival!

Croule donc, ô mon passé, croule,
Espoir des avenirs mesquins,
Et que je tienne enfin la foule
Béante sous mes brodequins!

Que je la voie, ardente, suivre
Le cercle pur que décriront
Les sonores poignards de cuivre
Sur ma tête envolés en rond,

Et que, l'œil fou de l'auréole
Qu'allume ce serpent vermeil,
Elle prenne un jour pour idole
Le fier jongleur, aux dieux pareil!

Innocence

Si chétive, une haleine, une âme,
L'orpheline du porte-clés
Promenait dans la cour infâme
L'innocence en cheveux bouclés.

Elle avait cinq ans; son épaule
Était blanche sous les haillons;
Et, libre, elle emplissait la geôle
D'éclats de rire et de rayons.

Un bon vieux repris de justice
Sculptait pour elle des joujoux;
L'ancien crime et le jeune vice
L'avaient prise sur leurs genoux;

Et, rappelant la mandragore
Qui fleurit au pied du gibet,
Elle était plus charmante encore
Le jour qu'une tête tombait.

La Mort du Singe

FRISSONNANT jusque dans la moelle,
Pelé, funèbre et moribond,
Le vieux singe, près de son poêle,
Tousse en râlant et se morfond.

Composant, malgré sa détresse,
La douleur qui le fait mourir,
Il geint; mais sa plainte s'adresse
Au public qu'il veut attendrir.

Comme une phtisique de drame
Pâmée en ses neigeux peignoirs,
Il joint, avec des airs de femme,
Ses petits doigts ridés et noirs;

Et des pleurs, traçant sur sa face
Deux sillons parmi les poils roux,
Font plus navrante sa grimace
Faite de rire et de courroux.

Vieil histrion, loin de tes planches,
Ainsi tu n'as pas regretté
Les bonds effarés dans les branches,
L'Inde immense, la liberté!

Ce que tu pleures, c'est la scène
Et ce palais de fil de fer
Dans lequel, parodiste obscène,
Grattant ton poil, montrant ta chair,

Railleur, tu faisais voir aux hommes
Ce qu'ils ont de vil et de laid,
Pour manger les trognons de pommes
Dont leur colère t'accablait!

Ritournelle

Dans la plaine blonde et sous les allées,
Pour mieux faire accueil au doux messidor,
Nous irons chasser les choses ailées,
Moi, la strophe, et toi, le papillon d'or.

Et nous choisirons les routes tentantes,
Sous les saules gris et près des roseaux,
Pour mieux écouter les choses chantantes,
Moi, le rythme, et toi, le chœur des oiseaux.

Suivant tous les deux les rives charmées
Que le fleuve bat de ses flots parleurs,
Nous vous trouverons, choses parfumées,
Moi, glanant des vers, toi, cueillant des fleurs.

Et l'amour, servant notre fantaisie,
Fera ce jour-là l'été plus charmant :
Je serai poète, et toi poésie,
Tu seras plus belle, et moi plus aimant.

A une Tulipe

O rare fleur, ô fleur de luxe et de décor,
Sur ta tige toujours dressée et triomphante,
Le Velasquez eût mis à la main d'une infante
Ton calice lamé d'argent, de pourpre et d'or.

Mais, détestant l'amour que ta splendeur enfante,
Maîtresse esclave, ainsi que la veuve d'Hector,
Sous la loupe d'un vieux, inutile trésor,
Tu t'alanguis dans une atmosphère étouffante,

Tu penses à tes sœurs des grands parcs, et tu peux
Regretter le gazon des boulingrins pompeux,
La fraîcheur du jet d'eau, l'ombrage du platane;

Car tu n'as pour amant qu'un bourgeois de Harlem,
Et dans la serre chaude, ainsi qu'en un harem,
S'exhalent sans parfum tes ennuis de sultane.

Le Feu follet

PAR une nuit d'orage et sous un ciel en deuil,
Parfois le paysan, qui sort d'une veillée,
Aperçoit au détour de la route mouillée
Un feu follet énorme et fixe comme un œil.

S'il s'avance, domptant son effroi par orgueil,
Le feu recule et semble, au fond de la feuillée
Par la brise de mer tordue et travaillée,
Une flamme d'alarme, au loin, sur un écueil;

Mais s'il fuit, le poltron, et regarde en arrière,
Il voit tout près, tout près, l'infernale lumière
Grossissant et dardant sur lui son œil mauvais.

O vieux désir, pourquoi donc me poursuivre encore,
Puisque tu t'es enfui quand je te poursuivais?
Quand donc t'éteindras-tu? Quand donc viendra l'aurore?

L'Horoscope

Les deux sœurs étaient là, les bras entrelacés,
Debout devant la vieille aux regards fatidiques,
Qui tournait lentement de ses vieux doigts lassés
Sur un coin de haillon les cartes prophétiques.

Brune et blonde, et de plus fraîches comme un matin,
L'une sombre pavot, l'autre blanche anémone,
Celle-ci fleur de mai, celle-là fleur d'automne,
Ensemble elles voulaient connaître le destin.

« La vie, hélas! sera pour toi bien douloureuse, »
Dit la vieille à la brune au sombre et fier profil.
Celle-ci demanda : « Du moins m'aimera-t-il ?
— Oui. — Vous me trompiez donc. Je serai trop heureuse.

« Tu n'auras même pas l'amour d'un autre cœur, »
Dit la vieille à l'enfant blanche comme la neige.
Celle-ci demanda : « Moi, du moins, l'aimerai-je ?
— Oui. — Que me disiez-vous ? J'aurai trop de bonheur. »

Ferrum est quod amant

Sous les pleurs du jet d'eau qui bruit dans la vasque,
Armide étreint les flancs du héros enchaîné;
Près d'Arès, qui de sang ruisselle, Dioné
Mêle ses fins cheveux aux crins rudes d'un casque.

Donc, ô femme, toujours ton caprice fantasque
Aux boucles des brassards s'accroche fasciné;
Ton orgueil, par le glaive absurde dominé,
Tombe aux pieds des pesants pourfendeurs comme un masque.

Si tu t'offres ainsi, lubrique, à ces vainqueurs,
C'est qu'ils ont comme toi versé le sang des cœurs,
C'est que ta lèvre rouge est pareille à des traces

Sanglantes sur l'épée aux sinistres éclairs,
Et que, mieux qu'au miroir, dans l'acier des cuirasses
Tu te plais à mirer tes yeux cruels et clairs.

Le Lys

Hors du coffret de laque aux clous d'argent, parmi
Les fleurs du tapis jaune aux nuances calmées,
Le riche et lourd collier, qu'agrafent deux camées,
Ruisselle et se répand sur la table à demi.

Un oblique rayon l'atteint. L'or a frémi.
L'étincelle s'attache aux perles parsemées,
Et midi darde moins de flèches enflammées
Sur le dos somptueux d'un reptile endormi.

Cette splendeur rayonne et fait pâlir des bagues
Éparses, où l'onyx a mis ses reflets vagues
Et le froid diamant sa claire goutte d'eau;

Et, comme dédaigneux du contraste et du groupe,
Plus loin, et sous la pourpre ombreuse du rideau,
Noble et pur, un grand lys se meurt dans une coupe.

Chant de Guerre circassien

Du Volga, sur leurs bidets grêles,
Les durs Baskirs vont arriver.
Avril est la saison des grêles,
Et les balles vont le prouver.

Les neiges ont fini leurs fontes,
Les champs sont verts d'épis nouveaux;
Mettons les pistolets aux fontes
Et les harnais d'or aux chevaux.

Que le plus vieux chef du Caucase
Bourre, en présence des aînés,
Avec le vélin d'un ukase
Les longs fusils damasquinés!

Qu'on ait le cheval qui se cabre
Sous les fourrures d'Astracan,
Et qu'on ceigne son plus grand sabre,
Son sabre de caïmacan!

Laissons les granges et les forges.
Que les fusils de nos aïeux
Frappent l'écho des vieilles gorges
De leur pétillement joyeux!

Et vous, prouvez, fières épouses,
Que celles-là que nous aimons
Aussi bien que nous sont jalouses
De la neige vierge des monts.

Adieu, femmes qui serez veuves;
Venez nous tendre l'étrier;
Et puis, si les cartouches neuves
Nous manquent, au lieu de prier,

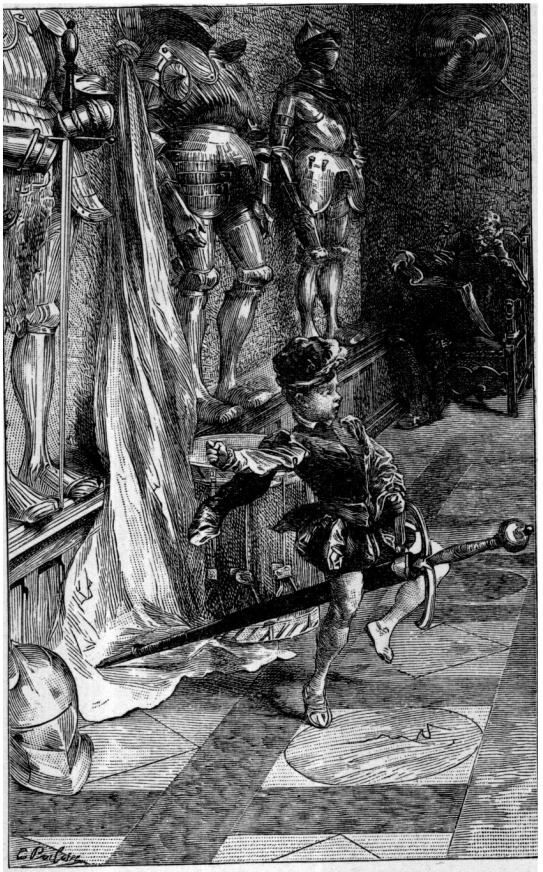
Au lieu de filer et de coudre,
Pâles, le blanc linceul des morts,
Au marchand turc, pour de la poudre,
Vendez votre âme et votre corps.

Vitrail

Sur un fond d'or pâli, les saints rouges et bleus
Qu'un plomb noir délimite en dessins anguleux,
Croisant les bras, levant au ciel un œil étrange :
Marc, brun, près du lion ; Mathieu, roux, près de l'ange ;
Et Jean, tout rose, avec l'oiseau des empereurs ;
Luc, et son bœuf, qui fait songer aux laboureurs
Dont le Messie aux Juifs parle en ses paraboles ;
Tous désignant d'un doigt rigide les symboles
Écrits sur un feuillet à demi déroulé ;
Notre Dame la Vierge, au front immaculé,
Présentant sur ses bras Jésus, le divin Maître,
Qui lève ses deux doigts pour bénir, comme un prêtre ;
Le bon Dieu, blanc vieillard qu'entourent les élus
Inclinés sous le vol des chérubins joufflus ;
Et le Christ, abreuvé de fiel et de inaigre,
Cambrant sur le bois noir son torse jaune et maigre.

Le Fils des Armures

Tous les ducs morts sont là, gloire d'acier vêtue,
Depuis Othon le Saint jusqu'à Job le Bancal ;
Et, devant eux, riant son rire musical,
L'enfant à soulever des armes s'évertue.



Le Fils des Armures

Chaque armure, où l'aïeul se survit en statue
Sous la fière couronne et le cimier ducal,
Joyeuse, reconnaît d'un regard amical
Sa race qui déjà joue avec ce qui se tue.

Plongé dans un fauteuil de cuir rouge, gaufré
De fleurs d'or, l'écuyer, grand vieillard balafré,
Feuillette un très ancien traité de balistique;

Et les vieux casques ont des sourires humains,
Cependant qu'au milieu de la chambre gothique
L'enfant chevauche sur une épée à deux mains.

Les Aïeules

A la fin de juillet les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc voici la moisson, et bientôt la vendange :
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,

Calmes, et les deux mains jointes sur leur bâton,
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,
Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et mystique sourire
Au clair soleil, qui dore au loin le vieux clocher
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles!
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Le vieux mari, l'aïeul,
Est mort; et, quand on est très vieux, on est tout seul :
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
C'est triste, et cependant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui; ces oiseaux
Ont pris leur vol; ils n'ont plus besoin de défense;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas! ce suprême jouet.

Elles pourraient encor bien tourner le rouet;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile;
Car de ces mêmes mains, que le temps fait pâlir,

Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,
Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,
Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules,
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière à l'église adossé,
Où vont jouer les blonds enfants après l'école
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien.
Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller, en été, s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de sereine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses, et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur : il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez

Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

Le Justicier

L'AN mil quatre cent trois, juste un mois après Pâques,
Le jour des bienheureux saint Philippe et saint Jacques,
Très haut et très puissant Gottlob, dit *le Brutal,*
Baron d'Hildburghausen, comte de Schnepfenthal,
Grand bailli d'Elbenau, margrave héréditaire
De Schlotemsdorff, seigneur du fléuve et de la terre,
Le doyen, le plus vieux des chevaliers saxons,
Qui, sur l'armorial, porte les écussons
De Ruhn et de Gommern écartelés, l'unique
Descendant d'une race altière et tyrannique,
Après être allé voir pendre trois paysans
Malgré la pluie et ses quatre-vingt-quatorze ans,
Vers l'Angelus, après souper, presque sans fièvre,
Mourut, les bras en croix et l'hostie à la lèvre,
En son château de Ruhn, sur l'Elbe.
On arbora
Le drapeau noir, et tout le pays respira.
Car on était alors dans les guerres civiles :
L'ivrogne Wenceslas avait vendu les villes

A prix d'or, les seigneurs gouvernaient à leur gré,
Et le vieux droit avait dès longtemps émigré.
Or il avait été cupide et sanguinaire,
Ce grand vieillard tout pâle et presque centenaire
Que le drap dessinait sur son lit de repos.
Il avait rétabli tous les anciens impôts;
Et ses hallebardiers, démons de violence,
Faisaient payer les gens à coups de bois de lance :
Impôt sur la vendange, impôt sur la moisson,
Sur le gibier, sur les moulins, sur le poisson;
Impôt même sur ceux qui font pèlerinage;
Impôt toujours; et quand on refusait, carnage!
Le vieux margrave avait des vengeances d'enfer.
Vêtu de fer, ganté de fer, masqué de fer,
Il arrivait, suivi de ses piquiers avides,
Et d'un geste faisait garnir les gibets vides.
Les vassaux par le fer, la corde ou le bâton
Mouraient; les jeunes gens prenaient le hoqueton;
Mais les vieux, tout couverts de haillons et de lèpres,
Il leur fallait aller, après l'heure des vêpres,
Mendier un pain noir aux portes du couvent;
Et sur la grande route on rencontrait souvent
Des mendiants douteux montrant d'horribles plaies.

Les bourgeois, enterrant les sous et les monnaies,
Avaient d'abord voulu se plaindre. Ils avaient pris
Un des leurs, un de ces malcontents à front gris,
Qui portent des rouleaux auxquels pend une cire,
Et qui font la grimace en disant le mot : « Sire, »
Pour aller supplier l'archevêque-électeur

A Trèves, en secret, et dire avec lenteur
Et sans fiel leurs griefs au très saint patriarche.
Mais Gottlob, du preud'homme ayant su la démarche,
Envoya devant lui deux beaux mulets très lourds
Portant ciboires d'or et chapes de velours;
Et l'électeur, du bien de Dieu trop économe,
Reçut les dons et fit estraper le preud'homme.
Et l'on se tut.
Or la misère redoublait,
Et Gottlob devenait centenaire. Il semblait
Qu'on ne dût jamais voir la fin de ce supplice.
Les vieilles lui donnaient le diable pour complice;
Et tous désespéraient, et l'on criait merci.
Enfin il était mort; c'était bien sûr. Aussi,
Comme les petits nids des forêts sont en joie
Quand la tempête emporte un vol d'oiseaux de proie,
Le bon peuple à grands cris saluait ce départ
En allumant des feux de nuit sur le rempart,
Comme à Noël, après le temps des pénitences;
Et les manants dansaient en rond sous les potences.
Dans le château fermé, prêtant l'oreille aux bruits
Du lointain apportés par la brise des nuits,
Les soldats, inquiets, veillaient aux meurtrières,
Et près du mort un moine était seul en prières.
Assis dans un fauteuil de cuir, il rêvait, seul,
Observant sur le corps le dessin du linceul
Que rougissaient un cierge à droite, un cierge à gauche,
Et comparant ce lit funéraire à l'ébauche
Du marbre qu'on allait tailler pour le tombeau;
Ou, quand l'air plus glacé ravivait un flambeau

Et détournait ainsi sa vague rêverie,
Il regardait dans l'ombre une tapisserie
Obscure où se tordaient, confus, des cavaliers;
Ou bien suivait de l'œil l'arête des piliers.
Il était seul. Parfois une flamme hardie
Sur les vitraux étroits reflétait l'incendie,
Et les cris des vassaux en liesse au dehors
Par instants arrivaient moins lointains et plus forts.

Rigide sous le froc et pareil aux fantômes,
Le moine s'était mis à réciter des psaumes
Souvent interrompus d'un lent *Miserere,*
Quand soudain il pâlit, et son œil égaré
S'emplit d'une épouvante effroyable et niaise;
Ses maigres doigts crispés aux deux bras de sa chaise,
Il restait là, dompté, pétrifié, béant.
Le margrave s'était dressé sur son séant,
Voilé, blanc, et faisant de grands gestes étranges
Pour se débarrasser de ses funèbres langes.
Et celui qu'on croyait la pâture des vers
Apparut tout à coup vivant, les yeux ouverts,
Reconnut d'un regard vague et surpris à peine
Le moine, les flambeaux, le crucifix d'ébène,
Le bénitier plein d'eau bénite avec son buis,
Et dit d'une voix claire :
« Où suis-je? Je ne puis
Dire si je rêvais ou si j'étais mort. Moine,
Mes neveux ont-ils pris déjà mon patrimoine
Et jeté bas le rouge étendard du beffroi?
Suis-je défunt, ou suis-je encor maître chez moi?

Réponds. Puis, comme j'ai la tête encor troublée,
Cherche sur ce dressoir ma coupe ciselée,
Et me verse un grand coup de vin.
— En vérité,
Dieu puissant! dit le moine, il est ressuscité!

— Ressuscité? J'étais donc mort? Par mes ancêtres,
Je vais faire demain pavoiser mes fenêtres,
Recevoir mes neveux, du haut de mon balcon,
Et leur offrir à tous une chasse au faucon
Quand ils viendront, la larme à l'œil, pour mes obsèques,
Puis, après un repas comme en font vos évêques,
Les renvoyer tous gris abominablement. »

Le moine avec deux doigts se signa triplement
Sur la poitrine, sur le front et sur la bouche,
Se leva, fit un pas vers le vieillard farouche,
Et, d'une voix encor palpitante d'émoi,
Il dit :
« Et maintenant, margrave, écoutez-moi.
Tout à l'heure, à genoux près de votre cadavre,
Je priais, en songeant que c'est chose qui navre
Que de voir un vieillard, un grand seigneur, partir
Sans avoir eu le temps de se bien repentir.
Car l'absolution tombant des mains du prêtre
Est encore soumise à l'éternel *peut-être;*
Et, sans contrition, l'*Oremus* dépêché
Ne guérit point l'ulcère horrible du péché.
C'est pourquoi je priais avec ferveur dans l'ombre.
Nous vivons dans un siècle inexorable et sombre,

Monseigneur, dans un temps très pervers, où les grands
Du malheur populaire, hélas! sont ignorants.
Les gens de guerre ont tant piétiné l'Allemagne
Qu'il ne reste plus rien debout sur la campagne;
Les moissonneurs sont sans besogne, et nous n'aurons
Bientôt plus de travail que pour les forgerons;
C'est grand'pitié de voir les blés couchés, les seigles
Perdus, et les festins des vautours et des aigles,
Les seuls qui maintenant se nourrissent de chair;
On mendie à tous les moutiers; le pain est cher;
Les villes ayant faim, les hameaux font comme elles;
Et les mères n'ont plus de lait dans leurs mamelles.
De cela les puissants n'ont soucis ni remords.
Et moi, qui dois prier ici-bas pour les morts,
Ma prière est surtout pour les grands et les riches :
Car je vois des vassaux en pleurs, des champs en friches
Et des pendus bercés par le vent des forêts;
Car je songe, margrave, aux éternels arrêts,
A la stricte balance où se pèsent les âmes,
Et j'entends le joyeux crépitement des flammes
Qu'attise avec sa fourche énorme le démon. »

Le margrave éclata de rire.
« Un beau sermon!
Dit-il. Et tu conclus?
— Que si la mort tenace
Vous épargne, c'est une effrayante menace,
Un avis du Très-Haut, et que votre cercueil
Avant longtemps aura franchi le dernier seuil,
Et que Dieu vous accorde, en son omnipotence,

Gottlob, le juste temps de faire pénitence.

— Tu le vois, dit Gottlob, j'écoute de mon mieux
Ton homélie, étant aujourd'hui très joyeux
De n'avoir point quatre ais de chêne pour chemise.
Ne crois pas cependant qu'elle te soit permise
Davantage, et retiens que, si je le voulais,
Je te ferais chasser par deux de mes valets
Fouaillant derrière toi mes limiers pour te mordre
Aux jambes. Maintenant je t'avais donné l'ordre
De m'aller vivement quérir à boire; va! »

Le moine, qui s'était assis, se releva.
Son froc l'enveloppait de grandes lignes blanches;
Ses mains en l'air sortaient, tremblantes, de ses manches;
Et, sous l'ombre de sa cagoule, son regard
S'attachait fixement sur le marquis.
« Vieillard,
Repens-toi! cria-t-il. Avant que de descendre
Au tombeau, va souiller tes cheveux blancs de cendre,
Prends le cilice et prends la robe comme nous,
Aux marches des autels use tes vieux genoux,
Va chanter les répons et va baiser la pierre
Des cloîtres, et, la nuit, couche dans une bière.
Le martinet armé de ses pointes de fer
Entretenant la plaie ardente sur ta chair,
L'*in pace,* l'escalier gluant où l'on trébuche,
Le jeûne, le pain noir et l'eau bue à la cruche,
Sont doux pour un pécheur qui se repent si tard!

— Holà! cria Gottlob, ridicule bâtard,
Sache d'abord qu'il n'est qu'un vêtement qui m'aille :
C'est mon habit de fer qu'on forgea maille à maille,
Et que n'ont pu trouer les princes et les rois,
Quand j'étais lieutenant du duc Rodolphe trois
Et sergent de combat du bon empereur Charles,
Moi, Gottlob, haut seigneur de Ruhn, à qui tu parles.
Sache aussi que tous ceux qui portent de grands noms,
Et qui se font broder en or sur leurs pennons
Des mots latins parlant de courage et de morgue,
Ne savent point hurler des psaumes sous un orgue;
Que leur musique, c'est le bruit des éperons,
C'est la note éclatante et fière des clairons,
Le frisson des tambours et le joyeux murmure
Des estocs martelant le cuivre d'une armure.
Sache aussi que je hais les frocards et tous ceux
Qui se cachent, poltrons, dans les cloîtres crasseux
Et ne lavent leurs mains qu'en prenant l'eau bénite.
Ainsi, tais-toi, bon frère, et m'obéis bien vite. »

Le moine vers le lit fit encore deux pas :

« Redoute Dieu qui passe et qui ne revient pas.
Margrave, il est encor temps de sauver ton âme.
Mais tu fus vil, tu fus cruel, tu fus infâme;
Tu sembles aujourd'hui ne plus te souvenir
De tes crimes; mais Dieu, qui les doit tous punir,
Se rappelle, et la liste au ciel en est gravée :
Au sac de Schnepfenthal qui s'était soulevée,
Tu tuas d'un seul coup, stupide meurtrier,

Un échevin courbé jusqu'à ton étrier;
Puis tu le fis couper en morceaux et suspendre
Au portail du donjon, qu'alors on pouvait prendre
Pour les crochets sanglants de l'étal des tripiers.
A la chasse, une fois, tu te chauffas les pieds
Dans le ventre béant d'un braconnier. Tes lances
Faisaient autour de toi régner de noirs silences;
Mais qui t'aurait suivi, sûrement t'eût rejoint
Par le chemin sanglant que menaçaient du poing
Les laboureurs avec leurs familles en larmes.
Tu fis périr ta sœur enceinte. Tes gens d'armes
Pillaient les voyageurs jusque dans les faubourgs;
Et tu fis promener, chevauchant à rebours
Des pourceaux, les bourgeois qui refusaient les dîmes.
J'en passe. Et quand tu meurs, souillé de tous ces crimes,
Et quand le Tout-Puissant, comme surpris de voir
Ce monstre et te trouvant pour son enfer trop noir,
Te repousse du pied sur la terre et t'accorde
Le temps de lui crier enfin miséricorde,
Le ciel par ton orgueil est encore insulté!
Apprends donc maintenant toute la vérité.
Ah! tu n'as pas assez d'un prêtre pour arbitre!
Eh bien! vois cette flamme incendiant la vitre;
Entends ces cris de joie au lointain éclatants.
Écoute, et souviens-toi. Lorsque, depuis longtemps,
Un loup, un ours ou quelque autre bête sauvage
Exerçait dans nos bois antiques son ravage,
Et lorsqu'il est enfin tombé sous les épieux,
Le soir, sur les coteaux on allume des feux
Autour desquels, grandis par les flammes rougeâtres,

Dansent, lourds et joyeux, les chasseurs et les pâtres.
Marquis, c'est la coutume en Saxe, n'est-ce pas?
Puisqu'on en fait autant le jour de ton trépas,
Et qu'on te traite ainsi qu'une bête féroce...

— Silence! » dit Gottlob avec un rire atroce;
Et, se levant de ses deux poings sur l'oreiller,
Livide, fou de rage, il se mit à crier :
« Ah! vous mettez la flamme aux bûches, misérables!
Ah! vous jetez au feu les pins et les érables
Où je taillais jadis vos poteaux de gibet!
Sans mon réveil, demain peut-être l'on flambait,
Pour l'ébaudissement de toute la canaille,
Avec mes ormes gris un margrave de paille!
Ah! vous coupez gaîment, pour les mettre en fagots,
Mes vieux chênes rugueux plantés du temps des Goths!
Soit! Puisque mon bon peuple aime le feu qui flambe,
Dès ce soir, casque en tête et lance sur la jambe,
J'accours pour voir s'il est joyeux et rayonnant,
Le feu qu'on entretient de graisse de manant,
Et je veux comparer les flammes et les braises.

— Gottlob, Satan aussi prépare ses fournaises!
Songe au feu qui rougeoie aux bouches des volcans;
Marquis, songe aux damnés tordus et suffocants
Qui, perdus dans le gouffre et sous les sombres porches,
Pour une éternité brûlent comme des torches;
Songe qu'il est un Dieu; songe que tu mourras,
Et que tous tes gibets de leur unique bras
Te montrent le chemin de l'abîme. Margrave,
Songe qu'après ta mort, toi qui fus noble et brave

Et qui portais une hydre horrible à ton cimier,
Tu seras faible et nu comme un ver de fumier.
Alors, entraîné vers les flammes éternelles
Par les démons, saignant sous l'ongle de leurs ailes,
La corde aux mains, la fourche aux reins, les fers aux pieds,
Tu raidiras tes vieux membres estropiés,
Sans pouvoir fuir ce feu, vers lequel on te penche
Et dont l'ardeur fera flamber ta barbe blanche.

— Soit donc! reprit le vieux margrave. Je te dis,
Moine, d'aller offrir tes clés de paradis
A cette populace à chanter occupée,
Et dont bientôt, par la grâce de mon épée,
Plus d'un aura besoin d'avoir les cieux conquis.
Pour mon compte, Satan est prince, moi marquis;
Et j'irai le rejoindre en égal, car nous sommes
Tous les deux de très bons et très vieux gentilshommes.
Puis je retrouverai là-bas, dans son enfer,
Mes meilleurs compagnons de combat, que le fer
Jadis faucha parmi les sanglantes tempêtes,
Et nous nous donnerons des tournois et des fêtes.
Quant à vous, mes mignons, qui vous réjouissez,
Et qui faites des feux de paille, et qui dansez,
Je vais donner à tout le monde un peu de joie
Et régaler si bien mes chers oiseaux de proie
Que, dans cent ans, vos fils ôteront leur chapeau
Quand ils traverseront l'ombre de mon tombeau. »

Et Gottlob, haletant d'une horrible folie,
Tourna son regard noir vers une panoplie

Où s'épanouissaient, comme une fleur de fer
Énorme, vingt estocs au reflet dur et clair,
Que reliaient entre eux des toiles d'araignée,
Puis, s'élançant, car elle était trop éloignée,
Mit hors du lit sa jambe horrible de vieillard.

Le moine devant lui s'était dressé, hagard.

« Meurs donc dans ton blasphème et ton impénitence! »
Dit-il; et d'un seul bond franchissant la distance
Qui le sépare encor du vieillard éperdu,
Nu-tête, et laissant voir, sous son crâne tondu,
Ses yeux creux et brillants comme un foyer de forge,
Calme et tragique, il prend le margrave à la gorge;
Et, malgré cette voix qui crie : « A l'assassin! »
Malgré ces cheveux blancs épars sur le coussin,
Il l'étrangle, en disant :
Cette fois-ci, margrave,
Meurs pour de bon. »
Alors, toujours tranquille et grave,
Il ramène le drap rejeté sur le mort,
Comme fait une mère à son enfant qui dort,
Ramasse un des flambeaux renversés, le rallume,
Puis se met à genoux, ainsi qu'il a coutume
De faire quand il prie à l'ombre du saint lieu,
Joint les deux mains, et dit :
« Je me confesse à Dieu. »

POÈMES MODERNES

Angelus

I

Tapi dans les rochers qui regardent la plage,
Au pied de la falaise est le petit village.
Sur les vagues ses toits ont l'air de se pencher,
Et ses mâts de bateaux entourent son clocher.
C'est en mai. — L'Océan, dans ces belles journées,
A l'azur tiède et clair des méditerranées.
Il chante, et le soleil rend plus brillante encor
Son écume glissant le long des sables d'or.
L'odeur du flot se mêle aux parfums de la terre
Et, là-bas, le petit jardin du presbytère,
A mi-côte, est rempli de fleurs et de rayons.
Blond, rieur et chassant aux premiers papillons,
Un bel enfant y joue et va, sur la pelouse,
Du vieux prêtre en soutane au vieux bonhomme en blouse

Qui sont là, l'un disant ses prières tout bas,
L'autre arrosant des fleurs qu'il ne regarde pas,
Car pour mieux voir l'enfant, qui court dans la lumière,
L'un néglige ses fleurs et l'autre sa prière;
Et tous les deux se font des sourires joyeux.

Le prêtre est le curé de l'endroit; l'autre vieux
En est le fossoyeur. Le premier dans sa cure
Mène depuis vingt ans sa douce vie obscure.
Ce juste a fait le bien, ainsi qu'il l'a prêché,
Et se laisse appeler *bonhomme* à l'évêché,
Sans s'étonner et sans que son zèle en décroisse.
Comme le cimetière est près de la paroisse,
Qu'il est bien seul, qu'il aime à deviser un peu
En se chauffant les pieds, le soir, au coin du feu,
Et comme il n'entend rien aux choses maritimes,
Le fossoyeur et lui sont devenus intimes.
Car c'est, à la campagne, un causeur assuré
Qu'un soldat vétéran auprès d'un vieux curé.
Celui-là, revenu dès longtemps au village,
Invalide vaincu par la guerre et par l'âge,
Trop vieux pour devenir laboureur ou marin,
Est fossoyeur, et chante, aux grands jours, au lutrin.
Or, c'est un compagnon agréable au vieux prêtre,
Disant trop longuement ses batailles, peut-être,
Mais résigné, naïf, n'engendrant point l'ennui,
Et que le curé sait doux et bon comme lui.
Tous deux s'aiment. Et quant au bel enfant qui joue,
Le ciel dans le regard, l'aurore sur la joue,
Et pour lequel ils ont ce sourire attendri,

C'est Angelus, l'enfant trouvé, leur fils chéri.
Ces cheveux blonds au vent sont la dernière flamme
Qui se reflète encore au miroir de leur âme;
Et, parmi les bleuets et les coquelicots,
Ce bon rire aux éclats vibrants et musicaux
Leur fait une vieillesse encore ensoleillée.

Car naguère ils étaient bien seuls, et la veillée
Leur semblait longue. Assis près de l'âtre et rêvant,
Tandis qu'ils écoutaient les longs sanglots du vent
Et la mer se brisant aux rochers des presqu'îles,
Un nuage passait sur leurs âmes tranquilles.
La causerie avec le foyer s'éteignait.
Le vieux prêtre fermait son livre, et se signait
Comme contre un désir coupable et qu'on repousse;
Le vétéran vidait sa pipe sur son pouce;
Et tous deux se taisaient, songeant qu'ils étaient seuls
Et que tous ces vieux morts, cousus dans leurs linceuls,
Qui venaient réclamer de l'un une prière
Et de l'autre un trou noir au fond du cimetière,
Avaient du moins autour de leur pauvre cercueil
Des femmes qui pleuraient et des enfants en deuil;
Que ces gens se faisaient répéter la promesse
Que l'on n'oublierait rien, ni les fleurs, ni la messe:
Et qu'eux, lorsqu'ils seraient à jamais endormis
Sous terre, ils n'auraient point de parents ni d'amis
Pour arracher l'ortie et la ronce mauvaise
Frissonnant sur leur tombe au vent de la falaise.

Un soir le fossoyeur, d'un ton mal assuré

Et les deux mains au feu, dit :
« Monsieur le curé,
Puisque vous savez tout, vous devriez me dire
Ce qui fait qu'aujourd'hui nous ne pouvons pas rire;
Cependant, sans avoir besoin d'être indulgents,
Nous pouvons nous donner comme deux braves gens.
Je ne sais rien, c'est vrai; que le bon Dieu m'assiste!
Mais pourquoi notre cœur, étant pur, est-il triste? »

— C'est vrai, » dit le curé.
Puis, après un moment
De silence, il reprit, bas et timidement :

« Oui, nous avons rendu, malgré la chair fragile,
A César comme à Dieu ce que veut l'Évangile,
Et nous n'avons ni l'un ni l'autre fait le mal.
Nos cœurs sont innocents comme au jour baptismal;
Rien ne les assombrit et rien ne les déprave,
Le mien étant pieux et le vôtre étant brave.
Priant pour les vivants et prenant soin des morts,
Nous vieillissons ici, calmes et sans remords.
Et pourtant notre vie est triste!
— Au point, dit l'autre,
Que vous, monsieur l'abbé, vous, plus saint qu'un apôtre,
Je vous ai vu jeter, dans vos jours de souci,
Un regard envieux aux plus pauvres d'ici.

— Le pêcheur, dit le prêtre, heureux parmi les hommes,
N'a pas du laboureur les ennuis économes;
Il a la mer; il a sa plage de galets

Pour prendre du varech et sécher ses filets;
Et, si les flancs épais de sa barque normande
Regorgent de saumon, de congre ou de limande,
Oublieux du péril auquel il s'exposa,
Il revient tout joyeux à son feu de colza,
Sans penser que demain il faut qu'il recommence
Sa bataille éternelle avec la mer immense,
Et pose à son retour des baisers triomphants
Sur les fronts inégaux de ses petits enfants.
Un enfant! C'est cela qui nous manque peut-être.
Nous n'avons pas d'enfant, hélas!
Et le vieux prêtre
Reprit, en tisonnant tout doucement son feu :

« Tous les moyens sont doux, ami, de plaire à Dieu.
Il est doux d'obéir, d'être humble et d'être chaste;
Mais notre cœur humain est-il donc si peu vaste,
Que la patrie et Dieu, dans ce cœur enfermés,
N'y puissent laisser place à des êtres aimés?
Pourtant Dieu, c'est l'amour. Il sait bien que nous sommes
Aimants; et puis c'est grand, cela : faire des hommes.
Vivre au milieu de fils chrétiens, c'est aussi beau
Que servir un autel ou défendre un drapeau.
Ce doit être un devoir bien plus lourd qu'on ne pense,
Oui, mais qui porte en lui sa chère récompense.
Nous n'avons pas d'enfant, voilà!
— Certainement,
Dit l'autre. Quand j'étais encore au régiment,
Et quand, les pieds meurtris aux cailloux des montagnes,
Je m'en allais coucher chez les gens des campagnes,

Qui m'accueillaient fort mal et n'avaient d'autre soin
Pour moi que de passer leur fourche dans le foin,
Parfois, en attendant qu'on fît de la lumière,
J'ai vu de beaux enfants jouer dans la chaumière,
Et je leur ai souri. Mais il fallait passer
Sans leur dire un seul mot et sans les embrasser,
Et s'en aller dormir sur son sac, dans la grange.
Mais ces fois-là j'étais plus las, et, c'est étrange,
Je repartais le cœur plus sombre. »
Et, soupirant,
Ils restèrent au coin de leur foyer mourant,
Sans entendre, du fond de leur pénible rêve,
Se lamenter au loin l'Océan sur la grève.

II

Si le son de la cloche est triste, il l'est bien plus
L'hiver, quand vient la nuit et quand c'est l'*angelus*
Qui sonne lourdement au clocher du village,
Rythmé par les sanglots de la mer sur la plage.
Dans les cœurs son écho lugubre retentit :
Celle qui reste songe à celui qui partit
Sur sa barque parmi la brume et la tempête,
Et se demande, auprès du rouet qui s'arrête,
Si là-bas, dans les flots, son homme, le marin,
A comme elle entendu les coups du grave airain,
Et si, malgré la lame affreuse qui grommelle,
Il s'est bien souvenu de se signer comme elle.

Ayant sonné la cloche et dit les oraisons,
Les deux vieillards allaient regagner leurs maisons
Et se disaient adieu sur le seuil de l'église,
Quand ils virent, gisant sur une pierre grise,
Quelque chose de blanc qu'on avait laissé là;
Et, s'étant approchés tous deux, il leur sembla
Que cela remuait vaguement. Le vieux prêtre,
Inquiet, se pencha vite et put reconnaître
Que c'était un pauvre être à peine emmailloté,
Un enfant qu'une mère horrible avait jeté,
Profitant du sommeil confiant de l'enfance,
En passant, dans ce coin, presque nu, sans défense,
Comme un voyageur las jette au loin son fardeau.

« Hélas! dit le curé, qui des mains du bedeau
Prend le pauvre petit, notre raison humaine
Est folle en voulant fuir la route où Dieu la mène.
Vous avez vu par nous vos desseins outragés,
Dieu très juste, et voici comment vous vous vengez.
L'autre soir, nous sentions dans nos âmes farouches
Fermenter les désirs coupables, et nos bouches
Ont prononcé tout bas des propos envieux.
Mais vous vous êtes dit : « Ces deux hommes sont vieux :
« Leur voyage fut long; ils sont las de leur course;
« Ils ont besoin d'un peu d'ombre et de quelque source;
« Ce sont de vrais chrétiens, ce sont de bons amis;
« Il faut leur pardonner. » Et vous avez permis
Que notre foi n'eût plus même ce seul obstacle.
Merci! Que cet enfant, donné par un miracle,

Bonheur que nos vieux jours n'auraient jamais rêvé,
Porte le nom de l'heure où nous l'avons trouvé :
Qu'il s'appelle Angelus! c'est un nom de prière.
Mon Angelus, je vous baptise au nom du Père,
Du Fils et de l'Esprit!
— *Amen!* » dit le soldat.

Et, de peur que le vent de mer n'incommodât
Davantage l'enfant tout transi sur les pierres
Et qui ne rouvrait pas encore ses paupières,
En prenant à travers un terrain labouré
Ils rentrèrent en hâte au logis du curé.
Là, pour faire du feu, le soldat s'agenouille;
De son vieux manteau noir le curé se dépouille
Et reste ainsi, portant le petit sur les bras,
Et tout semblable, dans son naïf embarras,
Au saint Vincent de Paul des naïves images.

Jadis un autre enfant, celui vers qui les mages,
Écoutant dans le ciel un mystique concert
Et suivant une étoile à travers le désert,
Vinrent pour présenter l'or, l'encens et la myrrhe,
L'enfant divin, l'enfant Jésus qu'encore admire
Le monde qui pourtant a brisé tous ses dieux,
L'enfant de Bethléem parut moins radieux,
Dans sa crèche adorable, aux pèlerins augustes,
Que cet enfant trouvé ne parut à ces justes,
Lorsque sur le lit blanc et pur comme un berceau
Ils l'eurent déposé dans son sommeil d'oiseau,
Et que sous le profond rideau qui se soulève
Ils le virent tous deux continuer son rêve.

« Oui-da ! dit le soldat qui tenait le rideau,
Le bon Dieu nous a fait un bien joli cadeau.
Nous voulions un enfant, c'est comme dans un conte,
Le voilà. Nous allons l'élever et, j'y compte,
Plus tard en faire un gars robuste et bien portant.
C'est entendu, monsieur le curé. Mais pourtant
Il faut aussi songer à ce qui va s'ensuivre.
Vous êtes, vous, d'abord, éduqué comme un livre :
L'enfant saura de vous tout ce qu'il faut savoir.
Moi, pour les menus soins, je me flatte d'avoir
La chose d'employer le fil et les aiguilles.
Mais, voilà : nous avons vécu loin des familles,
Loin des berceaux ; jamais on ne nous révéla
Comme on s'y prend avec ces petits êtres-là.
Leur parler, vous savez le langage des anges,
Ce n'est rien. Mais ôter et remettre leurs langes,
Les nourrir comme il faut et leur dire ces chants
Qui les font s'endormir alors qu'ils sont méchants,
Les soigner, eux toujours malades et débiles,
A cela, voyez-vous ! nous serons malhabiles.
Qu'y faire ? Une servante ?... Eh ! nous ne pourrions pas
La payer. Faites-vous toujours vos deux repas ?
Pour nous, les serviteurs sont des gens trop avides.
Et tous vos pauvres, qui s'en iraient les mains vides !
Puis, quel autre aussi bien que nous en aurait soin ?

— Comment, une servante ! il n'en est pas besoin,
Dit le vieux prêtre avec son bon regard sincère.
Nous saurons bien ce qui lui sera nécessaire.

Nous désirions un fils, Dieu nous l'envoie : ainsi,
Ce n'est pas, à coup sûr, pour qu'il sorte d'ici.
En lui donnant d'abord toute notre tendresse,
Nous ne commettrons pas de grave maladresse.
Nous sommes, il est vrai, très pauvres; mais enfin
Notre enfant ne mourra ni de froid ni de faim :
J'ai de beau linge blanc tout plein ma vieille armoire,
Et je pourrais encor vous remettre en mémoire,
Mon cuisinier d'un jour, que, quand vient Monseigneur,
Notre hospitalité nous fait assez d'honneur,
En ajoutant tout bas que pour Son Éminence
Un jour passé chez moi n'est pas jour d'abstinence.

— Vos poulets? votre vin? pour qui? pour ce petit?
Mais à son âge on n'a pas si bon appétit
Qu'un archevêque; et c'est bien plus tard qu'on les sèvre.

— Eh bien, en attendant, nous aurons une chèvre...
Et puis je vous défends de rire du clergé.

— Bien, ne vous fâchez pas, la bonne a son congé.
C'est dit. L'enfant aura d'abord quelque surprise
De votre robe noire et de ma barbe grise;
Mais nous lui sourirons; puis, nous n'y pouvons rien.
Vous, monsieur le curé, pour sûr, vous saurez bien
Ce qu'il lui faut, vous qui savez soigner les âmes;
Les vieux prêtres, mais c'est aussi doux que les femmes!
Et vous avez les mains blanches comme les leurs.
Moi, j'aimerai l'enfant comme j'aime mes fleurs,
Et nous pourrons mener jusqu'au bout ce caprice,
D'apprendre le métier de mère et de nourrice. »

Et pendant ce temps-là le pauvre enfant trouvé,
Sur l'oreiller moelleux, comme sur le pavé,
Dormait toujours, charmant d'abandon et de grâce.
Les deux vieillards baisaient sa petite main grasse,
Et puis la reposaient doucement sur le lit.
Comme on penche le front sur un livre qu'on lit,
Ils se tinrent longtemps inclinés sur sa couche,
Retenant leur haleine et le doigt sur la bouche.
Puis, par un enfantin regard persuadant
L'autre qui lui faisait signe d'être prudent,
Et comme n'y pouvant résister, le vieux prêtre,
Au risque d'éveiller le charmant petit être,
Silencieusement le baisa sur le front.
Angelus ébaucha de son bras rose et rond
Ce geste vague et mou du réveil qui s'approche,
Tandis que, s'adressant en secret un reproche,
Vite se reculait le vieil audacieux,
Au fond très satisfait de voir s'ouvrir les yeux
De l'enfant, comme afin d'orienter ses voiles
Le marin est heureux du lever des étoiles.

L'enfant, qui s'éveilla doucement, leur sourit.

Alors, courbant le front, le bon curé le prit
Dans ses mains, que rendaient fébriles son grand âge,
Mais que la peur faisait trembler bien davantage;
Et, se sentant le cœur plus inquiet encor
Que le jour où, vêtu de la chasuble d'or,
Et selon la promesse aux chrétiens garantie,
Pour la première fois il consacra l'hostie,

Il vint s'asseoir auprès du feu qui pétillait;
Et, cependant qu'avec lenteur il dépouillait
L'enfant de ses haillons liés par des ficelles,
S'étonnant de ne pas lui découvrir des ailes,
Le fossoyeur, avec un air tout réjoui,
Se tenait immobile et debout devant lui,
L'encourageant des yeux et le regardant faire.
Et cette heure leur fut exquise. L'atmosphère
Était intime. A peine entendait-on le bruit
Du vent et de la mer qui pleuraient dans la nuit.
Le colza sec brûlait, clair, dans la cheminée;
Toute la vieille chambre était illuminée.
La bouilloire chantait gaîment devant le feu
En laissant échapper son mince filet bleu;
Et le petit enfant, frêle espérance d'âme,
Content de se sentir tout nu devant la flamme,
Sur les genoux des deux vieillards extasiés
Serrait ses petits poings, frottait ses petits pieds
Et murmurait, le front ballant et l'œil atone,
Son doux vagissement heureux et monotone.

III

Comme le presbytère est joyeux maintenant!
Bien qu'au bord de la mer il soit moins rayonnant,
Le printemps, qui sourit parmi les giboulées,
Éclaire le gazon frileux dans les allées,
Réchauffe le vieux seuil, le cep en espalier,

Et vient mourir au bas du gothique escalier.
Le jardin rajeunit, rempli de pousses vertes.
L'éclat de rire sort des fenêtres ouvertes.
La brique a le ton rose et charmant d'un décor,
Et le chaume brillant pétille comme l'or.

Ah! si le jardin sombre et les vieux murs moroses
Se sont transfigurés si vite, si les roses
Ont si vite chassé l'ortie et le chardon,
Si la tendre espérance et l'aimable pardon
De floréal ont pris ce coin noir pour leurs fêtes,
Si plus pures et plus exquises se sont faites
Pour ce lieu les senteurs premières des lilas,
Si ce miracle advint, c'est que tu t'y mêlas,
C'est que tu l'accomplis sans le savoir, Enfance!
C'est qu'une sympathique et douce connivence
S'installe entre ta grâce et la grâce d'avril;
C'est qu'un enchaînement adorable et subtil
Comme lui t'embellit de charme et de surprise,
Fait ton rire semblable aux chansons de sa brise
Et l'or pâle de ta chevelure pareil
Aux rayons étonnés de son jeune soleil!

Car de longs mois, depuis cette nuit de novembre
Où près des deux vieillards et dans la vieille chambre,
Confiant, protégé par leur regard ami,
Pour la première fois l'enfant avait dormi,
De bien longs mois, de bien doux mois, toute une année
D'extase stupéfaite et de joie étonnée
Avait passé, bien chère et trop courte pour eux.

Et dès le lendemain de ce jour bienheureux
Ils avaient entrepris leur délicat ouvrage.
D'abord ils avaient craint les dangers du sevrage;
Mais tout semblait venir en aide à leur dessein.
Rejeton du malheur, né sur un maigre sein
Avare de son lait comme de sa tendresse,
Angelus, élevé sans soin et sans caresse,
N'étant pas mort, hélas! s'était vite endurci,
Car la misère tue ou rend robuste. Aussi,
Plus fort que ne le sont les bambins de cet âge,
Il supportait déjà la soupe et le laitage.
Ensuite, autre souci, cet enfant inconnu
Avait été trouvé par eux à peu près nu :
Il fallait le vêtir au plus tôt, faire emplette
De toile, lui fournir sa layette complète,
Payer quelque ouvrière enfin; et justement
Le curé n'était pas bien riche en ce moment;
Ses pauvres de la veille avaient vidé ses poches.
Et le voilà déjà s'accablant de reproches
Et se disant tout haut, d'un air très irrité,
Qu'il était imprudent et que la charité
Comme cela, c'était une chose coupable.

Mais le soldat, fronçant le nez d'un air capable,
Prit les deux meilleurs draps dans l'armoire en noyer,
Et, s'armant de ciseaux, il se mit à tailler
Des ronds et des carrés dans le vieux linge jaune.
Parfois il devenait rêveur, prenait une aune,
Se trompait, puis jetait ses ciseaux, plein d'effroi,

Comme un tailleur gâtant le bleu manteau d'un roi.
Le bon prêtre, ignorant comme une vieille fille
Et stupéfait, le vit enfiler son aiguille,
Coudre longtemps, soufflant très fort à chaque point,
Puis enfin, d'un air grave, essayer sur son poing
Un tout petit bonnet d'enfant du premier âge.
Ce n'était pas parfait; mais, sans perdre courage,
Le bonhomme, étouffant quelquefois un juron,
Vite en tailla plusieurs sur le même patron.
Sans doute il essuyait bien souvent ses lunettes,
Les coutures n'étaient ni droites ni bien nettes,
Mais le vieil apprenti des choses du berceau,
Le soir, eut terminé tout le petit trousseau.

Pour eux ce fut alors une douce existence :
Ces hommes maladroits, mais remplis de constance,
Tâchaient de deviner, enchantés et surpris,
Ces mille petits soins qu'ils n'avaient pas appris,
Intuition du cœur, science maternelle,
Qu'avec l'enfant conçu la femme porte en elle.
Certes, ce ne fut pas d'abord sans embarras.
Lorsque Angelus pleurait en leur tendant les bras,
Souvent ils ne savaient que faire ni que dire.
Que lui fallait-il donc? Un baiser? un sourire?
On les lui prodiguait. Que voulait-il enfin?
Souffrait-il? avait-il sommeil? avait-il faim?
Et puis, comme toujours un esprit qui travaille
Découvre, ils découvraient; et de chaque trouvaille,
De chaque invention de leur ardent amour,
Ils se sentaient le cœur heureux pour tout un jour;

Et le bonheur est fait de ces riens éphémères.
Ils allaient à tâtons, consultaient les commères
Du village, et prenaient des conseils très prudents
Pour l'âge où le petit devrait faire ses dents.
O candeur! ils avaient des fiertés de nourrices,
Et quand l'enfant dormait tout nu, montrant ses cuisses
Où le sang rose et pur venait à fleur de peau,
Les yeux brillants de joie, ils disaient : « Qu'il est beau! »

Angelus grandissait, et, sur ces entrefaites,
Un beau jour il voulut marcher. Nouvelles fêtes!
Ces vieux, avec leurs dos voûtés et leurs pas lents,
Semblaient faits pour guider les efforts chancelants
De ce petit garçon, leur fils et leur élève.
Chaque soir, sur le sable humide de la grève
Ils le firent marcher, surveillant avec soin
Ses progrès, chaque jour allant un peu plus loin,
Et, plus tard, chaque jour allant un peu plus vite.
L'encourageant par un bon rire qui l'invite,
Chacun d'eux soutenait un des bras de l'enfant;
Et celui-ci parfois s'arrêtait, triomphant,
Après un petit pas qui lui semblait immense,
Heureux ainsi qu'on l'est toujours quand on commence;
Et les deux bons vieillards étaient tout égayés
Lorsque Angelus, ouvrant de grands yeux effrayés,
Jetait un léger cri, douce et claire syllabe,
Devant la fuite oblique et bizarre d'un crabe,
Ou quand il leur fallait, en se baissant un peu,
L'aider à ramasser le coquillage bleu
Ou le petit galet joli comme une perle

Que jetait à leurs pieds la vague qui déferle.
Et quel triomphe encor quand, s'étant hasardé,
Un beau matin l'enfant courut sans être aidé!
Depuis lors il allait en avant, eux derrière.
Le curé regardait par-dessus son bréviaire,
Et l'autre se frottait les mains, l'air tout joyeux.
Et quand leur fils courait trop vite, les deux vieux
Hâtaient le pas, l'abbé refermait son gros livre,
Et tous les deux riaient de ne pouvoir le suivre.
Toute leur vie était pleine de ce marmot.
Après le premier pas, ce fut le premier mot.
Chaque jour amenait sa nouvelle surprise.
Et comme le bonheur nous égare et nous grise,
Le petit Angelus n'avait pas seulement
Trouvé parmi ses cris ce vague bégaiement,
Effort de la pensée éclose qui s'envole
Et qui ressemble à peine encore à la parole,
Que déjà le curé, plein d'ardeur et rêvant
A le faire bientôt devenir très savant,
Cherchait dans un coin noir de sa bibliothèque
Son vieux savoir latin et sa science grecque,
Et rouvrait ses bouquins de poussière chargés,
Se reprochant de les avoir tant négligés,
Et critiquant tout bas la Messe et l'Évangile
Qui le brouillaient avec la langue de Virgile.
Pourtant, sans honte, ainsi qu'un tout jeune garçon,
Il se remit à l'œuvre, apprenant sa leçon
Tous les jours et vivant sur son dictionnaire,
Comme lorsqu'il était au petit séminaire.
Pour mieux se souvenir, souvent il récitait

Du latin à voix haute, et, quand il s'arrêtait
Cherchant le mot perdu dans son livre d'étude,
Le vétéran disait : *Amen!* par habitude.
Ils étaient donc heureux tout à fait; et le soir
Près du berceau chéri tous deux venaient s'asseoir,
Et, le cœur attendri, silencieux, timides,
Ils contemplaient l'enfant avec des yeux humides.

IV

Or le printemps avait sept fois fleuri; l'été,
Dardant sur les blés mûrs son or diamanté,
Avait sept fois donné sa moisson, et l'automne
Sa vendange, et l'hiver sa neige monotone.
Auprès des deux vieillards l'enfant avait grandi,
Mais sans prendre cet air libre, vif, étourdi,
Ce goût des jeux bruyants et ce doux caquetage
Qu'on trouve d'ordinaire aux garçons de cet âge :
Sa grâce — les enfants sont toujours gracieux —
Etait comme voilée et craintive; ses yeux
Cachaient une douleur dans leur azur sincère;
Il était pâle et doux comme une fleur de serre;
Son sourire était rare et contraint. Souffrait-il?
Peut-être; mais d'un mal bien lent et bien subtil,
Et qui, ne s'exprimant jamais par une plainte,
Ne pouvait éveiller l'affectueuse crainte
Des deux vieillards naïfs, qui trouvaient justement
L'enfant, dans sa douceur malade, plus charmant.

Pourtant, s'il suffisait, pour que la fleur qui pousse
Embaumât le jardin d'une haleine plus douce
Et pour que l'enfant prît des forces chaque jour,
D'un rayon généreux de soleil et d'amour,
Angelus, qu'entourait deux fois l'amour d'un père,
Aurait dû, tout pareil à la fleur qui prospère,
S'épanouir en fraîche et robuste santé.
Si le baiser longtemps et souvent répété
Faisait éclore seul les roses sur la joue;
Si la bonté d'un cœur d'aïeul qui se dévoue,
La tendresse tremblante et toujours en éveil,
Le front à cheveux blancs penché sur le sommeil,
Suffisaient pour servir de garde et de défense
A ce fragile espoir qu'on appelle l'enfance,
Angelus, délivré des langes du berceau,
Aurait dû s'élancer, léger comme un oiseau,
Par la nature et faire en courant bien des lieues,
Fou des insectes d'or et des fleurettes bleues,
Heureux, libre, voulant tout sentir, tout saisir,
Tout connaître, cédant à l'avide désir,
Tapageur, les cheveux emmêlés par les branches,
Mordant les fruits trop verts de toutes ses dents blanches,
Faisant rire avec lui les échos du chemin
Et prenant sans effroi des bêtes dans sa main!

Mais non! le jeune fils des deux vieux, au contraire,
Par aucun jeu d'enfant ne se laissait distraire.
Souvent, ouvrant ses yeux étonnés et chercheurs,
Il regardait passer les enfants des pêcheurs,
Qui, lorsque revenait la saison douce et belle,

Allaient au bois voisin, en longue ribambelle,
Cueillir des mûres ou chasser les papillons.
Il regardait passer ces gaîtés en haillons,
Qui couraient les pieds nus et d'aurore coiffées,
Et ces blouses, et ces culottes étoffées
De grands-pères, et ces cheveux blonds sans bonnet,
Leur faisait un sourire, et puis s'en revenait,
Marchant à petits pas, rêveur et solitaire,
Tout seul, dans le jardin calme du presbytère.
Quand il voyait l'enfant revenir et s'asseoir,
Son père le soldat, qui tenait l'arrosoir
Ou passait le râteau sur quelque plate-bande,
En écoutant au loin chanter la folle bande,
Grommelait, de son air affable et belliqueux :
« Voyons donc, fainéant, va jouer avec eux. »
Mais l'enfant, sans prêter l'oreille aux cris de fête,
Soupirait, secouait négligemment la tête
Et s'approchait du vieux pour lui dire : « Pourquoi?
Je m'amuse bien mieux quand je suis avec toi. »

Puis Angelus passait bien des heures à lire;
Et le savoir n'est pas le père du sourire.
Il lisait trop. D'abord ce désir curieux
Avait rendu le bon curé tout glorieux :
Tel le semeur qui voit prospérer ses semailles.
Ce jeune esprit déjà plein d'heureuses trouvailles,
Ces prompts étonnements, ces vives questions,
Au vieux prêtre inspiraient quelques ambitions,
Car Angelus avait toujours aimé le livre.
A peine avait-il eu jadis besoin de suivre

Le doigt ridé qui montre en tremblant l'alphabet.
Le piège était tentant; le bonhomme y tombait,
Et parfois sa science était tout étonnée
Quand l'enfant, sachant plus que la leçon donnée,
Avec son éternel « Pourquoi? » l'embarrassait.
Il ne comprenait pas le danger : il laissait
Angelus absorbé dans ses livres d'estampes,
Et n'apercevait pas palpiter à ses tempes
Les rêves trop pesants pour ce jeune cerveau
Avide avant le temps d'étrange et de nouveau.
Et chaque jour, malgré le calme de l'asile
Où sa vie aurait dû couler, pure et facile,
Dans les fleurs en été, près de l'âtre en hiver,
Malgré le souffle sain et puissant de la mer
Qui caressait son front sans y mettre le hâle,
Angelus devenait plus souffrant et plus pâle;
Et de ce mal visible à peine, mais profond,
Les vieux ne savaient rien, presque contents au fond
— Car chez les plus aimants l'égoïsme sommeille —
Que cette enfance fût moins fraîche et moins vermeille,
Mais plus tendre et toujours présente à leur foyer.
Tous deux s'étaient hâtés bien vite d'oublier
Leurs doutes de jadis. On leur eût fait offense
De leur dire à présent ce qu'il faut à l'enfance.
Ils croyaient seulement que leur fils n'était pas
Un être comme un autre, et se disaient tout bas
Que leur affection avait fait ce prodige.
Ils étaient étonnés de leur œuvre; et, que dis-je!
De cette ardeur précoce, où déjà s'épuisait
Angelus, leur orgueil paternel s'amusait.

Hélas! leur ignorance était seule coupable,
Non pas leur cœur; et tout ce dont était capable
De soin, de dévoûment et d'amour, en effet,
Leur vieillesse naïve et bonne, ils l'avaient fait.
Mais malgré tout, malgré leur charité divine,
Ils n'avaient pas appris ce qu'il faut qu'on devine;
Et leurs cerveaux, trop froids, ne pouvaient plus avoir
L'instinct, bien plus puissant encor que le savoir.
Car la grande Nature est jalouse : elle exige
Qu'on ne s'écarte pas des règles qu'elle inflige,
Et ne fait si chétif l'enfant qui naît au jour,
Que pour qu'il soit aimé d'un plus prudent amour
A cause des soucis et des craintes qu'il donne;
Elle veut que cet œil flottant et qui s'étonne
Ne puisse supporter l'immense éclat des cieux
Sans l'avoir vu d'abord reflété par les yeux
De la mère, qui veille à côté de la couche;
Elle veut que, cruelle et rude, cette bouche
Pour y boire le lait morde à même le sein;
Elle ordonne, dans son immuable dessein,
Un travail réciproque à tous ceux qu'elle affame,
Aux mères pour l'Enfant, aux époux pour la Femme;
Elle ne peut avoir pitié des célibats;
Ni les autels sacrés, ni les nobles combats
Ne sauraient un instant plier sa règle austère,
Et toujours elle dit : « Malheur au solitaire! »

Oui, ces deux justes, oui, ces excellents vieillards,
Dont tous les battements de cœur, tous les regards
Étaient pour cet enfant adorablement triste,

Ne voyaient pas, dans leur amour presque égoïste,
Que pour cet être, espoir de leur humble maison,
Leur étreinte était une étouffante prison;
Que sur ce faible front leur sénile tendresse
Appuyait trop longtemps la trop lente caresse;
Qu'Angelus en souffrait, et que chaque baiser
Venait encore plus l'abattre et l'épuïser;
Qu'à son sourire, fleur exquise de sa lèvre,
Volaient les papillons obsédants de la fièvre,
Et qu'enfant pressentant déjà le séraphin,
Sans regret et sans plainte il se mourait enfin.
Car Angelus, nature affectueuse et douce,
Ignorait tout à fait le geste qui repousse.
A ces baisers mortels, dont il était brisé,
Toujours il présentait son sourire lassé
Et se jetait au cou du soldat et du prêtre.
On meurt d'être aimé trop comme de ne pas l'être,
Et c'est un mal divin dont nul ne se défend.
Une mère aurait lu dans les yeux de l'enfant
La fatale langueur de ce mal qui s'ignore.
Elle eût dit : « C'est assez ! » Les vieux disaient : « Encore ! »
Et par leur faute, et dans leurs bras, et sous leurs yeux,
Angelus se mourait, martyr délicieux !

O Nature ! c'était pourtant bien peu de chose :
Laisser vivre un enfant, laisser croître une rose,
Épargner ce dernier supplice à ces deux saints,
Cela n'importait pas beaucoup à tes desseins.
Ne se peut-il donc pas, ô Mère, que tu veuilles
Qu'en un an l'arbrisseau pousse deux fois ses feuilles ?

Et si, sous le soleil d'automne, et trop hâtifs,
Ses rameaux ont donné quelques bourgeons chétifs,
Faut-il toujours, faut-il, hélas! que tu l'accables
Sous ton hiver et sous tes neiges implacables?
Pourtant c'était l'espoir de l'antique forêt.
Ces chênes, dont le cercle auguste l'entourait
Et peut-être au printemps jetait sur lui trop d'ombre,
Ne pourront-ils, alors que revient le temps sombre,
Étendre jusqu'à lui leurs grands bras paternels?
Non, tu ne changes rien aux ordres éternels!
Non! Avril renaîtra sans que l'arbre renaisse,
Et, retrouvant encore un effort de jeunesse,
Les vieux troncs, tout pourris sous le lierre, verront
Le feuillage épuisé reverdir à leur front;
Et ces aïeux, dont l'âme altière et résignée
Ne craignait même plus les coups de la cognée,
En voyant ce trépas qui précède le leur,
Les vieux chênes des bois gémiront de douleur!

V

Ce soir-là, — c'était vers le milieu de septembre, —
Les vieillards et l'enfant avaient gardé la chambre,
Angelus se sentant plus malade et plus las.
Le prêtre et le soldat, les deux pères, hélas!
Ne pouvaient se douter que la fin fût si proche.
Ils étaient sans effroi, se sentant sans reproche.

« Ce sera, pensaient-ils, un malaise d'un jour. »
Et leur bonheur n'était pas troublé, leur amour
Les trompant, et l'enfant donnant à sa caresse
Toujours plus de fiévreuse et de mièvre tendresse.
Auprès de la fenêtre, où fraîchissait le soir,
Dans son large fauteuil le curé fit asseoir
Angelus; et tous trois devant le clair de lune
Écoutèrent mourir les lames sur la dune.
Abandonné, fermant ses beaux yeux à demi,
L'enfant, qui se mourait, paraissait endormi.
La sueur sur son front collait ses cheveux d'ange;
Et, d'un geste navrant, mais plein d'un charme étrange,
Il cherchait vaguement, comme on cherche un appui,
Les mains des deux vieillards, assis auprès de lui.
Mais ceux-ci ne pouvaient deviner sa souffrance :
Leurs cœurs simples étaient toujours pleins d'espérance;
Et, pensant qu'Angelus ne les entendait pas,
Avec un bon sourire ils échangeaient tout bas
Les décevants projets et les douces chimères,
Comme auprès des berceaux en évoquent les mères.

« Puisque voilà l'enfant près de nous endormi,
Disait le prêtre, il faut songer, mon bon ami,
Que, pour qu'il soit heureux plus tard, notre prière
Ne suffit pas. Voyons à choisir sa carrière.
Notre Angelus devient grand garçon, et déjà
Sa jeune âme, que Dieu jusqu'ici protégea,
Blanc calice, s'entr'ouvre et cherche la lumière.
Nous avons bien guidé son enfance première :
Il ne sait rien encor de mauvais ni d'amer;

Il n'a vu jusqu'ici que le ciel et la mer;
Par la chanson du flux son âme fut bercée,
Et l'azur est moins pur que sa fraîche pensée
Et que ses sens nouveaux encore appesantis,
Car la grande nature est bonne aux tout petits.
Mais il faut profiter de l'heureuse minute.
Nous sommes vieux. Demain, seul, il faudra qu'il lutte;
Et, comme le devoir paternel le prescrit,
Nous devons lui donner les armes de l'esprit.
Je ne désire pas, moi, qu'il se fasse prêtre.
Oh! qu'il soit bon chrétien, que la foi le pénètre,
Qu'il aime et qu'il espère enfin, et qu'il soit tel
Qu'un lys pur qui fleurit à l'ombre de l'autel!
Mais, si j'en puis juger par sa petite enfance,
J'aimerais mieux — que Dieu pardonne mon offense! —
Que la vocation de grâce lui manquât,
Car pour le sacerdoce il est trop délicat.
C'est en souffrant qu'il faut que le pasteur travaille
Pour ses brebis. Il faut qu'il se lève et qu'il aille
Par la nuit, bien avant le petit point du jour,
Sous la bise, à travers les terres de labour,
Emportant dans un coin du manteau le ciboire,
Et cherchant, tout au fond de la campagne noire,
A découvrir enfin au douteux horizon
La lueur qui trahit la funèbre maison
Où quelque agonisant, quand il arrive à l'heure,
Lui montre en blasphémant sa famille qui pleure,
Son foyer sans fagot et sa huche sans pain.
Puis, avec l'eau bénite et la bière en sapin,
Il faut le lendemain qu'il revienne et qu'il donne

Au mort une prière, aux vivants son aumône,
Et, s'il n'a pas d'argent, qu'il en trouve, et qu'il ait
Pour ses pauvres toujours du pain bis et du lait.
Et, s'il chemine un jour, heureux, lisant son livre,
Respirant les sentiers en fleurs, et qu'un homme ivre,
Qui sort du cabaret et qu'il ne connaît point,
L'appelle fainéant en lui montrant le poing,
Il faut que sans pâlir il subisse l'insulte.
Et puis ce n'est pas tout. Le serviteur du culte
A bien d'autres soucis, et l'on ne peut savoir
Combien grave et combien austère est son devoir,
Car la tentation est bien près de la faute.
Pourquoi, près de la chaire où l'on parle à voix haute,
Ce confessionnal où l'on parle tout bas?
Il faut l'aide de Dieu pour n'y succomber pas.
Ne nous le prends donc point, Seigneur, pour ton service,
Et permets qu'à tel point il ignore le vice
Que même pour l'abattre, il y soit étranger;
Car, tu le sais, l'agneau ne peut être berger.

— Et maintenant, monsieur le curé, reprit l'autre,
A mon tour, n'est-ce pas? car cet enfant est nôtre,
Et je suis comme vous le père d'Angelus.
Pas de soutane, soit! pas de sabre non plus.
Très souvent le plumet tricolore dérange
Les projets. Ces gamins ont un goût fort étrange
Pour les habits dorés tout partout sur le corps
Comme ceux des housards et des tambours-majors.
Sachant qu'ils n'aiment pas beaucoup qu'on les chicane,
On les laisse d'abord chevaucher sur sa canne

Et grimper aux genoux comme on grimpe aux remparts;
C'est gentil. Puis un jour ils vous disent : « Je pars. »
Et ce jour-là ce sont des hommes pour la tête;
Et l'on reste à pleurer tout seul comme une bête.
Et voilà qu'ils s'en vont à la guerre là-bas,
Dans des pays affreux d'où l'on ne revient pas.
Ils meurent, et les vieux les suivent. C'est stupide!
Veillons-y. Le petit m'a l'air d'un intrépide.
Quand il se portait mieux, il grimpait aux pruniers
Les plus hauts. Le dimanche, il va voir les douaniers,
A l'heure où le sergent fait faire la parade.
Morbleu! qu'il n'aille pas, le petit camarade,
Vouloir être soldat, ou nous nous fâcherons!

— Bien, bien! dit le curé, nous y réfléchirons.
Sans être cardinal ni maréchal de France,
Angelus peut encor passer notre espérance.
L'enfant a tant d'esprit qu'il m'étonne souvent :
Ce sera quelque artiste ou bien quelque savant;
Et, quoi qu'il soit d'ailleurs, nous en ferons un juste.
Mais avant tout il faut qu'il devienne robuste,
Qu'il retrouve son rire et ses fraîches couleurs.
Mes livres sont mauvais : qu'il coure dans vos fleurs!
Une leçon vaut moins pour lui qu'une culbute
A cette heure. Ainsi donc, ajournons la dispute. »

Tous deux en étaient là de leurs propos joyeux,
Lorsque Angelus ouvrit tout doucement les yeux
Et de cet air malin, si charmant dans l'enfance,
Il leur dit :

« C'est fort bien. On arrange d'avance
Ce qu'on fera plus tard de son enfant gâté.
Mais je ne dormais pas, et j'ai tout écouté.
Savez-vous que c'est mal de disposer des autres?
Pourtant n'ayez pas peur, car, sans gêner les vôtres,
Je puis vous confier maintenant mes projets.
Ils sont très sérieux, vous verrez! Je songeais
Depuis assez longtemps, pères, à vous les dire.
Ces livres dans lesquels vous m'apprîtes à lire
Et ce vaste Océan qui berce mon sommeil
Me les ont inspirés et m'ont donné conseil.
Je veux être marin sur la mer. Ces volumes,
Que j'épelais jadis si mal, puis que nous lûmes
Ensemble et qu'aujourd'hui je relis couramment,
M'ont parlé de pays au ciel toujours clément,
Aux arbres toujours verts, pleins d'oiseaux magnifiques,
Où l'on allait porté par les flots pacifiques.
Je veux partir pour ces pays délicieux.
Ce ciel gris m'est fatal. Quand je ferme les yeux,
Tout prend la couleur d'or du soleil dans mes rêves;
Et les vagues au loin murmurant sur les grèves
Me disent — car j'entends des mots dans leurs rumeurs : —
« Viens avec nous, et fuis ces climats où tu meurs! »
Pères, ne tentez pas d'arrêter mon courage
Et ne me parlez pas d'écueils et de naufrage;
Car j'ai lu quelque part, et c'était arrivé,
Que toujours un marin, un seul, s'était sauvé
A la nage, à cheval sur une vieille planche,
Et qu'il voyait bientôt poindre la voile blanche
D'un navire passant pour lui porter secours.

Moi, je serai celui qui se sauve toujours.
Si je tarde longtemps, il est bien inutile
D'avoir peur. Non. C'est que je serai dans une île
Où je m'établirai comme a fait Robinson,
En attendant qu'il passe un brick à l'horizon.
Il arrive toujours, le moment qu'on espère.
Alors, je reviendrai. Ce n'est pas vrai, ce père
Qui pleure et devient vieux, et dit : « Pauvre petit! »
De son fils, grand garçon déjà quand il partit.
Les contes n'ont jamais une fin si fatale.
L'enfant revient toujours à la maison natale,
Près des vieux. On s'assied en cercle autour du feu,
Et, pour les effrayer beaucoup, il ment un peu.
Comme les voyageurs de mes belles lectures,
Je vous raconterai toutes mes aventures.
Vous verrez, en ouvrant de grands yeux ébahis,
Toutes les mers, tous les peuples, tous les pays
Où m'auront promené la voile et la machine.
Je vous rapporterai des choses de la Chine.
Vous verrez le trois-mâts glissant près des îlots
Avec son pavillon qui traîne sur les flots,
Et le peuple tout nu, très noir et très sauvage,
Qui nous suit en tirant des flèches du rivage,
Et ce sera charmant, et vous m'embrasserez
Au beau milieu de mon récit, et vous serez
Tout surpris de ma barbe et de mon air si grave.
Aux beaux endroits, tout bas, vous direz : « Qu'il est brave! »
Vous sourirez, et vous m'embrasserez encor,
Et vous jouerez avec mes épaulettes d'or.
Mais, je le sais, il faut un long apprentissage.

Et dès demain je vais bien apprendre, être sage,
Lire beaucoup, veiller sous ma lampe l'hiver;
Et puis je m'en irai pour longtemps sur la mer. »

Il se tut, souriant à quelque intime joie.
Et, comme un affamé qui réclame une proie,
L'Océan qui montait gronda dans les rochers.
Les astres de la nuit furent soudain cachés.
L'enfant agonisait; mais la voix sépulcrale
De la lame étouffait le bruit sourd de son râle.

Alors comme brisé par ce qu'il avait dit,
Angelus referma ses beaux yeux et tendit
Aux deux amis ses mains plus froides et plus molles.
Mais sur ceux-ci déjà les bizarres paroles
De l'enfant moribond exerçaient leur pouvoir.
Sombres, ils regardaient ce ciel devenu noir,
Ils écoutaient le bruit plus sinistre des vagues,
Et se sentaient venir au cœur ces craintes vagues
Qu'on repousse, mais dont l'âme en vain se défend.
Sans doute ce n'étaient que des rêves d'enfant,
Inspirés par un livre ou bien par quelque image,
Qu'ils laissent aussitôt sans dire : « C'est dommage! »
Et qui durent un jour ou deux pour la plupart.
Mais tout cela parlait d'absence, de départ,
Avec une éloquence étrange et captivante;
Et l'âme des vieillards était dans l'épouvante.

Les yeux toujours fermés, le petit Angelus
Reprit tout bas :

« Venez plus près, je n'y vois plus.
Le ciel et l'Océan sont noirs comme l'ébène.
Ce que je vous ai dit vous a fait de la peine
Tout à l'heure. Il faudra tâcher de l'oublier.
Pères, j'ai maintenant un rêve singulier.
Est-ce un rêve? Prenez mes deux mains dans les vôtres.
Les astres dans la mer les uns après les autres
Sont tous tombés, tombés! Et dans le ciel en deuil,
Ainsi qu'un christ d'argent sur le drap d'un cercueil,
Il n'en reste plus qu'un. Vous devez le connaître,
Celui-là; car il brille au haut de ma fenêtre,
Le soir, et je le vois de mon cher petit lit;
Et c'est le seul qui reste au ciel. Mais il pâlit!
Il a l'air aussi d'être attiré par le gouffre.
On dirait qu'il s'éteint et l'on dirait qu'il souffre.
Regardez! le voilà qui file, qui s'enfuit!...
Il est tombé!... J'ai froid, j'ai peur!... Et c'est la nuit! »

En prononçant ce mot, — c'était le mot suprême! —
Le petit Angelus s'affaissa sur lui-même.
Sa bouche ouverte et l'orbe éteint de ses grands yeux
S'emplirent d'un effroi vague et mystérieux.
Les vieillards, égarés et crispant la narine,
Virent son front trop lourd tomber sur sa poitrine,
Et ses petites mains, qu'ils lâchèrent alors,
Pesamment et d'un coup glisser contre son corps.
Pure, à travers la nuit profonde et solennelle,
L'âme de l'enfant mort venait d'ouvrir son aile,
Ainsi que d'une salle ouverte à l'air du soir
S'envole un papillon silencieux et noir.

Après un long regard échangé sans rien dire,
Un long regard chargé d'horreur et de délire,
Les vieillards, abattus par un terrible effort,
Tombèrent à genoux devant Angelus mort.
Ils restèrent ainsi toute la nuit, farouches,
Collant les froides mains du cadavre à leurs bouches,
Atterrés, leurs sanglots muets les étouffant,
N'osant lever les yeux sur le front de l'enfant
Qui prenait la blancheur dure et froide des pierres.
Mais, comme s'il était gravé sous leurs paupières,
Ce visage chéri, qu'ils ne voulaient plus voir,
Leurs yeux, leurs yeux fermés, toujours sur un fond noir
Distinguaient Angelus, penché d'un air débile,
Pâle et leur souriant d'un sourire immobile.

Ah! cette nuit, tandis qu'ils se désespéraient,
Était-ce seulement leur enfant qu'ils pleuraient?
Ne s'accusaient-ils pas, ces deux hommes candides?
Ne maudissaient-ils pas leurs cheveux blancs stupides?
Ne comprenaient-ils pas enfin, les malheureux,
Que cet être adorable était tué par eux?
Que l'absurde consigne et la vaine prière,
Auxquelles ils avaient donné leur vie entière,
Avaient fait leur malheur et leur aveuglement?
Que prier seulement, combattre seulement,
Cela n'est pas assez pour l'homme, et qu'il est lâche
Et mauvais de n'avoir ici-bas qu'une tâche?
Qu'il faut que chacun soit amant et père un jour;
Que la loi du devoir est une loi d'amour;

Qu'être seul, cela tue et cela paralyse;
Que la famille, c'est la patrie et l'église;
Que l'épée au fourreau doit orner le foyer;
Que les yeux de l'enfant font croire et font prier;
Que si tous deux, le vieux soldat et le vieux prêtre,
Ils n'avaient pu sauver ce pauvre petit être,
A qui pourtant leur cœur entier se dévouait,
C'est qu'ils l'avaient aimé comme on aime un jouet;
Que leur expérience était une chimère;
Qu'ils n'étaient que de vieux enfants; et qu'une mère,
Qui, dans l'humble maison d'un pauvre matelot,
Balaye et lave, et met les légumes au pot,
Et ravaude son linge, et file sa quenouille,
Et tout à la fois baise, allaite et débarbouille
Six marmots qu'elle voit autour d'elle courir,
Eût fait vivre l'enfant qu'ils avaient fait mourir?

Le matin les surprit aux genoux du cadavre.

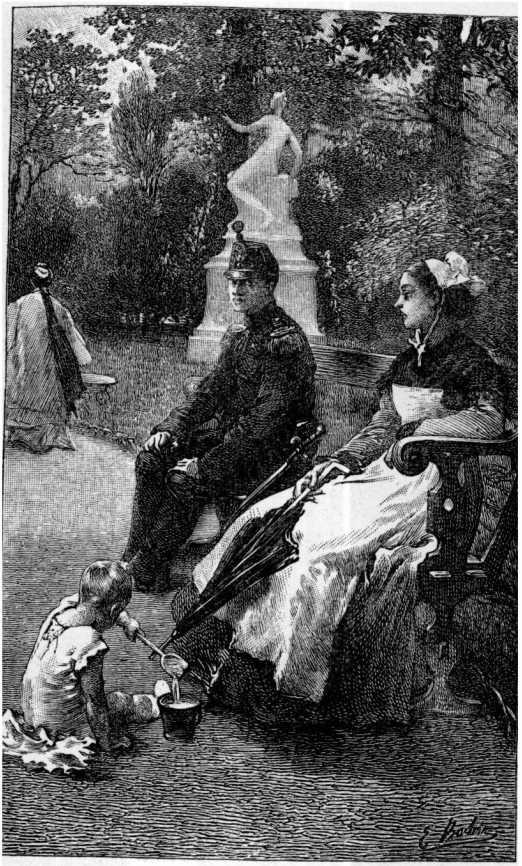
Et puis ce fut l'histoire ordinaire, et qui navre :
Dernier regard qu'on jette au cher enseveli,
Dernier baiser qu'on pose au front déjà pâli,
Et plus rien! Mais pour ces vieillards le sort complice
Rendit plus douloureux et plus long le supplice.
Le prêtre — il était prêtre, hélas! — dut sur le corps
De son enfant chanter les prières des morts,
Lui jeter l'eau bénite en sanglotant, et boire
Ses pleurs qui se mêlaient au vin dans le ciboire.
Il dut l'accompagner jusqu'au dernier logis,
Où le soldat, les yeux par les larmes rougis,

Dut sous son vieux sabot pousser la lourde bêche
Et couvrir le cercueil de terre toute fraîche.

Maintenant ils sont seuls. Tout est déjà rentré
Dans l'ordre d'autrefois chez le pauvre curé.
Assis au feu, chauffant leurs vieilles mains tremblantes,
Ils laissent, sans parler, s'enfuir les heures lentes,
Ne sachant rien, sinon que leur enfant est mort.
Mornes, sans l'accepter, ils subissent le sort.
Le soldat fait ses trous, le prêtre dit sa messe.
Ils vivront peu; mais dans la suprême promesse
C'est à peine s'ils ont encor gardé la foi.
On lit dans leurs regards je ne sais quel effroi
Quand ils sortent tous deux en grand deuil de l'église,
Au moment où le soir répand son ombre grise.
Et le pêcheur, qui passe et qui les reconnaît,
Regarde, tout timide, en ôtant son bonnet,
Descendre du parvis les deux vieillards funèbres,
Tandis que vibre encore au loin dans les ténèbres,
Long, triste et solennel comme leur désespoir,
Le dernier tintement de l'*angelus* du soir.

Le Banc

Non loin du piédestal où j'étais accoudé,
A l'ombre d'un Sylvain de marbre démodé
Et sur un banc perdu du jardin solitaire,
Je vis une servante auprès d'un militaire.



Le Banc.

Ils se tenaient tous deux assis à chaque coin
Du banc, et se parlaient doucement, mais de loin,
— Attitude où l'amour jeune est reconnaissable. —
A leurs pieds un enfant jouait avec le sable.
C'était le soir; c'était l'heure où les amoureux,
Moins timides, tout bas osent se faire entre eux
Les tendres questions et les douces réponses.
Le couchant empourprait le front noir des quinconces;
Lentement descendait l'ombre, comme à dessein;
Le vent, déjà plus frais, ridait l'eau du bassin
Où tremblait un beau ciel vert et moiré de rose;
Tout s'apaisait. C'était cette adorable chose :
Une fin de beau jour à la fin de l'été.

Et, n'ayant rien de mieux à faire, j'écoutai.

Tous deux dirent d'abord le plaisir qu'on éprouve
A parler du passé, comment on se retrouve
Si loin, bien qu'étant nés dans un petit pays,
Leur enfance commune, et les parents vieillis
Dont on est inquiet, sans trop oser le dire
Dans ses lettres, les vieux ne sachant pas écrire
Et ne pouvant payer la plume du bedeau.
Ils dirent la rivière ombreuse, le rideau
De peupliers, l'endroit pour pêcher à la ligne
Caché sous le houblon et sous la folle vigne,
Le cerisier qu'ensemble ils avaient dépouillé,
Le vieux bateau, rempli de feuillage mouillé,
Qu'on prenait pour aller jouer dans le coin d'île,
Les moulins, les sentiers sous bois, toute l'idylle.

Mais l'enfance du pauvre est très courte, et depuis
N'avaient-ils pas tous deux souffert bien des ennuis?
— Et naïve, ignorant encore la prudence,
La simple enfant livra toute sa confidence,
La première.
Elle dit, en termes très touchants,
Que, ne supportant pas les durs travaux des champs
Et ne voulant pas être à charge à sa famille,
Elle avait bien prévu qu'elle resterait fille,
Ses père et mère étant de pauvres villageois,
Et qu'elle était entrée alors chez des bourgeois.
Or cette vie était pour elle bien amère,
A son âge, d'avoir tous les soins d'une mère
Pour des enfants ingrats et qui ne l'aimaient pas.
Elle pleurait souvent à l'heure des repas,
Dans sa froide cuisine, auprès d'une chandelle,
Toute seule. Elle était courageuse et fidèle;
Mais ses maîtres, gardant toujours leur air grognon,
Ne semblaient même pas la connaître de nom
Et lui donnaient celui de la servante ancienne.
Enfin la vie était dure à tous, et la sienne
Lui compterait sans doute un jour pour ses péchés.

Les deux enfants s'étaient doucement rapprochés.
Mais, sans pouvoir trouver un bon mot qui console,
Le militaire prit à son tour la parole.
Il parla, le front bas et les yeux assombris :

Lui, la conscription à vingt ans l'avait pris.
Être soldat, cela se nomme encor *service*.

Il maudit ce métier qui lui donnait un vice :
De pauvre on l'avait fait devenir paresseux.
L'avenir! il n'osait y croire, étant de ceux
Qu'on peut le lendemain envoyer à la guerre,
Un de ces hommes, faits d'une argile vulgaire,
Que pour l'ambition du premier conquérant
Dieu sans doute pétrit d'un pouce indifférent,
Chair à canon, chair à scalpel, matière infâme
Et que la statistique appelle seule une âme.
Il raconta ses jours sans fin de garnison,
Ses courses dans les champs, le soir, vers l'horizon,
Sans but, en écoutant si la retraite sonne.
Il était sans ami, sans pays, sans personne,
Sans rien. Il ne pouvait se faire à son état
Et parfois souhaitait que la guerre éclatât.

A ce mot, prononcé simplement, la servante
Eut un petit frisson de soudaine épouvante,
Et s'approchant, avec un bon geste de sœur :
« Ne parlez pas ainsi, » dit-elle avec douceur;
Puis elle prit les mains du soldat, sans rien dire,
Et tous deux, essayant un douloureux sourire,
Écoutèrent au loin mourir le chant des nids.

Alors — mystérieux témoin, je te bénis,
Amour, consolateur dernier des misérables,
Je vous bénis, ô nuit, ô rameaux vénérables
Qui les cachiez, pendant qu'ils oubliaient un peu! —
En silence, les mains froides, la tête en feu,
Ils virent dans l'azur les étoiles éclore,

Puis longtemps et tout bas échangèrent encore,
Heureux et confiants, l'un près de l'autre assis,
Leurs modestes espoirs et leurs humbles soucis.
Le murmure des voix, plus craintif et plus tendre,
S'affaiblit; et, bientôt après, je pus entendre
— Car l'ombre m'empêchait de voir les deux amis —
Un baiser, qu'un soupir d'abord avait promis,
Vibrer, pareil au bruit d'un oiseau qui s'effare.

Tout à coup une claire et brutale fanfare
Éclata dans la nuit profonde du jardin.

Le soldat inquiet se releva soudain :
Il fallait se quitter, car c'était la retraite.
Oh! le triste moment d'un départ qui s'apprête!
Vingt fois on se redit qu'on se reverrait là;
Et le pauvre amoureux en hâte s'en alla,
Mais non sans regarder bien souvent en arrière.

Elle, les yeux baissés comme pour la prière,
Triste, joignant les mains sur son tablier blanc,
Resta longtemps rêveuse et seule sur le banc.
Lentement s'éloignait la fanfare importune;
Et, lorsque dans le ciel monta le clair de lune,
Je la vis, pâle encor du baiser de l'amant
Et les larmes aux yeux, écouter vaguement
La retraite s'éteindre au fond du crépuscule.

Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule.

Enfants trouvées

I

Dans les promenades publiques,
Les beaux dimanches, on peut voir
Passer, troupes mélancoliques,
Des petites filles en noir.

De loin, on croit des hirondelles :
Robes sombres et grands cols blancs;
Et le vent met des frissons d'ailes
Dans les légers camails tremblants.

Mais quand, plus près des écolières,
On les voit se parler tout bas,
On songe aux étroites volières
Où les oiseaux ne chantent pas.

Près d'une sœur, qui les surveille
En dépêchant son chapelet,
Deux par deux, en bonnet de vieille,
Et les mains sous le mantelet,

Les cils baissés, tristes et laides,
Le front ignorant du baiser,
Elles vont voir, pauvres cœurs tièdes,
Les autres enfants s'amuser.

Les petites vont les premières;
Mais leur regard discipliné
A perdu ses vives lumières
Et son bel azur étonné.

Les pieuses et les savantes
Ont un maintien plus glacial;
Toutes ont des mains de servantes,
L'œil sournois et l'air trivial.

Car ces êtres sont de la race
Du vice et de la pauvreté,
Qui font les enfances sans grâce
Et les tristesses sans beauté.

II

Les berceaux ont leurs destinées!
Et vous ne les avez pas vus,
Les fronts de mères inclinées
Comme la Vierge sur Jésus.

Vos sombres âmes stupéfaites,
Enfants, ne se rappellent pas
La chambre joyeuse, les fêtes
Du premier cri, du premier pas,

La gambade faite en chemise
Sur le tapis, devant le feu,
La gaîté bruyante et permise,
Et l'aïeule qui gronde un peu.

— Pourtant ce qui vous fait, si jeunes,
Pareilles aux fleurs des prisons,
Ce ne sont ni les rudes jeûnes,
Ni les pénibles oraisons :

Ces graves filles, vos maîtresses,
Vous pouvez leur dire : « Ma sœur! »
Sans amour tendre ni caresses,
Elles ont du moins la douceur;

Une de ces vierges chrétiennes
Joint tous les jours, souvenez-vous,
Vos petites mains sous les siennes,
En vous tenant sur ses genoux;

Et sa voix, bonne et familière,
Vous fait répéter chaque soir
Une belle et longue prière
Qui parle d'amour et d'espoir.

III

Sombres enfants qui, sur ma route,
Allez, le front lourd et baissé,
Je crains que vous n'ayez le doute
Effrayant de votre passé;

Que dans votre âme obscure, où monte
Le flot des vagues questions,
Vous ne sentiez frémir la honte,
Source des malédictions;

Et que, par lueurs éphémères,
Votre esprit ne cherche à savoir
Si vraiment sont mortes vos mères,
Pour qu'on vous habille de noir!

— Si ce doute est votre souffrance,
Ah! que pour toujours le couvent
Dans la plus étroite ignorance
Mure votre cœur tout vivant!

Que par les niaises pratiques
Et les dévotions d'autel,
Par le chant des fades cantiques
Et la lecture du missel,

Par la fatigue du cilice,
Par le chapelet récité,
A ce point votre âme s'emplisse
D'enfantine crédulité,

Que, ployant sous les disciplines
Et mortes avant le cercueil,
Vous vous sentiez bien orphelines
En voyant vos habits de deuil!

L'Attente

Au bout du vieux canal plein de mâts, juste en face
De l'Océan et dans la dernière maison,
Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,
Elle se tient, les yeux fixés sur l'horizon.

Bien qu'elle ait la pâleur des éternels veuvages,
Sa robe est claire; et bien que les soucis pesants
Aient sur ses traits flétris exercé leurs ravages,
Ses vêtements sont ceux des filles de seize ans.

Car depuis bien des jours, patiente vigie,
Dès l'instant où la mer bleuit dans le matin
Jusqu'à ce qu'elle soit par le couchant rougie,
Elle est assise là, regardant au lointain.

Chaque aurore elle voit une tardive étoile
S'éteindre, et chaque soir le soleil s'enfoncer
A cette place où doit reparaître la voile
Qu'elle vit là, jadis, pâlir et s'effacer.

Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,
Attend toujours, certain de l'espoir partagé,
Loyal; et rien en elle, aussi bien qu'autour d'elle,
Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

Les quelques doux vieillards qui lui rendent visite,
En la voyant avec ses bandeaux réguliers,
Son ruban mince où pend sa médaille bénite,
Son corsage à la vierge et ses petits souliers,

La croiraient une enfant ingénue et qui boude,
Si parfois ses doigts purs, ivoirins et tremblants,
Alors que sur sa main fiévreuse elle s'accoude,
Ne livraient le secret des premiers cheveux blancs.

Partout le souvenir de l'absent se rencontre
En mille objets fanés et déjà presque anciens :
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens.

Il a laissé, de peur d'encombrer sa cabine,
Ces gros livres poudreux dans leur oubli profond,
Et c'est lui qui tua d'un coup de carabine
Le monstrueux lézard qui s'étale au plafond.

Ces mille riens, décor naïf de la muraille,
Naguère, il les a tous apportés de très loin.
Seule, comme un témoin inclément et qui raille,
Une carte navale est pendue en un coin;

Sur le tableau jaunâtre, entre ses noires tringles,
Les vents et les courants se croisent à l'envi :
Et la succession des petites épingles
N'a pas marqué longtemps le voyage suivi.

Elle conduit jusqu'à la ligne tropicale
Le navire vainqueur du flux et du reflux,
Puis cesse brusquement à la dernière escale,
Celle d'où le marin, hélas! n'écrivit plus.

Et ce point justement où sa trace s'arrête
Est celui qu'un burin savant fit le plus noir :
C'est l'obscur rendez-vous des flots où la tempête
Creuse un inexorable et profond entonnoir.

Mais elle ne voit pas le tableau redoutable
Et feuillette, l'esprit ailleurs, du bout des doigts,
Les planches d'un herbier éparses sur la table,
Fleurs pâles qu'il cueillit aux Indes autrefois.

Jusqu'au soir sa pensée extatique et sereine
Songe au chemin qu'il fait en mer pour revenir,
Ou parfois, évoquant des jours meilleurs, égrène
Le chapelet mystique et doux du souvenir;

Puis longtemps et tout bas échangèrent encore,
Heureux et confiants, l'un près de l'autre assis,
Leurs modestes espoirs et leurs humbles soucis.
Le murmure des voix, plus craintif et plus tendre,
S'affaiblit; et, bientôt après, je pus entendre
— Car l'ombre m'empêchait de voir les deux amis —
Un baiser, qu'un soupir d'abord avait promis,
Vibrer, pareil au bruit d'un oiseau qui s'effare.

Tout à coup une claire et brutale fanfare
Éclata dans la nuit profonde du jardin.

Le soldat inquiet se releva soudain :
Il fallait se quitter, car c'était la retraite.
Oh! le triste moment d'un départ qui s'apprête!
Vingt fois on se redit qu'on se reverrait là;
Et le pauvre amoureux en hâte s'en alla,
Mais non sans regarder bien souvent en arrière.

Elle, les yeux baissés comme pour la prière,
Triste, joignant les mains sur son tablier blanc,
Resta longtemps rêveuse et seule sur le banc.
Lentement s'éloignait la fanfare importune;
Et, lorsque dans le ciel monta le clair de lune,
Je la vis, pâle encor du baiser de l'amant
Et les larmes aux yeux, écouter vaguement
La retraite s'éteindre au fond du crépuscule.

Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule.

Enfants trouvées

I

Dans les promenades publiques,
Les beaux dimanches, on peut voir
Passer, troupes mélancoliques,
Des petites filles en noir.

De loin, on croit des hirondelles :
Robes sombres et grands cols blancs;
Et le vent met des frissons d'ailes
Dans les légers camails tremblants.

Mais quand, plus près des écolières,
On les voit se parler tout bas,
On songe aux étroites volières
Où les oiseaux ne chantent pas.

Près d'une sœur, qui les surveille
En dépêchant son chapelet,
Deux par deux, en bonnet de vieille,
Et les mains sous le mantelet,

Les cils baissés, tristes et laides,
Le front ignorant du baiser,
Elles vont voir, pauvres cœurs tièdes,
Les autres enfants s'amuser.

Les petites vont les premières;
Mais leur regard discipliné
A perdu ses vives lumières
Et son bel azur étonné.

Les pieuses et les savantes
Ont un maintien plus glacial;
Toutes ont des mains de servantes,
L'œil sournois et l'air trivial.

Car ces êtres sont de la race
Du vice et de la pauvreté,
Qui font les enfances sans grâce
Et les tristesses sans beauté,

II

Les berceaux ont leurs destinées!
Et vous ne les avez pas vus,
Les fronts de mères inclinées
Comme la Vierge sur Jésus.

Vos sombres âmes stupéfaites,
Enfants, ne se rappellent pas
La chambre joyeuse, les fêtes
Du premier cri, du premier pas,

La gambade faite en chemise
Sur le tapis, devant le feu,
La gaîté bruyante et permise,
Et l'aïeule qui gronde un peu.

— Pourtant ce qui vous fait, si jeunes,
Pareilles aux fleurs des prisons,
Ce ne sont ni les rudes jeûnes,
Ni les pénibles oraisons :

Ces graves filles, vos maîtresses,
Vous pouvez leur dire : « Ma sœur! »
Sans amour tendre ni caresses,
Elles ont du moins la douceur;

Une de ces vierges chrétiennes
Joint tous les jours, souvenez-vous,
Vos petites mains sous les siennes,
En vous tenant sur ses genoux;

Et sa voix, bonne et familière,
Vous fait répéter chaque soir
Une belle et longue prière
Qui parle d'amour et d'espoir.

III

Sombres enfants qui, sur ma route,
Allez, le front lourd et baissé,
Je crains que vous n'ayez le doute
Effrayant de votre passé;

Que dans votre âme obscure, où monte
Le flot des vagues questions,
Vous ne sentiez frémir la honte,
Source des malédictions;

Et que, par lueurs éphémères,
Votre esprit ne cherche à savoir
Si vraiment sont mortes vos mères,
Pour qu'on vous habille de noir!

— Si ce doute est votre souffrance,
Ah! que pour toujours le couvent
Dans la plus étroite ignorance
Mure votre cœur tout vivant!

Que par les niaises pratiques
Et les dévotions d'autel,
Par le chant des fades cantiques
Et la lecture du missel,

Par la fatigue du cilice,
Par le chapelet récité,
A ce point votre âme s'emplisse
D'enfantine crédulité,

Que, ployant sous les disciplines
Et mortes avant le cercueil,
Vous vous sentiez bien orphelines
En voyant vos habits de deuil!

L'Attente

Au bout du vieux canal plein de mâts, juste en face
De l'Océan et dans la dernière maison,
Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,
Elle se tient, les yeux fixés sur l'horizon.

Bien qu'elle ait la pâleur des éternels veuvages,
Sa robe est claire; et bien que les soucis pesants
Aient sur ses traits flétris exercé leurs ravages,
Ses vêtements sont ceux des filles de seize ans.

Car depuis bien des jours, patiente vigie,
Dès l'instant où la mer bleuit dans le matin
Jusqu'à ce qu'elle soit par le couchant rougie,
Elle est assise là, regardant au lointain.

Chaque aurore elle voit une tardive étoile
S'éteindre, et chaque soir le soleil s'enfoncer
A cette place où doit reparaître la voile
Qu'elle vit là, jadis, pâlir et s'effacer.

Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,
Attend toujours, certain de l'espoir partagé,
Loyal; et rien en elle, aussi bien qu'autour d'elle,
Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

Les quelques doux vieillards qui lui rendent visite,
En la voyant avec ses bandeaux réguliers,
Son ruban mince où pend sa médaille bénite,
Son corsage à la vierge et ses petits souliers,

La croiraient une enfant ingénue et qui boude,
Si parfois ses doigts purs, ivoirins et tremblants,
Alors que sur sa main fiévreuse elle s'accoude,
Ne livraient le secret des premiers cheveux blancs.

Partout le souvenir de l'absent se rencontre
En mille objets fanés et déjà presque anciens :
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens.

Il a laissé, de peur d'encombrer sa cabine,
Ces gros livres poudreux dans leur oubli profond,
Et c'est lui qui tua d'un coup de carabine
Le monstrueux lézard qui s'étale au plafond.

Ces mille riens, décor naïf de la muraille,
Naguère, il les a tous apportés de très loin.
Seule, comme un témoin inclément et qui raille,
Une carte navale est pendue en un coin;

Sur le tableau jaunâtre, entre ses noires tringles,
Les vents et les courants se croisent à l'envi :
Et la succession des petites épingles
N'a pas marqué longtemps le voyage suivi.

Elle conduit jusqu'à la ligne tropicale
Le navire vainqueur du flux et du reflux,
Puis cesse brusquement à la dernière escale,
Celle d'où le marin, hélas! n'écrivit plus.

Et ce point justement où sa trace s'arrête
Est celui qu'un burin savant fit le plus noir :
C'est l'obscur rendez-vous des flots où la tempête
Creuse un inexorable et profond entonnoir.

Mais elle ne voit pas le tableau redoutable
Et feuillette, l'esprit ailleurs, du bout des doigts,
Les planches d'un herbier éparses sur la table,
Fleurs pâles qu'il cueillit aux Indes autrefois.

Jusqu'au soir sa pensée extatique et sereine
Songe au chemin qu'il fait en mer pour revenir,
Ou parfois, évoquant des jours meilleurs, égrène
Le chapelet mystique et doux du souvenir;

Et, quand sur l'Océan la nuit met son mystère,
Calme et fermant les yeux, elle rêve du chant
Des matelots joyeux d'apercevoir la terre,
Et d'un navire d'or dans le soleil couchant.

Le Père

Il rentrait toujours ivre et battait sa maîtresse.
Deux sombres forgerons, le Vice et la Détresse,
Avaient rivé la chaîne à ces deux malheureux.
Cette femme était chez cet homme — c'est affreux! —
Seulement par l'effroi de coucher dans la rue.
L'ivrogne la trouvait toujours aigre et bourrue
Le soir, et la frappait. Leurs cris et leurs jurons
Faisaient connaître l'heure aux gens des environs.
Puis c'était un silence effrayant dans leur chambre.
— Un jour que par l'horreur, par la faim, par décembre,
Ce couple épouvantable était plus assailli,
Il leur naquit un fils, berceau mal accueilli,
Humble front baptisé par un baiser morose,
Hélas! et qui n'était pas moins pur ni moins rose.
L'homme revint encore ivre le lendemain,
Mais, s'arrêtant au seuil, ne leva point la main
Sur sa femme, depuis que c'était une mère.
Le regard noir de haine et la parole amère,

Celle-ci se tourna vers son horrible amant
Qui la voyait bercer son fils farouchement,
Et, raillant, lui cria :
« Frappe donc! Qui t'arrête?
Notre homme, j'attendais ton retour. Je suis prête.
L'hiver est-il moins dur? le pain est-il moins cher?
Dis! et n'es-tu pas ivre aujourd'hui comme hier? »

Mais le père, accablé, ne parut point l'entendre,
Et, fixant sur son fils un œil stupide et tendre,
Craintif, ainsi qu'un homme accusé se défend,
Il murmura :
« J'ai peur de réveiller l'enfant! »

Le Défilé

Dans le faubourg planté d'arbustes rabougris,
Où le pâle chardon pousse au bord des murs gris,
Sur le trottoir pavé que limitent des bornes,
Lentement, en grand deuil tous deux, tristes et mornes,
Et vers le couchant d'or d'un juillet étouffant,
Vont ensemble une mère et son petit enfant.
La mère est jeune encore, elle est pauvre, elle est veuve.
Résignée, et pourtant droite encor sous l'épreuve,
Elle songe sans doute au sombre lendemain;
Et le petit garçon qu'elle tient par la main

A déjà dans ses yeux agrandis par les jeûnes
L'air grave des enfants qui s'étonnent trop jeunes.

Ils marchent, regardant le coucher du soleil.

Mais voici que, parmi le triomphe vermeil
Des nuages de pourpre aux franges d'écarlate,
Là-bas, soudaine et fière, une fanfare éclate;
Et, poussant devant eux clairons et timbaliers,
Apparaissent au loin les premiers cavaliers
D'un pompeux régiment qui vient de la parade.
Des escadrons! mais c'est comme une mascarade.
Les enfants et le peuple, hélas! enfant aussi,
S'arrêtent en chemin pour les voir. Or ceux-ci
Sont très beaux; et le fils de la veuve regarde.
Lui qui vécut dans les murs froids d'une mansarde,
Il n'a jamais rien vu de tel. Il est hagard;
Et sa mère lui dit, bénissant ce hasard,
Et distraite, elle aussi, de ses rêves austères :

« Restons là. Nous verrons passer les militaires. »

Ils s'arrêtent tous deux; et le beau régiment,
Sombre et pesant d'orgueil, défile fièrement.
Ce sont des cuirassiers; ils vont, musique en tête,
Répandant à l'entour comme un bruit de tempête.
Les casques sont polis ainsi que des miroirs;
Les sabres sont tirés. Tous les chevaux sont noirs;
Ils ont la flamme aux yeux et le sang aux narines.
— Les cuirasses d'acier qui bombent les poitrines

Jettent à chaque pas des éclairs aveuglants;
Et les lourds escadrons, impassibles et lents,
Se succèdent, au pas, allant de gauche à droite,
Avec leurs officiers dans la distance étroite,
Si bien que le passant, sur la route arrêté,
Cependant qu'il peut voir s'éloigner d'un côté
Des croupes de chevaux et des dos de cuirasses,
Voit de l'autre, marchant de tout près sur leurs traces,
S'avancer, alignés comme par deux niveaux,
Des casques de soldats et des fronts de chevaux.
Et ce spectacle est plus sublime et plus farouche
Dans la rouge splendeur du soleil qui se couche.

Mais, l'œil tout ébloui des ors et des aciers,
L'enfant cherche surtout à voir ces officiers
Qui brandissent, tournés à demi sur la selle,
Leur sabre dont la lame au soleil étincelle,
Et sont gantés de blanc ainsi que pour le bal,
Et commandent, tandis que leur fougueux cheval,
Se rappelant sans doute une ancienne victoire,
Secoue avec orgueil son mors dans sa mâchoire.
Et plus que tous ceux-là l'enfant admire encor
Le plus jeune, qui n'a qu'une aiguillette d'or
Et marche dans les rangs ainsi qu'une recrue,
Mais qui semble toujours à la foule accourue
Le plus heureux, le plus superbe et le plus beau,
Car il porte les plis somptueux du drapeau.

Le régiment défile, et l'enfant s'extasie.
Craintif et se tenant à la jupe saisie

De sa mère, il admire, avide et stupéfait,
Et tremble. Mais alors celle-ci, qui rêvait,
Le regarde, et soudain elle devient peureuse.
La pauvre femme, qui naguère était heureuse
Que pour son fils ce beau régiment paradât,
Craint maintenant qu'il veuille un jour être soldat;
Et même, bien avant que ce soupçon s'achève,
Son esprit a conçu l'épouvantable rêve
D'un noir champ de bataille où dans les blés versés,
Sous la lune sinistre, on voit quelques blessés,
Qui, mouillés par le sang et la rosée amère,
Se traînent sur leurs mains en appelant leur mère,
Puis qui s'accoudent, puis qui retombent enfin;
Et, seuls debout alors, des chevaux ayant faim
Qui, baissant vers le sol leurs longs museaux avides,
Broutent le gazon noir entre les morts livides!

Elle entraîne son fils; elle a le cœur glacé.
Et, bien que le brillant régiment soit passé
Et qu'au coin du faubourg tourne l'arrière-garde,
L'enfant se plaint tout bas, et résiste, et regarde
Son rêve qui s'enfuit, espérant voir encor
Là-bas, dans la poussière, une étincelle d'or,
Et détestant déjà les amis et les mères
Qui nous tirent loin des dangers et des chimères.

La Bénédiction

Or, en mil huit cent neuf, nous prîmes Saragosse.
J'étais sergent. Ce fut une journée atroce.
La ville prise, on fit le siège des maisons,
Qui, bien closes, avec des airs de trahisons,
Faisaient pleuvoir les coups de feu par leurs fenêtres.
On se disait tout bas : « C'est la faute des prêtres. »
Et, quand on en voyait s'enfuir dans le lointain,
Bien qu'on eût combattu dès le petit matin,
Avec les yeux brûlés de poussière et la bouche
Amère du baiser sombre de la cartouche,
On fusillait gaîment et soudain plus dispos
Tous ces longs manteaux noirs et tous ces grands chapeaux.

Mon bataillon suivait une ruelle étroite.
Je marchais, observant les toits à gauche, à droite,
A mon rang de sergent, avec les voltigeurs,
Et je voyais au ciel de subites rougeurs
Haletantes ainsi qu'une haleine de forge.
On entendait des cris de femme qu'on égorge,
Au loin, dans le funèbre et sourd bourdonnement.
Il fallait enjamber des morts à tout moment.
Nos hommes se baissaient pour entrer dans les bouges,
Puis en sortaient avec leurs baïonnettes rouges,
Et du sang de leurs mains faisaient des croix au mur;
Car dans ces défilés il fallait être sûr

De ne pas oublier un ennemi derrière.
Nous allions sans tambour et sans marche guerrière.
Nos officiers étaient pensifs. Les vétérans,
Inquiets, se serraient du coude dans les rangs
Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.

Tout à coup, au détour d une petite rue,
On nous crie en français : « A l'aide ! » En quelques bonds
Nous joignons nos amis en danger et tombons
Au milieu d'une belle et grave compagnie
De grenadiers chassés avec ignominie
Du parvis d'un couvent seulement défendu
Par vingt moines, démons noirs au crâne tondu,
Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,
Et qui, pieds nus, le bras sanglant hors de la manche,
Les assommaient à coups d'énormes crucifix.
Ce fut tragique : avec tous les autres je fis
Un feu de peloton qui balaya la place.
Froidement, méchamment, car la troupe était lasse
Et tous nous nous sentions des âmes de bourreaux,
Nous tuâmes ce groupe horrible de héros.
Et cette action vile une fois consommée,
Lorsque se dissipa la compacte fumée,
Nous vîmes, de dessous les corps enchevêtrés,
De longs ruisseaux de sang descendre les degrés.
— Et, derrière, s'ouvrait l'église, immense et sombre.

Les cierges étoilaient de points d'or toute l'ombre ;
L'encens y répandait son parfum de langueur;
Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,

Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,
Un prêtre en cheveux blancs et de très haute taille
Terminait son office avec tranquillité.

Ce mauvais souvenir si présent m'est resté
Qu'en vous le racontant je crois tout revoir presque :
Le vieux couvent avec sa façade moresque,
Les grands cadavres bruns des moines, le soleil
Faisant sur le pavé fumer le sang vermeil,
Et, dans l'encadrement noir de la porte basse,
Ce prêtre et cet autel brillant comme une châsse,
Et nous autres cloués au sol, presque poltrons.

Certes, j'étais alors un vrai sac à jurons,
Un impie; et plus d'un encore se rappelle
Qu'on me vit une fois, au sac d'une chapelle,
Pour faire le gentil et le spirituel,
Allumer une pipe aux cierges de l'autel.
Déjà j'étais un vieux traîneur de sabretache;
Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache
Annonçait un blasphème et n'était pas trompeur.
— Mais ce vieil homme était si blanc qu'il me fit peur.

« Feu! » dit un officier.
Nul ne bougea. Le prêtre
Entendit, à coup sûr, mais n'en fit rien paraître,
Et nous fit face avec son grand saint-sacrement;
Car sa messe en était arrivée au moment
Où le prêtre se tourne et bénit les fidèles.
Ses bras levés avaient une envergure d'ailes.

Et chacun recula, lorsque avec l'ostensoir
Il décrivit la croix dans l'air et qu'on put voir
Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes,
Et quand sa belle voix, psalmodiant les notes,
Comme font les curés dans tous leurs *Oremus,*
Dit :
Benedicat vos omnipotens Deus.

« Feu! répéta la voix féroce, ou je me fâche. »

Alors un d'entre nous, un soldat, mais un lâche,
Abaissa son fusil et fit feu. Le vieillard
Devint très pâle, mais, sans baisser son regard
Étincelant d'un sombre et farouche courage :

Pater et filius, reprit-il.
Quelle rage
Ou quel voile de sang affolant un cerveau
Fit partir de nos rangs un coup de feu nouveau?
Je ne sais; mais pourtant cette action fut faite.
Le moine, d'une main s'appuyant sur le faîte
De l'autel et tâchant de nous bénir encor,
De l'autre souleva le lourd ostensoir d'or.
Pour la troisième fois il traça dans l'espace
Le signe du pardon, et d'une voix très basse,
Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient tus,
Il dit, les yeux fermés :
Et Spiritus sanctus,

Puis tomba mort, ayant achevé sa prière.

L'ostensoir rebondit par trois fois sur la pierre.
Et, comme nous restions, même les vieux troupiers,
Sombres, l'horreur vivante au cœur et l'arme aux pieds,
Devant ce meurtre infâme et devant ce martyre :

Amen! dit un tambour en éclatant de rire.

CONTES EN VERS ET POÉSIES DIVERSES

La Marchande de Journaux

I

« DEMANDEZ les journaux du soir... la *Liberté*...
La *France*... »
A cet appel, sans cesse répété
Par la vieille marchande à la voix âpre et claire,
Je faisais halte au coin du faubourg populaire
Dont les vitres flambaient dans le soleil couchant,
Et prenais un journal pour le lire en marchant.
Ce n'est pas que je sois ardent en politique :
Les révolutions rendent un peu sceptique;
Mais, par vieille habitude et besoin machinal,
Je parcours volontiers, tous les soirs, un journal,

Pour savoir si l'on va changer ou non de maître,
Comme avant de sortir on voit le baromètre.

« Demandez les journaux... le *Temps*... le *Moniteur*... »

Et, prenant le paquet tout frais, que le porteur
Lui jetait, en courant, dans sa pauvre boutique,
La bonne femme, active à servir la pratique,
Derrière un vasistas ouvert sur le trottoir,
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir,
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale;
Et, lorsque je prenais un journal, au hasard :

« Ah! vous voilà, monsieur! Vous arrivez bien tard,
Disait-elle gaiement. Voyez! ma vente est faite.
Je n'ai plus qu'un *Pays* et que deux *Estafette*...
Et c'est toujours ainsi lorsque les députés,
Comme ils ont fait hier, se sont bien disputés,
Et quand on dit qu'on va changer le ministère. »

Quelquefois je causais, auprès de l'éventaire,
Avec la brave vieille aux yeux intelligents;
Car mon goût est très vif pour les petites gens.
Et, tout en déployant la *Presse* ou la *Patrie*,
Qui m'envoyait sa bonne odeur d'imprimerie,
J'avais pour mes trois sous un instant d'entretien.

« Mon Dieu! pour le moment, ça ne va pas trop bien.
C'est la morte-saison, vous savez... et la Chambre

Ne se réunira que vers la mi-novembre.
Les grands formats sont nuls, et les petits journaux
N'ont que les faits divers et que les tribunaux...
Vous autres, les messieurs, vous chassez, ou vous êtes
Aux bains de mer, aux eaux... Sans le sou des grisettes
Qui ne voudraient pour rien manquer le feuilleton
De leur *Petit Journal,* à peine vivrait-on...
Pour écouler ce tas de papiers qu'on imprime,
C'est triste à dire, mais il faudrait un gros crime...
Je ne désire pas qu'il arrive, grand Dieu!
Mais, du temps du procès Billoir, quel coup de feu!
Quand on a publié toutes ces infamies,
Monsieur, j'étais au bout de mes économies;
Mais, en un mois, et rien qu'avec les *illustrés,*
Eh bien! j'ai pu payer deux termes arriérés...
Mais ce n'est qu'un hasard... Tandis que les tapages
A Versailles, voilà le temps des forts tirages!
Ça ne peut pas manquer et ça revient vingt fois...
Aussi, lorsque je fais un billet pour mon bois,
Pendant la session j'en fixe l'échéance,
Et je m'acquitte après une bonne séance. »

Je m'éloignais, trouvant singulier le destin
Qui voulait que ce fût le crime du matin
Ou le tumulte fait dans les Chambres, la veille,
Qui donnât quelque aisance à cette pauvre vieille.
Je trouvais un plaisir ironique à savoir
Que l'antique combat du peuple et du pouvoir
Et tout leur vain travail pour mettre en équilibre
Le besoin d'être fort et l'ardeur d'être libre,

Le prétoire vibrant à la voix des tribuns,
L'Assemblée en démence et les cris importuns
Qu'on poussera toujours autour du Capitole,
Et tout ce que produit, aux jours de rage folle,
Le parlementarisme et son jeu régulier,
Aidassent cette femme à payer son loyer.
Il me plaisait assez que le bruit de la presse
Assurât par hasard le pain d'une pauvresse,
Et que tout ce scandale eût ce bon résultat
Qu'elle pût vivre, à bord du vaisseau de l'État
Durement ballotté sur la mer politique,
Ainsi qu'une souris dans un transatlantique.

II

Un soir, — les premiers froids étaient déjà venus, —
Au fond de la chétive échoppe, j'aperçus
Un spectacle nouveau, qui me fit de la peine.
C'était un pauvre enfant, — huit ou dix ans à peine, —
Blond, pâle, l'air malade, habillé tout en deuil,
Qui se tenait assis dans un petit fauteuil,
Ayant sur ses genoux un vieux dictionnaire
Et regardant avec des yeux de poitrinaire.

Je demandai :
« Quel est donc ce petit garçon?

— Mais c'est mon petit-fils; il apprend sa leçon,

Me répondit, d'un air tout orgueilleux, la vieille...
Et les Frères en sont très contents!
— A merveille!
Repris-je... Ses parents l'ont envoyé vous voir?

— Hélas, mon bon monsieur, voyez... il est en noir.
Pauvre enfant! il n'a plus sa mère ni son père...
Mais sa bonne-maman l'élèvera, j'espère.
Maintenant, il n'a plus que moi, cher innocent!
Il a coûté la vie à ma fille en naissant...
Et voilà des malheurs qu'on ne peut pas comprendre...
Des orphelins d'un jour!... Quant à mon pauvre gendre,
Il était étameur de glaces; et les gens,
Dans ce vilain métier, ne durent pas dix ans,
S'ils n'ont pas les poumons comme un soufflet de forge...
A cause du mercure.
— Allons! un sucre d'orge, »
Dis-je à l'enfant, qui vint pour me remercier,
Prit mes sous et courut, joyeux, chez l'épicier.
Et, quand je fus resté seul avec la marchande :

« L'enfant se porte bien?
— J'attendais la demande,
Monsieur, répondit-elle avec un gros soupir.
C'est le chagrin que j'ai tous les jours à subir.
Non! il ne va pas bien... Que je suis malheureuse!...
Avec ses yeux cernés et sa figure creuse,
C'est tout son père... Il souffre, hélas! le cher petit!
Il tousse, il dort à peine, il n'a pas d'appétit.
Enfin, le médecin dit que c'est la croissance!...

C'est qu'il est si mignon... et d'une obéissance!...
Et tout ce qu'il voudrait, il l'apprendrait, je crois,
Mon Joseph... A l'école il a toujours la croix...
Mais sa santé... voilà ce qui me désespère!

— Courage! dis-je.
— Enfin mon commerce prospère,
Continua l'aïeule, et de telle façon,
Monsieur, que rien ne manque à mon pauvre garçon.
Le bon Dieu, quand j'ai trop de mal, me vient en aide.
Tenez! j'ai cru l'enfant malade sans remède,
Voilà tantôt trois ans... Le docteur ordonna
Des médicaments chers, du vin de quinquina...
Mais, juste en ce moment, je m'en souviens encore,
La Chambre renversa le cabinet Dufaure,
Et j'ai pu — je gagnais des douze francs par jour —
Donner ce qu'il fallait à mon petit amour...
Au Seize Mai, — la vente allait, je vous assure! —
J'ai fourni mon Joseph de linge et de chaussure;
Et quand le Maréchal à la fin est tombé,
J'ai fait faire un habit tout neuf à mon bébé... »

Le retour de Joseph finit la causerie;
Mais je sortis de là l'âme tout attendrie,
Et j'avais le cœur pris par le simple roman
De cet enfant malade et de sa grand'maman.
Le lendemain, je dus partir pour la province,
Mais sans les oublier; et l'intérêt fort mince
Qu'aux choses de l'État jusqu'alors j'avais mis
Grandit, quand je songeais à mes humbles amis.

Car je ne pouvais plus juger la politique
Qu'au point de vue étroit de leur pauvre boutique;
Et quand, par un hasard devenu bien banal,
J'apprenais, en voyant les pages du journal
Pleines d'alinéas et de rappels à l'ordre,
Que nos législateurs avaient failli se mordre
Et qu'en plein Parlement ils s'étaient outragés,
Rêveur, tout en lisant leurs discours prolongés,
Où le bon sens souffrait autant que la grammaire,
Je me disais :
« Tant mieux pour la pauvre grand'mère! »

III

A mon retour, j'appris que l'enfant était mort.

« Ah! monsieur, me disait, en sanglotant bien fort,
La vieille, devenue en peu de jours caduque,
Quand on perd, à mon âge, un enfant qu'on éduque,
C'est trop dur!... Et bientôt j'en mourrai, Dieu merci!...
Je ne sais pas pourquoi je reste encore ici;
Car je perds la mémoire, un rien me bouleverse,
Et je n'ai plus la tête à mon petit commerce.
Autrefois, si j'étais âpre à gagner du pain,
C'était pour partager avec mon chérubin.
Maintenant, mon chagrin me nourrit... Que m'importe
Le reste?... Voyez-vous, je suis à moitié morte;
J'aurais cent ans, monsieur, que je serais moins bas!...

Un client, qui me prend tous les jours les *Débats,*
Un bien brave homme, allez! qui plaint les misérables,
M'a promis de me faire admettre aux Incurables...
Eh bien, soit!... J'irai là mourir un de ces jours... »

Que pouvais-je répondre à ce navrant discours?
Que faire pour calmer une douleur si grande?
Hélas! rien. Et depuis, chez la pauvre marchande,
Quand j'entrais acheter quelques journaux du soir,
J'étais muet devant cet affreux désespoir.

Vers ce temps, — ce n'est plus pour nous une surprise, —
Notre gouvernement était en pleine crise.
Voici l'intéressant langage qu'on tenait :

« C'est fort heureux! Tant pis pour l'ancien cabinet!
Il subit justement la loi de la bascule.
Morel était trop vieux, et Morin ridicule;
Moreau s'imaginait être de droit divin,
Et Morand recevait par trop de pots-de-vin...
Tandis que parlez-moi du nouveau ministère!
Dubois est éloquent et Dufour est austère;
Malgré ses tristes mœurs et deux serments trahis,
Dupont par ses talents honore son pays;
Dupuis est fin; Durand est loin d'être une bête...
Nous aurons avec eux la politique honnête.
Leur programme est très bien, que donne mon journal :
L'ordre et la liberté... C'est fort original.
Ces gens-là n'iront pas commettre une imprudence... »
Bref, il était acquis, et de toute évidence,

Que le groupe Morel-Morin-Morand-Moreau
De tout progrès utile eût été le bourreau
Et que droit à l'abîme il menait la patrie;
Tandis qu'agriculture, arts, commerce, industrie,
Allaient fleurir et prendre un essor bien plus grand
Par la combinaison Dufour-Dubois-Durand.

Je connaissais Durand, un homme fort aimable;
Et, depuis quelque temps, je me trouvais blâmable.
Se désintéresser de tout, ce n'est pas bien.
On finirait par être un mauvais citoyen...
Voyons! Ce cabinet? Il n'a rien qui me gêne;
Il est conservateur, libéral, homogène,
Très gentil!...
Et déjà, plein d'un zèle subit,
Le dos au feu, troussant les pans de mon habit,
De mes nouveaux amis j'exposais la tactique,
A l'heure où, dans l'ennui d'un salon politique,
Le thé circule avec les tranches de baba.

Six semaines après, le cabinet tomba.

Ah! j'étais furieux, cette fois. Mettre à terre
Des gens si bien pensants, un si bon ministère!
C'est à désespérer de tout gouvernement!...
Et, maudissant le vain besoin de changement
Qui, ce jour-là, venait de troubler les cervelles,
Levé de très bonne heure, avide de nouvelles,
J'allai chez ma marchande acheter le journal.
Paris avait été plus que moi matinal;

Il ne restait plus rien qu'un *Siècle* de la veille.
Mais je fus stupéfait en regardant la vieille;
Car je lui retrouvai l'air joyeux qu'elle avait,
Les jours de gain, du temps que son enfant vivait.

« Le pauvre mort, pensai-je en mon humeur stupide,
Est oublié. Ce n'est qu'une femme cupide. »

Mais, devant mon regard, l'aïeule avait compris.

« Ah! fit-elle, monsieur, ne soyez pas surpris
Si j'ai le cœur content de ce bon jour de vente.
Moi, je n'ai plus besoin de rien, et je m'en vante...
Mais, pour Joseph, avec de l'argent emprunté,
J'ai pu prendre un terrain à perpétuité,
Et j'ai fait des billets, et l'huissier me menace...
Puis, si vous pouviez voir son coin, à Montparnasse?
Un vrai jardin!... Je vais prier là, tous les mois...
Ça me coûte bien cher; mais aussi, quand je vois
Son tombeau tout couvert de fleurs et de verdure,
Il me semble que c'est ma prière qui dure! »

Je lui serrai les mains, honteux de mon soupçon;
Et, depuis lors, ayant médité la leçon,
Je suis tout consolé quand un ministre tombe;
Car, ces jours-là, l'enfant a des fleurs sur sa tombe.

L'Épave

Devant la mer, assis au seuil de leur maison,
La veuve du marin et son jeune garçon
Sont en grand deuil. Hélas! l'équinoxe d'automne
A fait d'affreux malheurs sur la côte bretonne;
Et c'est pourquoi, rêveurs devant le ciel du soir,
Cette femme et son fils sont habillés de noir.
Ah! dans ce lac paisible où, sous la brise fraîche,
Viennent de s'éloigner les fins bateaux de pêche
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,
Nul ne reconnaîtrait cet Océan cruel
Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,
En un jour, a broyé vingt barques sur la côte,
Et, parmi tant de deuils dont le pays est plein,
A navré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,
La veuve du marin est sombre et se rappelle
L'effroyable tempête où son homme a péri.

« C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari!
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute.
Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,
Et nul ne l'a plus fait que mon brave Mathieu.
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu!...
On n'avait jamais vu de pareille marée.

Ton père était chez nous; sa barque était rentrée;
Il disait, en mangeant sa soupe : « Il faut qu'on soit
« Maudit pour être en mer par ce vent de noroit! »
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume,
Et va fumer dehors, comme il avait coutume.
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques-uns
Qui regardaient sauter et mousser les embruns,
Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,
Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts-barque...
Doux Jésus! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil,
Le malheureux navire échoua sur l'écueil.
« Un canot! » dit Mathieu... J'étais épouvantée;
Les autres lui montraient cette mer démontée
Et la lame en fureur qui crachait des galets.
« Un canot! répétait ton père. Sauvons-les!
« Un canot à la mer, ou nous sommes des lâches!
« Le mien, si vous voulez, car aux plus rudes tâches
« Il est bon; il ne craint ni le flot ni le vent,
« Et je l'ai baptisé d'un beau nom : *En avant!...* »
Ah! les hommes sont fous, mon Tiennot!... Ils partirent
Et tous ont péri, tous... A l'heure où se retirent
Les vagues, tu m'as vue aller, tout cet hiver,
Chaque jour, aussi loin que va la basse mer.
Mais l'Océan qui meurt à mes pieds et les lave
N'a jamais rejeté la plus petite épave,
Pas plus du grand trois-mâts que du pauvre canot...
O mon mignon chéri! Pauvre petit Tiennot!
Ne va plus sur la mer... tu sais, j'ai ta promesse ..
Monsieur le recteur t'aime et tu lui sers sa messe;
Il t'apprend l'écriture... Eh bien, c'est ton destin,

Tu deviendras un prêtre et parleras latin.
Et puis, loin de ces flots dont le bruit m'épouvante,
Quand tu seras curé, je serai ta servante.
Ne te fais pas marin!... D'ailleurs, tu m'as promis... »

L'enfant se tait. Il songe à ses petits amis,
A ces gamins qu'il voit, dès que le matin brille,
A bord d'une chaloupe, aller à la godille,
Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,
Pousser un aviron ni nouer un grelin.
Il a promis, il veut obéir à sa mère.
Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,
Lui dit : « Va-t'en jouer! » et qu'il est libre enfin,
Troussé jusqu'aux genoux et sur le sable fin
Marchant pieds nus, il court bien vite sur la grève,
Et le fils du marin cherche à tromper son rêve.
Mais sentir l'âpre vent souffler dans ses cheveux
Et l'eau froide monter sur ses mollets nerveux,
Voir au loin le gros coup de la lame mauvaise
Éclater en couvrant d'écume la falaise,
Remplir tout un panier de crevettes, chercher
Quelque hideux homard tapi sous un rocher,
Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,
Cela ne suffit pas à l'enfant intrépide.
Non! son ardent désir, c'est le bateau mouvant,
Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent
Et le lest de galets humides qui le charge,
C'est la course au lointain horizon, c'est le large
Avec sa forte houle et son grand souffle amer,
C'est l'ivresse d'aller sur cette vaste mer

Dont le parfum le grise et le rythme l'attire...
Et voilà de longs mois que dure ce martyre!

Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux!
Et les marins du port, un jour, causant entre eux,
Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,
Viennent de signaler un malheureux navire
— Un brick, cette fois-ci — qui touche le récif.
A chaque lame, il fait ce sursaut convulsif
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

« Un canot à la mer! des hommes de courage! »
Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certe, oublier
Les camarades morts de l'automne dernier;
Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme.
La mère de Tiennot est là, pleine d'alarme,
Elle étreint son garçon et lui redit tout bas :
« Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas! »
Et, les yeux dilatés et se mordant la bouche,
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,
Les braves compagnons qui parent le bateau.
Tout à coup, une lourde et sombre masse d'eau
S'écroule avec fracas, couvrant tout de sa bave,
Et devant l'orphelin elle jette une épave,
Une planche pourrie et rongée où l'enfant
A déjà distingué ces deux mots : *En avant!*
L'Atlantique a tiré du fond de son repaire
Ce débris de bateau. C'est un ordre du père!
Les sauveteurs sont prêts; ils poussent leur canot;
Et, s'arrachant des bras de sa mère, Tiennot

Saute auprès d'eux, saisit à la hâte une rame...
Et les voilà partis avec l'énorme lame!

Comme on les suit des yeux! Hardi, là! Comme ils vont!
Sainte Vierge! voyez cette lame de fond...
Ils ont chaviré... Non! le canot se redresse...
Il va toucher, il touche au navire en détresse...
Il était temps, le brick se penche à faire peur...
Ils reviennent déjà... Voilà des gens de cœur!
Qu'ils sont chargés! Ils ont de l'eau jusqu'au bordage.
« Combien en avez-vous sauvé? — Tout l'équipage!
— Hurrah! — Vite! jetez une corde... Aidez-nous... »
Et, tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux
Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,
Le brave enfant Tiennot dit à sa pauvre mère,
Qui de ses bras brisés l'entoure en sanglotant :

« Maman, ne gronde pas... Le père est si content! »

L'Enfant de la Balle

I

Parfois, dans un coin triste et noir pousse une fleur.

Sa mère était concierge et son père souffleur
D'un théâtre qui fit des faillites célèbres,
Semblables aux hiboux qui voient dans les ténèbres,

Ces époux vivaient là, venus on ne sait d'où,
La femme dans sa loge et l'homme dans son trou.
Une enfant leur naquit; elle vit la lumière
— Du gaz, bien entendu — le soir d'une « première »,
A l'heure où justement la toile se levait.
L'homme était à son poste, éloigné du chevet
De sa femme; mais tous songeaient à l'accouchée.
Les actrices, leur scène une fois dépêchée,
De bruyants falbalas emplissant l'escalier,
Auprès de la malade allaient se relayer;
Et, lorsque fut passé l'instant le plus critique,
L'ingénue — elle avait un fils en rhétorique
Et venait de donner les soins les plus adroits —
Profita de son grand monologue du « trois »,
— Alors que, d'une infâme action accusée,
Elle devait tomber sur le sol, écrasée
Sous un fardeau trop lourd d'angoisse et de douleur, —
Pour accomplir sa chute en face du souffleur
Et calmer le souci du père de famille
En lui jetant tout bas ces mots : « C'est une fille! »
— D'ailleurs, ce fut un jour de chance et de succès.
Le drame — il était plein de fautes de français —
Fit louer deux cents fois la salle, dès la veille;
Et la mère et l'enfant se portaient à merveille.

Le nouveau-né gênant fort ses humbles auteurs,
Une souscription entre tous les acteurs
Fournit aux pauvres gens des secours provisoires.
Le berceau fut prêté par le chef d'accessoires,
Et le comique — un fort buveur, de son aveu —

Donna le biberon, pour faire rire un peu.
Tous aimaient la petite, et tous s'occupaient d'elle,
Et l'on tomba d'accord pour l'appeler Adèle
A cause d'*Antony*, qu'en son meilleur destin
Son père avait joué, — très obscur cabotin,
Mais beau garçon, ayant l'œil noir, la taille mince, —
Avec Dorval faisant sa tournée en province.
Puis le baptême eut lieu. La troupe, avec ferveur,
Vit donner à l'enfant ce billet de faveur
Que pour entrer au ciel on présente au contrôle;
Et le parrain, — c'était Saint-Phar, le premier rôle, —
Ayant lu *Polyeucte* et « pioché » son *Credo*,
Par son recueillement étonna le bedeau.
La fête fut très bien de toutes les manières.
On alla gentiment déjeuner près d'Asnières;
A l'heure du spectacle on revint à Paris,
Au milieu des gamins saluant à grands cris
Ces voitures de gais comédiens chargées;
Et, le soir, le pompier lui-même eut des dragées.

II

Les artistes ont très bon cœur, le plus souvent.
C'était à qui prendrait le mieux soin de l'enfant,
— La concierge en sa loge étant très occupée, —
A qui ferait sauter la gentille poupée,
A qui l'entourerait de mille attentions.
Les femmes l'apportaient aux répétitions,
Et la petite Adèle y faisait les délices

Des longs moments d'ennui perdus dans les coulisses.
La duègne, en attendant l'appel du régisseur,
Berçait sur ses deux bras l'enfant avec douceur,
Puis, quand venait son tour, à sa réplique prête,
Repassait le bébé bien vite à la soubrette.
Quand elle eut quinze mois, quand son corps se tint droit,
Ce fut madame Armand, l'étoile de l'endroit,
Qui la fit marcher seule, et qui, de ses mains blanches,
Guida les premiers pas d'Adèle sur les planches.
Mais quel triomphe aussi, quand, un beau jour, soudain,
Elle alla du « côté cour » au « côté jardin » !
Puis, dès qu'elle se mit à babiller, ces dames
Lui firent répéter des mots de mélodrames,
Et l'enfant, — influence étrange du milieu ! —
Avant : « Papa, maman », vagit : « Merci, mon Dieu ! »
Pourtant madame Armand, pieuse à sa manière,
Lui fit aussi par cœur apprendre sa prière ;
Et lorsque les acteurs se taisaient un instant,
Un fragment de *Pater* de derrière un portant
S'envolait, murmuré par une voix plaintive,
Et quelquefois ces mots : *Que votre règne arrive !...*
Ou quelque *Ainsi soit-il !* ponctuaient tour à tour
La tirade du traître ou la scène d'amour.

C'est ainsi que vivait, depuis sept ans, Adèle,
Heureuse de sentir tant d'amis autour d'elle
Et faite à ce milieu tout artificiel.
N'ayant presque jamais vu la couleur du ciel,
Elle jouait dans l'ombre et, la nuit, était brave
Comme un frais papillon captif dans une cave.

III

Vers ce temps, le théâtre où grandissait l'enfant
Allait très mal. L'été fut par trop étouffant
Et, trois mois, l'on joua devant la salle vide,
Tandis que le public, de bocks mousseux avide,
Dans les cafés-concerts allait prendre le frais;
Puis un drame à décors ne couvrit pas ses frais,
Puis vint une féerie, autre chute complète.
Le directeur avait si bien perdu la tête
Que, devant son bureau, toujours plus encombré
De manuscrits poudreux et de papier timbré,
— Pauvre homme à moitié fou, fable de ses confrères, —
Il songeait à monter des pièces littéraires!
Le malheureux parlait même d'un drame en vers,
Lorsque, le rappelant à des goûts moins pervers,
Son régisseur, avec sa voix la plus câline,
Lui dit :
« Monsieur, si nous remontions *l'Orpheline?* »

L'homme fut tellement ému qu'il suffoqua;
Il se frappa le front en criant : « Eurêka! »
L'Orpheline pouvait le tirer de l'abîme.

C'était un vieux *mélo* du Boulevard du Crime
Qui toujours avait fait, pendant de nombreux soirs,
Ruisseler tous les yeux, tirer tous les mouchoirs :
Un titre qui d'avance assurait la recette.

Le seul obstacle était le rôle de Suzette,
De l'enfant de six ans prise par des voleurs,
Dont la grâce touchante et les affreux malheurs
Faisaient couler les pleurs comme une cataracte,
Et qu'enfin retrouvait sa mère, au cinquième acte.

Le directeur disait :
« Qui me jouera cela ?
La créatrice était la petite Stella...
Mais elle est mariée et mère de famille,
A présent... Où trouver une petite fille,
Sachant « dire », sachant « marcher » ?...
Le régisseur
Eut un sourire fin de profond connaisseur
Et conseilla :
« Prenez donc la petite Adèle...
Une enfant de la balle, allez !... Je réponds d'elle.
Elle réussira, j'en ferais le pari.
La petite est émue en voyant d'Ennery.
Son premier alphabet fut *Lazare le Pâtre*...
Artiste dans le sang !... C'est né pour le théâtre,
Et ça vous portera joliment les haillons... »

Et l'impresario, rêveur, dit :
« Essayons ! »

IV

On mit donc *l'Orpheline* à l'étude au plus vite,
Et l'on distribua le rôle à la petite,

Après avoir, avec un cachet de dix francs,
Apaisé les légers scrupules des parents
Qui d'abord alléguaient sa faiblesse et son âge;
Et l'aisance régna dans le pauvre ménage,
Et la loge lança dès lors aux environs
Des parfums de civet et de dinde aux marrons.
Pour Adèle, elle était par la joie étourdie.
Un rôle! elle allait donc jouer la comédie!
Un rôle! elle pourrait enfin se maquiller!

Quand le vieux régisseur l'eut bien fait travailler,
On répéta. Chacun pressentit la victoire.
La petite « vibrait » comme au Conservatoire,
Disait juste, « écoutait » à merveille, et savait
Avec le moindre mot obtenir un « effet ».
Alors le directeur fit agir la réclame,
Assiégea les journaux, car, bien que son vieux drame
Fût écrit en patois et fût bête à pleurer,
Il était maintenant sûr de tout réparer
Et de combler le gouffre immense de sa dette.
Adèle sur l'affiche eut son nom en vedette
Au-dessus de Saint-Phar et de madame Armand,
Ce qui fut un scandale; et, depuis ce moment,
L'actrice, qui naguère en faisait son idole,
A l'enfant n'adressa même plus la parole,
Et Saint-Phar, furieux, menaça d'un procès.

Cependant, on donna la pièce. Quel succès!
Dès qu'Adèle parut, la salle fut conquise;
Et vraiment la mignonne actrice était exquise

Et ne ressemblait pas à ces pauvres enfants,
Bâtards de perroquets et de singes savants,
Dont parfois le théâtre exhibe la torture.
En argot de métier, c'était une « nature ».
Elle vivait son rôle et ne le jouait point;
L'artiste en elle était habile au dernier point,
Et l'enfant conservait cependant tous ses charmes.
Adèle fit répandre une averse de larmes,
Quand, sans pain elle-même, aux pauvres du chemin
Elle donnait les fleurs qu'elle avait à la main.
Elle eut quatre rappels, vingt bouquets; et la toile
S'abaissa lentement sur la petite étoile,
Au milieu des sanglots, des bravos et des cris.
Une altesse royale, en passage à Paris,
Vint embrasser l'enfant et lui fit grand éloge
Devant dix reporters accourus dans sa loge.
Ce fut une folie, un gros succès d'argent!
Le directeur, traité de « très intelligent »,
Paya son personnel en retard d'un trimestre,
Congédia la claque et supprima l'orchestre.
Plein d'audace, il risqua des tarifs inouïs.
Son théâtre, autrefois le dernier des *bouis-bouis,*
Vit devant ses bureaux piaffer les équipages;
Les journaux l'exaltaient à leurs troisièmes pages,
Épuisant leurs clichés, jusqu'aux « mots » de gamins,
Et parlant du caissier qui se frottait les mains.

V

Hélas! ne rions pas; car l'enfant-phénomène
Est au dernier degré de la misère humaine;
Regardez seulement ses grands yeux moribonds.

Au milieu des bouquets et des sacs de bonbons,
Affolée et vivant comme dans une fête,
Adèle se plaignait pourtant de maux de tête;
Un frisson secouait parfois son corps nerveux;
Elle portait, d'instinct, la main à ses cheveux
Et disait : « C'est passé! » Mais l'enfant de la balle,
Un soir, ayant joué sa scène principale,
Effraya les acteurs par son teint enflammé
Et l'un d'eux, le fameux comique Bienaimé,
Qu'adorent les titis pour son grand nez qui bouge,
Lui dit :
« Mais pourquoi donc as-tu mis tant de rouge ? »

Alors, touchant son front d'un geste machinal :

« Non, je n'ai pas de fard, fit Adèle. J'ai mal! »

Elle joua pourtant, mais la pauvre petite
Fut prise dans la nuit par une méningite.

Quel désastre! on doubla le rôle sans pitié;
Mais la location en baissa de moitié.

Le médecin craignait une crise mortelle,
Et l'on n'entendait plus qu'un mot : « Comment va-t-elle ? »
Le directeur montra beaucoup de dévouement.
Il l'avait fait porter dans son appartement
Et de ses père et mère il avait pris la place,
Veillant la chère enfant, lui mettant de la glace
Sur le front, l'entourant de ses soins amoureux.
Une nuit, la malade eut un délire affreux.
Elle croyait jouer avec ses camarades,
Récitait des fragments de rôle, des tirades,
Demandait si Nadar vendait sa carte-album
Et si l'on avait fait, le soir, le « maximum »...
On crut qu'elle serait, à l'aurore, enlevée;
Mais, quand le docteur vint, il dit :
« Elle est sauvée ! »

Et, vraiment, quatre jours après, elle allait mieux.

Alors tout le théâtre eut un air radieux;
On allait donc enfin revoir la chère absente,
Reprendre *l'Orpheline !* Et la convalescente,
Devant tous les acteurs penchés sur ses rideaux,
Soulevait doucement le verre de bordeaux
Que le bon directeur avait versé lui-même,
Et disait avec un sourire :
« A la centième ! »

VI

On était très pressé de jouer. Cependant,
Avant qu'elle reprît son rôle, on crut prudent
De l'envoyer passer huit jours à la campagne.
Un riche fabricant de faux vin de Champagne,
Sénateur influent, très fort sur le budget,
Précisément, depuis quelques mois, protégeait
Clorinde, la coquette, et près de Courbevoie
Avait construit un nid de verdure et de soie,
Où ce législateur abritait ses amours.
Clorinde y mènerait l'enfant pour quelques jours,
Afin qu'elle revînt forte et prête à combattre;
Et l'on encaisserait encor cinq mille quatre,
Le « maximum »!
Ce fut arrangé; l'on partit.
Le cottage où logeait Clorinde était petit;
Mais un charmant jardin, plein de roses trémières,
Que le soleil de juin criblait de ses lumières,
S'étendait, enchanteur, devant la véranda.
On mit là le fauteuil d'Adèle, on l'accouda
Dans les coussins, devant cette fraîche nature.
Elle n'avait jamais vu de fleurs qu'en peinture,
De clartés que le gaz reflété par du zinc,
Et s'écria d'abord :
« Tiens! le décor du cinq! »

Mais l'enfant tressaillit bientôt, toute surprise.

Un enivrant parfum passait avec la brise,
Et le soleil chauffait ses pieds sous son jupon.
Elle ferma les yeux et dit :
« Ah! que c'est bon »

Et dans ce doux état de langueur étonnée,
Elle voulut rester là, toute la journée.
Mon Dieu! que c'était beau, que c'était bon, cela!
Mais Clorinde, observant ses regards, se troubla
D'y voir on ne sait quoi d'inquiétant éclore.

« Rentrons, mignonne...
— Oh! non, dit l'enfant, pas encore! »

Elle rentra, pourtant, quand le couchant pâlit;
Mais elle frissonnait en se mettant au lit.
L'air pur d'un ciel d'été, la chaleur naturelle
D'un jour de juin avaient été trop forts pour elle;
Et sans qu'une lueur de raison reparût,
La nuit, elle eut encor le délire et mourut.

Car c'était une fleur à l'ombre habituée.
Elle a vu le soleil un jour; il l'a tuée.

Les Boucles d'oreilles

I

Levée au point du jour, pour faire le chemin,
Vers un hôtel princier du faubourg Saint-Germain
Dont le lierre envahit la porte blasonnée,
Accourt de grand matin l'ouvrière en journée.
Dans le brouillard, parmi les maçons au pied lourd,
Qui, leur pain sous le bras, descendent le faubourg,
La mignonne fillette arrive de Plaisance
Et traverse, gantée et mise avec décence,
La cour au sable frais que son pas fait crier.
Un groom, guêtré de cuir, suivi d'un chien terrier,
Lui sourit au passage, une paille à la bouche;
Mais l'enfant va plus vite et dédaigne, farouche,
L'hommage du bel homme en culottes chamois.

L'ouvrière travaille ici depuis un mois.
Malgré les yeux hardis des valets d'écurie,
Elle s'y plaît beaucoup... Trois francs, et bien nourrie!...
Dans le petit salon, d'où l'on voit le jardin,
Son ouvrage du jour est prêt, dès le matin,
Et son café servi par la femme de charge.
Tout lui parle, en ce lieu, de vie heureuse et large.
La cheminée, où flambe un joyeux feu de bois,
A son marbre encombré de bibelots chinois.

Dans des panneaux bordés de dorures légères,
On a peint des bergers aux pieds de leurs bergères.
Les murs sont d'un blanc doux; tout est riant et clair.
Dehors, le parc — on touche à la fin de l'hiver —
Est déjà printanier sur ses pelouses fraîches.
Les arbres dépouillés laissent voir les deux flèches
De l'église voisine, et des pigeons ramiers
Vont des clochers aux nids dans leurs vols familiers.
Tout ici semble faire accueil à la fillette,
Qui, pour accommoder quelque objet de toilette,
S'est mise à l'œuvre et tire allègrement son fil,
— Tout, jusqu'au grand portrait équestre, de profil,
D'un aïeul en perruque, au nez de grande race,
Avec le cordon bleu traversant sa cuirasse,
Qui gagne, en agitant un court bâton doré,
La bataille qu'on voit sous son cheval cabré.

Dire que, l'autre mois, elle était sans ouvrage!
Oh! comme elle a bien fait de prendre son courage
A deux mains et d'aller au couvent voir la sœur!
Justement on avait le même confesseur;
On l'avait remarquée aux vêpres, les dimanches.
Sœur Agathe, cachant ses deux mains sous ses manches,
Écouta sa requête et fit un gros soupir.
Mais, dès le lendemain, on la faisait venir
Pour travailler, et tous les jours, chez la duchesse.

Comme, dans ce milieu de luxe et de richesse,
On était bon pour elle, et comme on lui parlait!
Toujours : « Mademoiselle », et toujours : « S'il vous plaît.

Très timide, elle s'est pourtant apprivoisée.
Dans cette belle chambre, auprès de la croisée,
Devant ce grand jardin par instants regardé,
Quand, toute à son travail, le doigt coiffé d'un dé,
Elle coud vivement, en cassant des aiguilles,
Surviennent quelquefois la duchesse et ses filles,
Les deux aimables sœurs qui se ressemblent tant.
Pour parler de toilette on s'arrête un instant,
Et la fille du peuple en est toute charmée;
Car ce sont des : « Bonjour, mademoiselle Aimée!...
— Et ce fameux peignoir? eh bien, avance-t-il? »
La grisette, piquant dans l'étoffe son fil,
Explique aux jeunes sœurs, auprès d'elle penchées,
Comment elle fera des bordures ruchées;
Et l'on s'oublie alors en ces discours profonds
Qu'ont les femmes toujours à propos de chiffons.
L'ouvrière aime à voir les nobles demoiselles;
Et le parfum léger qui voltige autour d'elles,
Leur voix fraîche, leur teint pur sans vulgaire éclat,
Tout flatte et satisfait son instinct délicat.
Elles disent : « Maman, vois donc! c'est une fée...
Quelle adresse! quel goût!... » Et, comme réchauffée
Par l'éclair bienveillant jailli de leurs beaux yeux,
Quand ces dames s'en vont, l'enfant travaille mieux.

Pour elle on a d'ailleurs des égards sympathiques.
Elle ne mange pas avec les domestiques;
Un laquais en livrée et moulé dans ses bas
Apporte un guéridon à l'heure des repas,
Met la nappe, et lui sert un tas de bonnes choses

Dans de la porcelaine où sont peintes des roses,
Et des mets inconnus dont le goût la surprend,
Et des gros fruits comme on n'en voit qu'au restaurant.
Ce bien-être lui fait plaisir; elle apprécie
Tous ces riens d'élégance et d'aristocratie :
Telle une fleur chétive et poussée en un coin,
Qui n'a vu le soleil, au printemps, que de loin,
Lorsqu'un rayon de juin un instant la visite,
S'épanouit un peu dans l'ombre qu'elle habite.

II

Mais le soir vient. Il faut rentrer à la maison.

Franchissant de nouveau la porte au vieux blason,
Elle part à travers la foule qui circule.
Le gaz est blême encor; la fin du crépuscule
Met des tons saumonés dans le ciel d'un vert fin;
Et les passants nombreux se hâtent, ayant faim.
Elle aussi se dépêche, ayant près d'une lieue
A faire pour revoir le fond de sa banlieue,
Et son triste logis et la soupe et le bœuf
Que déjà doit servir le père, deux fois veuf,
Vieil ouvrier courbé de tirer la bricole,
A ses deux petits gars revenant de l'école.
Elle songe, à présent, à ce père. Pourvu
Qu'il soit rentré déjà, pourvu qu'il n'ait pas bu,
Pourvu qu'il n'ait pas fait aux enfants une scène.

Car, ce soir, il a dû recevoir sa quinzaine;
Et, des fois, il s'en va nocer pendant deux jours.
Dans le fourmillement du peuple des faubourgs,
Elle se hâte, en proie aux chagrins de famille.
Sans s'entendre appeler : « Le joli brin de fille! »
Évitant, d'un détour brusque sur le trottoir,
L'homme gris qui trébuche au seuil de l'assommoir,
Ses charmants yeux baissés, un gros souci dans l'âme,
Marchant vite, l'enfant a des façons de dame
Qui la font respecter du rôdeur libertin.

Cependant elle arrive à son quartier lointain,
Où les passants ont l'air de fusilleurs d'otages.
Elle atteint sa maison, monte ses cinq étages,
Entre chez elle... Ainsi qu'elle l'a pressenti,
Son père — vilain homme! — a fait le samedi.
Les deux gamins, auxquels elle tient lieu de mère,
Rentrés depuis longtemps de l'école primaire
Et tout seuls au logis, ont déjà peur un peu.
Elle donne un coup d'œil bien vite au pot-au-feu,
Rassure les enfants d'une bonne parole,
Met le couvert, allume une lampe à pétrole,
Et, quand les deux petits enfin rassasiés,
Ayant dîné trop tard, dorment sur leurs cahiers,
Elle rêve.
Mon Dieu! que cette chambre est laide;
La lampe la remplit d'une odeur âcre et tiède.
Sur le fauteuil qui perd son crin, un chat pelé
Auprès du petit poêle en fonte est installé.
Au mur pend une image à moitié déchirée :

— Gambetta, tête nue, en pelisse fourrée,
D'un geste de tribun guidant les bataillons. —
Les enfants assoupis sont vêtus de haillons.
C'est la misère!... Alors l'humble enfant se rappelle
L'hôtel vaste et pompeux, la chambre large et belle,
Le joli déjeuner et toutes ses douceurs,
Et la noble duchesse et les deux jeunes sœurs
Qui viennent auprès d'elle, alors qu'elle travaille,
Si fraîches, se tenant gentiment par la taille,
Avec les calmes yeux et le teint pur et clair
Des heureux d'aujourd'hui, de demain et d'hier.
Ah! si l'on comparait leur vie avec sa vie!...
Qu'éprouve-t-elle donc? Serait-ce de l'envie?
Ce mauvais sentiment la fait pourtant frémir...
Très lasse, elle s'accoude et voudrait bien dormir.
Dans la maison, il règne un si profond silence
Qu'elle se laisse aller à cette somnolence;
Mais un fracas connu vient soudain l'éveiller...

C'est son père ivre-mort, tombant dans l'escalier!

III

Huit jours après, Aimée était à son ouvrage,
Et rien n'avait changé du superbe entourage.
Ratissant les massifs, un garçon jardinier
Travaillait dans le parc un peu plus printanier.

Les bergers des panneaux, gardant la même pose,
Offraient leurs agnelets ornés d'un collier rose,
Et l'ancêtre, campé sur son fougueux cheval,
Livrait plus que jamais son combat triomphal.

L'ouvrière cousait, quand les deux demoiselles
Arrivèrent gaîment, en toilettes nouvelles,
Se ressemblant toujours comme deux gouttes d'eau.
« Mademoiselle, on vient pour vous faire un cadeau,
Dit l'aînée. Il s'agit de ces boucles d'oreilles.
Nous les portons, ma sœur et moi, toujours pareilles,
Et nous distribuons parfois nos vieux bijoux...
Nous avons donc gardé cette paire pour vous,
Et nous avons donné la seconde à Julie. »

Une confusion qui la rend plus jolie
A fait rougir Aimée; elle ne sait comment
Exprimer sa surprise et son remercîment.
Mais, avant qu'elle puisse assembler ses paroles :
« Laissez-nous faire ! » ont dit les deux charmantes folles;
Car elles sauteraient volontiers au plafond,
Tant leur cœur est joyeux du plaisir qu'elles font.
Et chacune aussitôt s'empare d'une oreille
Qui, sous l'émotion, devient chaude et vermeille,
Fait en un rien de temps le travail compliqué
D'enlever de son trou le pendant de plaqué
Acheté par Aimée à la « boutique à treize »,
Et d y substituer, tout en souriant d'aise,
La frêle tige d'or où frissonne un saphir.

« Elle est blonde! Cela lui convient à ravir!...
Quel bonheur!... Un miroir! Vite! Qu'elle s'y voie! »
Et voici que l'enfant du peuple, ivre de joie,
Regarde étinceler — spectacle fabuleux! —
Deux diamants d'azur auprès de ses yeux bleus.
Quoi! ces oreilles-là, vraiment, ce sont les siennes!...
Elle en tremble... Et pourtant les deux patriciennes,
Ne sachant même pas ce que vaut leur présent,
Ont donné ce bijou de luxe en s'amusant,
Comme, au verger, quand juin souffle ses chaudes brises,
Les gamines se font des boucles de cerises.

IV

La nuit tombe. Huit jours encor se sont passés.

L'ouvrière revient chez elle à pas pressés.
Les deux sœurs, si souvent sur son travail penchées,
L'ont comblée aujourd'hui de cornets de dragées;
Car la plus jeune, espiègle au sourire taquin,
La veille était marraine à Saint-Thomas d'Aquin.
Aimée a le cœur gros pourtant et n'est pas gaie.
Son père, absent trois jours, a bu toute sa paie.
Hélas! elle a quitté le logis sans savoir
Si les enfants auraient de quoi souper ce soir.
L'ivrogne — elle le gronde, à présent, quelle honte! —
Devait à son patron demander un acompte.
Elle rentre en songeant : « L'aura-t-il obtenu? »

L'incorrigible! Il n'est pas même revenu.
Dans la chambre glacée, elle trouve les mioches
Seuls et sans pain. — Elle a des bonbons plein ses poches! —
Elle ouvre le buffet. Pas de pain! pas de pain!
Déjà son frère aîné lui dit : « Nous avons faim; »
Et le cadet — il a cinq ans — a l'air tout sombre.
Alors, dans un miroir cassé, pendu dans l'ombre,
L'ouvrière tournant au hasard ses yeux fous,
A ses oreilles voit briller les deux bijoux...
Et les petits sont là, dont le regard implore!
Le mont-de-piété doit être ouvert encore.
Elle sort brusquement en se touchant le front...
N'ayez pas peur! Ce soir, les enfants souperont.

•

Cette nuit-là, ce fut la pire de ses veilles.
Comment faire, à présent, sans les boucles d'oreilles?
Chez ces dames, demain, comment se présenter?
Et leurs regards surpris, comment les supporter?...
Tout dire?... Mais dût-on croire son témoignage,
Il faudrait avouer les bijoux mis en gage,
Son salaire mesquin qui ne peut tout payer,
Et le vice du père, et l'horreur du foyer!...
Dieu! Si l'on supposait qu'elle invente une histoire!
Puis, ce serait bien pis si l'on devait la croire.
On lui voudrait donner la charité!... Jamais!
Non, non! Elle oubliera le chemin, désormais,
De la noble maison qui pourtant lui fut bonne;
Elle craint d'inspirer, en acceptant l'aumône,
A ces cœurs qui pour elle eurent quelque amitié,

Un peu de ce mépris que contient la pitié.
Elle travaillera n'importe où, l'ouvrière.
— Gens heureux, jugez-la trop honteuse ou trop fière;
Blâmez-la, gens heureux! Je l'aime et je la plains. —
Et, pour le méchant père et les deux orphelins,
Elle ira, s'il le faut, demain, la désolée,
Ainsi que dans l'hiver de la grande gelée
Où l'on avait vendu la paillasse et les draps,
Coudre, à vingt sous par jour, le linge des soldats!

V

Or, hier, accompagnant ses filles, la duchesse
Contait à sœur Agathe, au sortir de la messe,
Comment sa protégée -- « une perle, ma foi! » —
N'était plus revenue, et sans dire pourquoi,
Malgré tous leurs efforts de bonté délicate.

La sœur fut très confuse et dit :

« C'est une ingrate! »

Le Roman de Jeanne

I

Les humbles, les vaincus résignés de la vie
Restent mes préférés toujours, et j'ai l'envie
De dire simplement, comme on me l'a conté,
L'obscur roman d'un cœur seulement visité

Par un triste rayon d'amour sans espérance :
Tel un pauvre captif, enfermé dès l'enfance,
Voit une lueur pâle éclairer tous les soirs
Faiblement sa fenêtre étroite aux barreaux noirs,
Et, séparé du ciel qu'un mur épais lui voile,
De tout le firmament ne connaît qu'une étoile.

Elle s'appelait Jeanne; elle avait dix-huit ans.
Son père n'était plus, et, depuis quelque temps,
Elle logeait avec sa mère, aveugle presque,
Dans une vieille rue encore pittoresque,
Tout au bout du pays Latin, dans le quartier
De l'étudiant pauvre et du petit rentier,
Entre le Panthéon et le Jardin des Plantes.
Là, les heures du jour passent calmes et lentes.
C'est la province, avec son charme habituel,
Mais avec un accent plus intellectuel;
Là, souvent, le flâneur à la main porte un livre.
C'est le dernier endroit où le rêveur peut vivre
Dans ce Paris tout neuf, qui tourne au Chicago
Quel silence! Le pas éveille encor l'écho.
Je sais par là des coins pleins de mélancolie
Où persiste l'ancien réverbère à poulie;
Et, dans une ruelle ou j'ai souvent erré,
Par une porte, on voit un jardin de curé
Au fond duquel se dresse, entouré de feuillages,
Napoléon premier, fait tout en coquillages.

Les deux femmes logeaient dans ce quartier perdu,
Près des toits, et soignaient un jardin suspendu

Sur un petit balcon, où, le soir, tout près d'elles,
Passait le souple vol des noires hirondelles.
C'était la pauvreté décente, ayant enfin
Ce qu'il faut strictement pour n'avoir froid ni faim;
Mais, dans l'étroit logis des dames du cinquième,
On sentait la chaleur des foyers où l'on s'aime.
Les meubles, tous passés de mode et bien fanés,
Rappelaient les splendeurs de temps plus fortunés.
Un vieux bonheur du jour fleurait la bergamote,
Et sur la cheminée, où brûlait une motte,
Estelle et Némorin, en Saxe, un peu cassés,
Avec le bout des doigts s'envoyaient des baisers.
Là, chaque objet, rempli de muette éloquence,
Était comme un témoin de l'ancienne élégance.
On servait aux repas les mets de l'indigent,
Mais avec une nappe et des couverts d'argent;
Et — dernier souvenir de richesses plus grandes —
Un pastel vaporeux, dans son cadre à guirlandes,
Évoquait une aïeule au regard ingénu,
Son singe sous le bras, poudrée et le sein nu,
Qui, depuis cent vingt ans, gardant la même pose,
Souriait de trois quarts et tenait une rose.

Dans ce mélancolique et fier isolement
Ces femmes vivaient donc, très pauvres, en s'aimant,
Et laissaient les étés se flétrir en automnes,
Sous la lourdeur de plomb des heures monotones.
En mai, sur leur balcon, l'hiver, au coin du feu,
Elles restaient au gîte et se montraient fort peu.
Calmes et froids, ainsi qu'une source s'épanche,

Les jours suivaient les jours.
Cependant, le dimanche,
Parmi le grouillement du quartier Mouffetard,
Elles allaient à la grand'messe, à Saint-Médard,
Triste église, qui n'a, sous ses noires ogives,
Qu'une rare assistance aux figures plaintives :
Orphelines des sœurs en petit bonnet rond,
Pauvresses à marmots qui détournent le front
Au moment où le clerc passe en faisant la quête,
Et vieillards à genoux sur leur vieille casquette.
Toutes deux se plaçaient dans la nef, et parfois
Jeanne chantait, mêlant sa jeune et fraîche voix
Au rituel romain que la maîtrise écorche;
Puis, ayant fait l'aumône aux mendiants du porche,
Toutes deux regagnaient le logis, lentement.

On les voyait encor, mais assez rarement,
Quand les chaleurs d'été devenaient accablantes,
Dans un coin retiré du vieux Jardin des Plantes.
Au pied d'un marronnier elles venaient s'asseoir.
La mère aux yeux éteints tricotait sans y voir,
Et Jeanne s'occupait à quelque broderie.
Par instants, du côté de la Ménagerie,
Éclataient de durs cris de volaille, et souvent,
Dans le parfum des fleurs apporté par le vent,
On sentait tout à coup une odeur fauve et rude.
Jeanne, à peine jolie, en cette solitude
Se plaisait, respirant les fleurs à quelques pas;
Et les rares passants ne la regardaient pas.
C'étaient de pauvres gens, des résignés comme elle :

Une mère portant son fils à la mamelle,
Deux soldats côte à côte, hypnotisés d'ennui,
Ou bien, par le soleil et l'espace ébloui
Et roulant dans ses yeux la tristesse et la crainte,
L'ouvrier sans travail, mâchant sa pipe éteinte.

II

Mais, bien plus que la pauvre église du quartier
Où se réfléchissait, dans l'eau du bénitier,
La haute nef de pierre aux nervures gothiques,
Bien plus que le jardin aux senteurs exotiques,
Les deux femmes aimaient la chère intimité
De leur logis. Souvent, par les beaux soirs d'été,
Sur la terrasse, après le dîner très sommaire,
Dans un large fauteuil, Jeanne installait sa mère
Et restait là, rêveuse, au balcon s'accoudant,
Devant le grand Paris dans la brume grondant.
Le soleil se couchait. Sous son oblique flamme,
Comme une hydre aux deux cous monstrueux, Notre-Dame
Gonflait tout près de là son énorme chevet;
Et plus loin, près du fleuve empourpré, s'élevait,
Fine, svelte, ajourée, et d'ornements fleurie,
La flèche du Palais, comme une orfèvrerie.
Au couchant, tout nageait dans une poudre d'or.
Vers l'Est, sombre déjà, se profilait encor,
Sur un vaste horizon aux blancheurs opalines
L'amphithéâtre bleu des lointaines collines.

Un bruit montait, semblant la poussière des voix;
Et sur le merveilleux paysage des toits
Dont les tuiles étaient d'un reflet enflammées,
S'élevaient lentement de paisibles fumées.

Jeanne, laissant flotter au hasard son esprit,
Était sur ce balcon quand l'amour la surprit.

On pouvait voir de là les mansardes voisines.
Dans l'une, qu'encadraient de grêles capucines,
Assis sur la fenêtre, un jeune homme lisait.
Et Jeanne, sans raison, soudain s'intéressait
A ce calme liseur au front lourd de pensée.
Il avait sous la main, au bord de la croisée,
Son repas : quelques fruits, du pain, un verre d'eau.
Son livre l'absorbait. Au delà du rideau,
Derrière lui, dans l'ombre, on apercevait l'angle
D'une pauvre chambrette, avec un lit de sangle
Et la planche aux bouquins sur le mur à côté :
Symboles de l'étude et de la pauvreté.
Et Jeanne devinait, par instinct sympathique,
Un pur et fier rêveur à vie érémitique,
Un travailleur toujours sur son œuvre penché;
Et son cœur en était profondément touché.
Quand la nuit le força de quitter sa lecture,
Il mangea lentement sa pauvre nourriture,
Puis, d'un geste élégant, jeta du bout des doigts
Le reste de son pain aux moineaux sur les toits;
Et Jeanne remarquait sa grâce naturelle.
Enfin, sans une fois lever les yeux sur elle,

Après avoir lancé vers le Paris lointain
Un regard où brillait comme un défi hautain
Et comme le désir d'y devenir un maître,
Le jeune homme quitta brusquement sa fenêtre.
Il rentra dans sa chambre. Une minute encor,
Jeanne vit la mansarde et son humble décor
Vivement éclairés par la lampe allumée;
Et lorsque fut enfin la fenêtre fermée
Et que le vieux rideau sur sa tringle glissa,
Jeanne eut un grand frisson... Elle l'aimait déjà!

Elle le revit là bien des soirs... Oh! l'attente!
S'il paraissait, quel trouble! Et qu'elle était contente!
Quel chagrin, quand la nuit du balcon la chassait!
Savait-elle déjà qu'elle l'aimât? Qui sait?
Mais le voir et le voir, c'était sa seule envie :
Et Jeanne n'avait plus d'intérêt dans sa vie,
Passée en s'irritant du jour lent à finir,
Que d'attendre cette heure et de s'en souvenir.
D'ailleurs elle gardait pour elle sa chimère;
Elle ne l'avait pas confiée à sa mère.
Si ce n'est qu'au balcon on restait un peu tard,
On vivait comme avant. Messes à Saint-Médard,
Haltes dans le Jardin des Plantes, près des roses;
Toujours les mêmes jours avec les mêmes choses.
Tout comme avant l'instant où l'amour la toucha,
Jeanne, ouvrant son Érard au son d'harmonica,
Pour sa mère, le soir, chantait quelque romance
Célébrant les ardeurs d'Isolier ou d'Hermance
Et datant des anciens troubadours-abricot,

Tandis qu'interrompant son éternel tricot,
La maman souriait, très fière de sa fille,
Et battait la mesure avec sa grande aiguille.

Ainsi, ne laissant voir ni trouble, ni langueur,
Jeanne dissimulait le secret de son cœur.

III

Une vieille venait pour faire le ménage,
Qui savait le secret de tout le voisinage.
Par elle, Jeanne apprit quel était l'inconnu.
Dans l'immense Paris, depuis deux ans venu,
Il recevait un peu d'argent de sa province,
Rarement; mais, très pauvre, il avait l'air d'un prince.
Il vivait à l'écart, seul et mystérieux;
Sa jeunesse, son air farouche, ses beaux yeux,
Ses longs cheveux flottants, comme en ont les artistes,
Avaient tourné la tête aux petites modistes
Dont la boutique s'ouvre au coin du carrefour.
Elles le fusillaient de sourires d'amour;
Mais il passait, les yeux baissés, inabordable.
Son portier prétendait, ayant vu sur sa table
Des papiers noirs de mots alignés de travers,
Que c'était un auteur et qu'il faisait des vers.
Le fait certain, c'était que, toujours dans sa chambre,
Même quand il manquait de feu, l'autre Décembre,
On l'entendait, la nuit, qui marchait à grands pas,

En déclamant des mots qu'on ne comprenait pas.
Un poète!... Oh! que Jeanne avait le cœur en fête!

Un poète! C'était un pauvre et doux poète
Vers qui tous ses désirs volaient si follement!
Oh! comme elle attendit le bienheureux moment
Où le jeune homme avait coutume d'apparaître;
Et quand il vint s'asseoir au bord de sa fenêtre,
De quelle émotion naïve elle trembla!
L'inconnu lui parut bien plus beau, ce jour-là!
Son front, que pâlissaient le jeûne et l'insomnie,
Était comme éclairé d'un rayon de génie.
Il lut quelques instants, fit son repas frugal;
Aux moineaux de Paris, dont l'assaim amical
De petits cris joyeux charmait sa solitude,
Il émietta son pain, selon son habitude,
Puis, s'accoudant, toujours hautain et gracieux,
S'abîma dans son rêve en regardant les cieux.
Ce fut alors que Jeanne eut la cruelle idée
Qu'il ne l'avait jamais un instant regardée.
Hélas! ce fut alors qu'elle se rappela
Les soirs, les nombreux soirs qu'elle avait passés là,
Heureuse de subir ce charme involontaire,.
Sans que jamais les yeux du rêveur solitaire
Se fussent une fois tournés de son côté;
Et, songeant tout à coup qu'elle était sans beauté,
Qu'elle n'avait qu'un pâle et délicat visage,
Qu'on ne se retournait jamais sur son passage,
La pauvre enfant comprit, en sanglotant tout bas,
Qu'elle était amoureuse et qu'on ne l'aimait pas.

Elle connut alors la douleur. Mais que faire ?
Son miroir, consulté, pour elle fut sévère.
Avec lui quel navrant regard elle échangea!
Jeanne vit tout son sort, se résignant déjà;
Elle devait vieillir près de sa mère infirme.
Il faut bien accepter un malheur qui s'affirme;
Elle oublierait, allons! C'était bien résolu.
Comme elle l'eût aimé, pourtant, s'il eût voulu!...
Pensant de sa folie effacer toute trace,
Elle s'interdisait d'aller sur la terrasse
Ou n'y venait que tard, à la nuit tout à fait.
Mais là, le souvenir plus vif la poursuivait.
S'appuyant au balcon, triste, un doigt sur la tempe,
Elle voyait briller devant elle la lampe
Du poète au travail, dans sa chambre enfermé.
Ah! s'il avait voulu, comme elle l'eût aimé!...
Alors, elle sentait plus fort son infortune
Et ses doux yeux en pleurs brillaient au clair de lune.

IV

Le temps passa, passa, sans calmer son souci.

Jeanne, par charité, pour se distraire aussi,
Donnait quelques leçons au fils d'une indigente,
Sa voisine. Joli, de mine intelligente,
Cet enfant lui faisait trouver les jours moins longs.

Elle aimait à jouer avec ses cheveux blonds,
Tandis qu'il récitait catéchisme ou grammaire;
Et quand Jeanne sortait pour que sa vieille mère
Prît un peu d'exercice, on emmenait l'enfant.

Elle était aussi douce, aussi bonne qu'avant
L'orageux sentiment soulevé dans son âme.
Un matin, elle sut, par cette bonne femme
Qu'elle ne voulait plus pourtant interroger,
Que le jeune voisin allait déménager
Et changer tout à fait de manière de vivre,
Qu'il devenait fameux, qu'il avait fait un livre,
Et que l'on imprimait son nom dans les journaux.

« Il ne jettera plus ses miettes aux moineaux,
Pensait la pauvre Jeanne, écoutant la bavarde,
Et je ne verrai plus sa lampe en sa mansarde :
Tant mieux! Qu'il soit heureux! Moi, je dois l'oublier. »

Deux jours après, avec leur petit écolier,
Par une après-midi de Juin des plus brûlantes,
Jeanne et sa mère étaient dans le Jardin des Plantes
A l'ombre de leurs grands marronniers favoris.
Heureux d'être dehors, le gamin de Paris
Fouettait joyeusement près d'elle sa toupie;
L'aveugle, par la chaude atmosphère assoupie,
Avait abandonné son tricot un moment,
Et Jeanne, à son côté, brodait nerveusement.
Elle s'interrompit soudain. La jeune fille
Venait contre son dé de casser son aiguille

Et cherchait vainement près d'elle son étui,
Quand, dans l'allée, un homme apparut... C'était lui!
Elle le vit de loin : c'était lui, le poète!
Il marchait absorbé, pensif, baissant la tête,
Peut-être murmurant quelques rimes tout bas.
Il s'avançait toujours! Il était à dix pas!
Jeanne eut le cœur étreint d'une émotion telle
Qu'elle crut défaillir. Quand il fut tout près d'elle,
Ayant vu quelque chose à terre, il se baissa.
C'était l'étui perdu. Le passant ramassa
L'objet, et, du regard cherchant à qui le rendre,
Aperçut Jeanne et fit un pas pour le lui tendre.
Alors la pauvre fille eut un immense espoir.
Il allait lui parler, la connaître, la voir,
La deviner, l'aimer peut-être. Oh! bonne chance!
Mais le petit garçon, par gentille obligeance,
Courut vers le jeune homme en lui tendant la main;
Le poète remit sa trouvaille au gamin
Et, par ces beaux cheveux d'enfant séduit sans doute,
Le baisa sur le front et poursuivit sa route.
Le fol espoir de Jeanne, hélas! s'était enfui!
Mais quand l'enfant, venant lui rapporter l'étui,
Lui présenta sa tête innocente et bouclée,
L'amoureuse, un instant de désir affolée,
Étreignit le petit d'un geste ardent et prompt,
Et recueillit, collant ses lèvres sur ce front,
Avec un rauque et long sanglot de tourterelle,
Ce baiser de hasard qui n'était pas pour elle.

V

Le jeune homme a quitté sa chambre sous les toits;
Puis ont passé les jours, les semaines, les mois,
Et celle que sa vue a pour jamais charmée
Ne sait plus rien de lui que par la renommée.
Pareille aux pauvres gens qu'on voit, en carnaval,
Écouter la musique à la porte d'un bal,
Jeanne, que font souffrir son cœur et sa mémoire,
Entend de loin ce nom retentir dans la gloire,
Tandis que sans amour, sans joie et sans beauté,
Toujours elle s'enfonce en son obscurité.
Sa vie est grise et morne; elle veut s'y résoudre.
Une ouvrière, assise à sa machine à coudre,
Habite la mansarde où Jeanne aimait à voir
Le poète rêver devant le ciel du soir.
Avec le calme ennui que l'habitude enfante,
Elle fait son devoir de fille et de servante.
Elle oublie; et parfois, quand le petit garçon
De la pauvre voisine arrive à la maison
Et tend naïvement son front à sa caresse,
Jeanne, se reprochant sa minute d'ivresse
Et ne voulant plus même un moment se griser
Avec le souvenir de l'ombre d'un baiser,
A ne pas embrasser ce front pur se condamne...

Et ce baiser, ce fut tout le roman de Jeanne.

Pour le Drapeau

Tu vis dans tous les cœurs, amour de la patrie!

Après quarante-huit, au fond de l'Algérie,
En plein désert, devant les gorges de l'Atlas,
Des insurgés de juin, — des coupables, hélas!
Mais des Français, — courbés sous un labeur servile,
Expiaient les malheurs de la guerre civile,
Gardés par des soldats, par des Français comme eux.
Et là, tous, l'orateur de clubs jadis fameux,
L'envieux déclassé, l'utopiste sincère,
L'honnête travailleur gâté par la misère,
Tous, braves gens trompés ou sinistres voyous,
Ils remuaient la terre et cassaient des cailloux.
Ce lieu farouche était bien choisi pour un bagne.
D'un côté, le désert; de l'autre, la montagne;
Çà et là, seulement quelques dattiers poudreux;
Et, brûlante prison qui, sur ces malheureux,
Gardiens et prisonniers, la nuit, devait se clore,
Un blockhaus sur lequel le drapeau tricolore
Se déroulait au vent, dans l'azur infini.
Ce fort, assez peu sûr, mais pourtant bien garni
De riz et de biscuits, d'armes et de cartouches,
Avec ses deux canons montrant leurs sombres bouches,
Dressait sur l'horizon son profil menaçant.

Les soldats étaient trente, et les déportés cent.

Un jour, à l'heure où l'aube, en déchirant ses voiles,
Fait taire les lions et pâlir les étoiles,
Et comme les soldats allaient, fusils chargés,
Conduire à leur travail les anciens insurgés,
Tout à coup, s'élançant des ravins les plus proches,
Blancs fantômes surgis au loin parmi les roches,
En long burnous, montés sur leurs fins chevaux gris,
Et jetant leurs fusils en l'air avec des cris
Où se mêle le nom de leur Dieu qu'ils adjurent,
Les Bédouins du désert de tous côtés parurent.
Deux tribus, qui semblaient depuis longtemps dormir,
Venaient de relever l'étendard de l'Émir
Et voulaient de nouveau faire parler la poudre.
Ainsi qu'un gros nuage accourt, chargé de foudre,
Ils venaient, soulevant un flot de sable ardent.

Le commandant du fort, un brave cependant,
Vieux troupier devenu lentement capitaine,
Avait pâli devant cette attaque soudaine.
Le pauvre homme perdait la tête absolument.
Comment faire ? Il avait trente hommes seulement
Pour défendre les murs de sa faible redoute;
Et, quant aux condamnés politiques, sans doute,
A s'enfuir ils n'allaient pas être les derniers.

En ce moment, sorti des rangs des prisonniers,
L'un d'eux, qu'on avait vu parler, dans le tumulte,

A ses amis, de l'air d'un homme qui consulte,
Un grand gaillard, portant sur ses traits amaigris
La trace de vingt ans de misère à Paris
Et dont les yeux profonds, sous leurs sombres arcades,
Conservaient un reflet du feu des barricades,
S'approcha lentement du vieil algérien
Et dit, avec le ton traînant du faubourien :

« Mon capitaine, on vient vous dire que nous sommes
Cent condamnés, c'est vrai, cent forçats, mais cent hommes,
Tous du faubourg Antoine et tous gars bien choisis.
Nous savons que le fort est bondé de fusils;
Sur tous ces moricauds si vous voulez qu'on cogne,
Armez-nous donc. Après avoir fait la besogne,
On rendra les outils, ma parole d'honneur!
Vous ne me faites pas l'effet d'un chicaneur;
Vous aurez confiance en nous, — on en est digne, —
Et vous nous laisserez marcher avec la ligne.
Prêtez-nous les fusils et nous sommes sauvés.
La loque qui flottait sur nos tas de pavés
N'était pas, après tout, le vrai drapeau de France,
Et le rouge n'est bon qu'en pantalon garance...
Voyons! mon capitaine, est-ce dit?
L'officier,
Trop ému pour répondre et pour remercier,
Fit donner sur-le-champ au bagne rendu libre
De bons fusils avec des balles de calibre.
Il était temps. Trois cents Arabes étaient là,
Galopant tout autour du fort, criant : « Allah! »
Et tiraillant déjà sur ses minces murailles.

Soudain les deux canons vomirent leurs mitrailles
Qui firent reculer l'insolent tourbillon;
Puis, sortant du blockhaus, un hardi bataillon,
Où des soldats marchaient auprès de gens en blouse
Et chaussés de sabots comme en quatre-vingt-douze,
Vint se mettre en bataille et commença le feu.
Le combat fut sanglant et vif, mais dura peu.
Les Bédouins, qui croyaient surprendre un faible poste,
Devant tous ces Français si prompts à la riposte
Tentèrent bien, mettant tous les sabres au vent,
Deux charges qu'on reçut, baïonnette en avant.
Mais leur cheikh y périt, et la bande affolée,
Comme un vol de corbeaux reprenant sa volée,
Tourna bride et bientôt dans l'Atlas se perdit.

Alors les condamnés, ainsi qu'ils l'avaient dit,
Tenant loyalement la parole jurée,
Rentrèrent dans le fort en colonne serrée;
Sans hésitation, ils mirent en faisceaux,
Devant le commandant, leurs fusils encor chauds;
Et le vieil officier, contenant mal ses larmes,
A ses soldats d'un jour qui déposaient leurs armes
Étreignait les deux mains à leur rougir la peau,
Et disait rudement :
« Merci... pour le drapeau! »

Bleuette

Il était une fois, le fait n'est pas récent,
Dans un manoir du Rhin, un baron très puissant
De qui tous les vassaux maudissaient l'avarice.
Sa femme avait été jadis la bienfaitrice
Du pays, et son cœur n'était que charité.
Mais pour longtemps jamais un ange n'est prêté :
Pendant quelques beaux jours la terre à Dieu l'emprunte,
Puis il remonte au ciel. La baronne défunte
Avait laissé pourtant derrière elle une enfant,
De ses vertus témoin et souvenir vivant.
Quinze ans, blonde, chétive, on la nommait Bleuette.
Ainsi qu'un colibri dans un nid de chouette,
Sa jeunesse égayait le château triste et nu.

Le baron, qui s'était quelque peu contenu,
Devint encor plus dur quand sa femme fut morte.
Dès l'aube, ayant son seul écuyer pour escorte,
Il s'en allait au bois, l'épervier sur le poing.
Bleuette aimait son père et ne l'accusait point,
Mais trouvait cependant bien tristes les journées
Qu'elle passait, parmi les tentures fanées,
Dans ce manoir glacé, désert et solennel,
Où l'on ne faisait pas de feu, même à Noël.
Comme le temps paraît moins long quand on l'occupe,
La mignonne parfois se taillait une jupe

Dans les draps ramagés et dans les vieux lampas
Dont sa mère jadis rehaussait ses appas.
Car jamais le baron à la pauvre fillette
N'avait donné le moindre écu pour sa toilette.
Le vilain homme était bien trop ladre pour ça.
Bien plus, après la mort de sa femme, il cessa
Quoique à la sainte dame il en eût fait promesse,
De fréquenter l'église et d'entendre la messe,
Certain de trouver là, terrible épouvantail,
Quatre ou cinq mendiants assis sous le portail;
Et n'ayant jamais vu d'argent blanc ni d'or jaune,
Bleuette n'avait pas de quoi faire l'aumône.

C'était son gros chagrin. Elle se consolait
De coudre à ses habits la reprise et l'ourlet
Et d'être fagotée ainsi qu'une grand'mère;
Malgré tout elle était jolie, et c'est chimère
De croire qu'à son âge elle n'en savait rien.
Mais comme elle souffrait, et de son cœur chrétien
Quelle plainte montait, de Dieu seul entendue,
Lorsqu'il fallait passer devant la main tendue
D'un pauvre, et ne pouvoir rien mettre en cette main!

Le dimanche surtout. Tout le long du chemin,
Quand elle revenait, seule, portant son livre,
Dans ce parfum d'encens qui longtemps vous enivre,
Tout le long du chemin ce n'était que vieillards,
Femmes portant marmots, aveugles, béquillards,
Qui couraient sur ses pas en criant leur souffrance;
Les vieilles à bâton faisaient la révérence,

Et les petits enfants envoyaient leur baiser.
Elle ne trouvait pas de mots pour refuser,
Mais le front bas, les yeux baissés, rouge de honte,
Elle passait, prenant sa marche la plus prompte,
Et pleurait, une fois rentrée à la maison.

Un dimanche, c'était au temps de la moisson,
Elle vit, au moment de revenir de vêpres,
Tant de pauvres couverts de loques et de lèpres,
Aux marches du parvis assis et l'attendant,
Que le cœur lui manqua rien qu'en les regardant.
Bleuette n'osa pas affronter la sortie
Et se souvint alors que, vers la sacristie,
Une porte s'ouvrait sur le chemin des blés.
Elle allait donc, le cœur tremblant, les yeux troublés,
Prendre par ce chemin, quand, sous la colonnade,
Une vieille portant la jupe en cotonnade,
Les lourds sabots de bois et le vaste bonnet
Des aïeules, mais qui, dans une main, tenait,
En s'appuyant dessus, une longue baguette,
Apparut tout à coup, et, venant vers Bleuette,
Lui dit :
« Ma fille, il faut retourner sur tes pas.
Tout ce qui peut tomber sous ta main, ne crains pas
De l'offrir, sans rougir, au mendiant qui passe.
L'aumône n'a de prix que par la bonne grâce
De celui qui la donne. Enfant, avec deux mots,
Avec un bon sourire, on calme bien des maux.
Va! l'on te saura gré d'une honte bravée. »
Bleuette, qui vit bien que la vieille était fée,

Répondit poliment que d'aussi bons avis
Comme un ordre devaient par elle être suivis,
Puis, ayant salué, prit sa route ordinaire.
Les mendiants, suivant le flot du populaire,
S'étaient tous éloignés durant ce moment-là,
Et, seule, par les blés, Bleuette s'en alla.

Elle cueillait, avec un vague espoir dans l'âme,
Un gros bouquet de fleurs des champs, lorsqu'une femme
Qui se tenait assise au revers d'un fossé
L'aperçut, se leva, d'un air triste et lassé,
Et, craintive, les yeux en larmes, vint vers elle.

« Ayez pitié de moi, ma belle demoiselle!
Dit la femme. Aux moissons, d'ordinaire, je suis
Vos vassaux, en glanant tout le blé que je puis.
Je suis veuve, je suis bien pauvre et point hardie.
Mais cette fois, voyez! je sors de maladie,
J'arrive la dernière, et tout est ramassé,
Et je meurs de fatigue au bord de ce fossé.

— Hélas! lui répondit la bonne demoiselle,
Je n'ai pas même un sou dans ma pauvre escarcelle;
Mais prenez ce gentil bouquet de fleurs des champs,
Et vous pourrez l'offrir aux quelques braves gens
Qui voudront, j'en suis sûre, adoucir votre épreuve. »

Sans vouloir refuser l'humble cadeau, la veuve
Souriait cependant d'un air découragé;

Mais, quand elle l'eut pris, le bouquet fut changé,
O merveille admirable! en une énorme gerbe
De brillants épis d'or, plus grosse et plus superbe
Que celle que l'on porte à monsieur le curé.

Comprenant que c'était un don inespéré
Que lui faisait ainsi la bonne vieille fée,
Bleuette, l'âme heureuse et toute réchauffée,
Laissant l'autre charger d'épis son tablier,
Se sauva par le bois et cueillit au hallier
D'autres fleurs pour tresser une belle couronne.
Elle allait, — en songeant à la sainte baronne
Sa mère, à cette fée, au miracle accompli, —
Quand un petit gamin en haillons, mais joli
A croquer, et marchant pieds nus dans la poussière,
A son tour aborda la jeune bouquetière
Et lui dit, le cœur gros et tout tremblant d'émoi :

« Ma belle demoiselle, ayez pitié de moi!
Depuis l'hiver, je suis orphelin. Mon aïeule,
Elle a quatre-vingts ans! avec moi reste seule.
Travailler? Mais je suis trop jeune, on ne veut pas;
Et sous ce toit croulant que vous voyez là-bas,
J'ai laissé grand'maman sans pain, sombre et muette.

— Prends seulement ces fleurs de hallier, dit Bleuette,
Pour les donner à qui calmera vos douleurs;
Car je n'ai rien. »
Mais quand la couronne de fleurs
Fut entre les deux mains du pauvre petit mioche,

Elle devint un rond énorme de brioche,
Toute chaude et dorée ainsi qu'un pain bénit.

Bleuette, bien avant que l'orphelin finît
De s'étonner, s'enfuit et gagna la grand'route.
— Un beau lys frais éclos poussait au bord, sans doute
Pour qu'à s'en embellir elle se décidât.

A l'ombre d'un noyer, elle vit un soldat
Qui s'était assis là, sur une grosse pierre.
Sac au dos, s'appuyant sur sa longue rapière,
Cet homme paraissait de fatigue épuisé;
Son front — il revenait de la guerre, blessé —
Saignait sous un bandeau lié d'une ficelle.
Et ce soldat lui dit :
« Ma belle demoiselle,
L'étape était trop longue et le cœur m'a manqué;
Mais le bon vin remet un homme fatigué,
Et vous devriez bien — la peine n'est pas lourde —
Au village voisin aller remplir ma gourde.

— J'y cours, pauvre soldat, mais le village est loin,
Et vous vous ennuierez tout seul dans votre coin;
Le parfum de ce lys vous tiendra compagnie. »

L'homme d'armes sourit, et, sans cérémonie,
Prit entre ses doigts noirs le calice embaumé.
Mais, quand il le toucha, le lys fut transformé
En un grand hanap plein de vin de la Moselle
Où le soleil dardait une fauve étincelle.

Bleuette ne vit plus de pauvres ce jour-là.
Mais, dans tout le pays, vous pensez qu'on parla
Et que tous ses bienfaits laissèrent une trace.
Or, son père, le soir, revenant de la chasse,
Trouve tous ses vassaux émus et rassemblés;
Et tous de lui parler de la gerbe de blés,
Comme de la brioche énorme et du grand verre.
Il n'en peut plus douter : c'est un fait qu'on avère;
Et sa cupidité s'en réjouit déjà.
Donc, après le souper, que le baron mangea
Sans appétit, et quand l'unique domestique
Eut enfin desservi la table très rustique,
Il attira Bleuette entre ses deux genoux :

« Maintenant, lui dit-il, nous sommes entre nous.
Reçois mon compliment. Vrai! tu naquis coiffée.
Je sais l'étrange don que t'a fait cette fée,
Et j'en veux sur moi-même essayer le pouvoir.
Fais-moi quelque présent, ma mignonne, pour voir
Ce qu'il va devenir dans la main de ton père.

— Malgré tout mon respect, dit Bleuette, j'espère
Que vous laisserez là ce projet dangereux.
Je n'ai reçu ce don que pour les malheureux,
Et non pour augmenter le bien de la famille.

— Laisse-moi donc. C'est trop de scrupule, ma fille!
Donne-moi seulement, rien que pour essayer,
La médaille de plomb qui pend à ton collier.

Le pire qu'il se peut faire, c'est qu'elle reste
Ce qu'elle est, un bijou de valeur très modeste;
Mais si nous la voyons être soudainement
Un lourd médaillon d'or ou bien un diamant,
C'est qu'aussi ton pouvoir nous échoit en partage. »

Bleuette n'osa pas résister davantage,
Et mit, bien qu'à regret, dans la main du vieux fou
La médaille de plomb qui pendait à son cou;
Mais l'avare frémit quand il l'eut empoignée,
Car il ne tenait plus qu'une horrible araignée,
Toute noire, effroyable, avec des bras velus.
Faisant pour la jeter des efforts superflus,
L'avare serait mort d'effroi dans la bataille;
Mais la bête ne fut que la simple médaille
Qu'elle était, quand l'enfant l'eut reprise en sa main.
Le baron réfléchit, et, dès le lendemain,
A Bleuette il fit don d'une pleine aumônière.

Cette merveille-là ne fut pas la dernière
Qu'accomplit cependant la mignonne aux yeux bleus.
Elle avait conservé son don miraculeux,
Et, quand elle sortait des vêpres, le dimanche,
Le sou qu'elle donnait devenait pièce blanche,
Le simple écu d'argent devenait un marc d'or,
Et le marc un bijou plus précieux encor;
Si bien que sa gentille et bonne renommée
Au landgrave-électeur fut un jour affirmée,
Et, s'étant renseigné dans le pays entier,
Il la voulut pour femme à son seul héritier.

Il se fit tout d'abord annoncer par un page,
Et vint enfin, lui-même, en superbe équipage,
Confier au baron le désir qu'il avait.
Le fils de l'Électeur, gentilhomme parfait,
Plut à Bleuette, dès la première soirée,
Et la noce, bientôt après, fut célébrée
Avec tant d'allégresse et de luxe inouï
Qu'on en parle, là-bas, même encore aujourd'hui.

Le Raisin

Le malade baissait tous les jours. Pauvre père!
Et, dans l'humble logis, jadis presque prospère,
Avait depuis longtemps sévi la pauvreté.
Les sinistres papiers du Mont-de-Piété
S'étaient accumulés derrière la pendule;
Et, toujours espérant, — le malheur est crédule, —
La famille vendait tout son petit trésor.
La timbale, les six couverts, la montre en or,
L'un après l'autre étaient retournés chez l'orfèvre.
Au moribond toussant et grelottant la fièvre
On sacrifiait tout, sans se décourager.
Un jour, le médecin dit :
« S'il pouvait manger! »

Mais il avait déjà, le triste grabataire,
Refusé le biscuit avec du vieux madère,
Les trois huîtres et l'œuf poché dans du bouillon.
Or, bien qu'on fût en mars, par un jour sans rayon,
On parla de raisin, ne sachant plus que dire,
Hélas! — et le malade eut un faible sourire.

On se saigna. Le soir, à ce pauvre chevet,
— Dans la boîte portant la marque de Chevet
Et montrant les grains durs et roux sous la dentelle
De papier, — tentatrice, appétissante et telle
Qu'au dessert, parmi les gourmets en belle humeur, —
Parut la ruineuse et splendide primeur.
L'agonisant la vit, mais, sans y toucher même,
Il détourna le front, plein d'un dégoût suprême,
Et, trois heures après, il s'en allait enfin
Dans l'autre monde où nul n'a sans doute plus faim.

La misère attendait les enfants et la mère;
Mais, le surlendemain, à l'école primaire,
Les orphelins faisaient envie aux écoliers
En tirant ce raisin de leurs petits paniers.

Premier Désir

C'est un vieux souvenir de mon adolescence.
J'étais un grand flandrin, pâli par la croissance,
Horriblement timide et subissant toujours
La honte de porter des pantalons trop courts.
Je rêvais de fléchir une belle inhumaine,
Et j'avais, entassant mes deux francs par semaine,
Pour mes trois poils de barbe acheté deux rasoirs..
Tremblant d'émotion, tous les dimanches soirs
J'arrivais le premier, toujours, chez Adrienne,
Dont la famille était liée avec la mienne.
Pour compléter un whist, on m'avait invité.
Dans le petit salon, près de la tasse à thé,
Je trouvais la maman seule, — première épreuve, —
Avec son havanais dans sa robe de veuve,
En lunettes d'argent, et, d'un air solennel,
Regardant le portrait du défunt colonel
Son époux, effrayant sous un casque à chenille.
On causait de la pluie et du beau temps; sa fille
Achevait sa toilette; et, posé sur le bord
D'un fauteuil, j'attendais, le cœur battant bien fort.
Enfin, sur les appels répétés de sa mère,
Elle arrivait, superbe, avec sa lèvre amère,
Son corsage trop plein et ses regards luisants
De belle brune, fille encore à vingt-six ans.
Quand nos mains se touchaient, trop ému pour rien dire,

J'observais sur sa bouche un triomphant sourire;
Car alors son orgueil de femme était flatté
De mon trouble rendant hommage à sa beauté.
Mais c'était un éclair; et soudain sa figure
Prenait l'expression fâchée et presque dure
De la fille sans dot qu'offense tout désir.
Oh! sa main! Que j'aurais voulu la ressaisir
Alors, et, suppliant, de ma voix la plus tendre,
Lui dire de m'aimer, lui dire de m'attendre,
Et qu'à tout prix, plus tard, je la mériterais!
A-t-elle dans mes yeux lu mes désirs secrets,
Mes désirs insensés, — je sortais du collège! —
Et songé : « S'il était un homme, l'aimerais-je? »
A-t-elle eu quelquefois, pour cet amour d'enfant,
Un peu de pitié douce en s'en apercevant?
Je ne m'en suis jamais douté; mais je l'espère.
C'est alors que venait un ami de mon père,
Vieux soldat alsacien, à l'aspect probe et dur,
Dont la rosette rouge excusait l'habit mûr;
Et le whist commençait. O volupté parfaite!
Elle était près de moi! Sa blanche main, distraite,
Remuait les jetons dans un petit panier;
Et je voyais son beau visage s'égayer
Lorsque le commandant, à qui, par maladresse,
Je venais de couper une carte maîtresse,
Murmurait un juron terrible entre ses dents,
Et que, risquant des coups toujours plus imprudents,
Par-dessous l'abat-jour orné d'ombres chinoises
Vers elle je lançais des œillades sournoises.
Enfin, elle servit le thé sur un plateau.

Je choisissais ma tasse et mon petit gâteau,
Lentement, et j'avais même parfois l'audace
De la bien regarder, une seconde, en face.
Mais la maman disait alors : « Comme il est tard ! »
On partait; et tout seul, sur le long boulevard
Par où l'on revenait de ce fond de banlieue,
Dans le silence et dans la paix de la nuit bleue,
Avec une douceur qui ne peut s'exprimer,
Je savourais le mal délicieux d'aimer.

Ce fut tout le roman. Vous voyez qu'il est mince.
Les deux femmes bientôt partirent en province,
Pour vivre plus à l'aise auprès d'un vieux parent.
J'étais pour Adrienne un simple indifférent.
Je souffris. L'oubli vint... Je ne l'ai point revue.

Or, l'autre jour, j'ai fait la rencontre imprévue
De ce vieil officier, mon partenaire ancien,
Qui grommelait avec un accent alsacien
Quand je n'avais pas su répondre à son invite.
Le vieillard m'a parlé d'Adrienne. Elle habite
Dans l'Est, et n'est jamais revenue à Paris.
C'est une pauvre veuve avec des cheveux gris,
A présent. Son mari, fort triste personnage,
Qui fit pendant dix ans le malheur du ménage,
Est mort, en lui laissant un fils, qui doit avoir
L'âge exact que j'avais quand je venais, le soir,
Faire le whist; un grand garçon très bon pour elle...
L'histoire était banale et toute naturelle;
Mais le spectre de mon premier désir d'amour,

Brusquement évoqué, m'a navré tout un jour :
Elle, par le malheur et par l'âge enlaidie!...
Ainsi parfois on pleure à quelque mélodie
Que nous chantait jadis une bien chère voix,
Et qu'on retrouve, avec le regret d'autrefois,
Fausse et comme sortant des poumons d'un phtisique,
Dans les sons tremblotés d'une boîte à musique.

Une Aumône

FUMANT à ma fenêtre, en été, chaque soir,
Je voyais cette femme, à l'angle d'un trottoir,
S'offrir à tous ainsi qu'une chose à l'enchère.
Non loin de là s'ouvrait une porte cochère
Où l'on entendait geindre, en s'abritant dessous,
Une fillette avec des bouquets de deux sous.
Et celle qui traînait la soie et l'infamie
Attendait que l'enfant se fût bien endormie,
Et lui faisait alors l'aumône seulement.
— Tu lui pardonneras, n'est-ce pas? Dieu clément!

Préface d'un Livre posthume

A la mémoire de Henri-Charles Read.

Celui qui fit ces vers est mort à dix-neuf ans.
— Tel l'amandier précoce, au début du printemps,
Meurt pour une neige qui tombe. —
Il ne reste de lui que ce bouquet glané,
Et d'une main pieuse, ainsi qu'un frère aîné,
Je viens le poser sur sa tombe.

En lisant ses doux vers, qu'ils l'aient ou non connu,
Tous seront attendris par leur charme ingénu,
Par leur grâce simple et naïve,
Et, devinant quel homme eût été cet enfant,
Ils se demanderont pourquoi le sort défend
Qu'un tel être prospère et vive;

Pourquoi tant de charmants espoirs ont succombé;
Pourquoi sur le chemin on trouve un nid tombé;
Pourquoi le vent brise l'arbuste;
Pourquoi l'Artiste, un jour, laisse là, sans regret,
Une ébauche où déjà le chef-d'œuvre apparaît,
Et pourquoi le Ciel est injuste!

Mais devant ce jeune homme au sépulcre enfermé,
Moi qui vieillis, je dis à ceux qui l'ont aimé
Ou qui l'aimeront par son livre :

Heureux qui n'a vécu qu'un jour, en floréal!
Heureux qui meurt, tout jeune, avec son idéal!
Dieu lui fait grâce et le délivre.

Car vivre, c'est souffrir. Quels maux n'eût pas soufferts
Le cœur ardent et bon qui s'épanche en ces vers?
Il portait la marque fatale.
L'Art, le Bonheur, l'Amour à ses yeux avaient lui;
Il n'a pas eu le temps de voir fuir devant lui
Tous ces mirages de Tantale.

D'ailleurs, que savons-nous? Hommes, courbons nos fronts.
Au delà du tombeau vers lequel nous courons
Siège une immuable justice;
Et nous saurons un jour qu'il est essentiel
Que l'âme d'un poète enfant remonte au ciel
Pour que le soleil resplendisse.

A un Amant

Amant abandonné qu'une maîtresse oublie,
Pourquoi ce poing fermé que tu montres aux cieux?
Pourquoi ce pli profond dans ton front soucieux
Et ce regard où brûle une ardeur de folie?

Pourquoi ce désespoir? Parce qu'elle est jolie,
Parce qu'en caressant son corps délicieux,
En respirant sa bouche, en admirant ses yeux,
Tu trouvais un remède à ta mélancolie.

Tu pâlis en songeant à l'odeur de sa chair;
Son visage est toujours le seul qui te soit cher;
De tout autre, aussitôt blasé, tu te dégoûtes.

Va! tu me fais pitié, triste martyr d'amour.
La vie est un éclair, la beauté dure un jour!
Songe aux têtes de morts qui se ressemblent toutes.

A un Élégiaque

Jeune homme, qui me viens lire tes plaintes vaines,
Garde-toi bien d'un mal dont je me suis guéri.
Jadis j'ai, comme toi, du plus pur de mes veines
Tiré des pleurs de sang, et le monde en a ri.

Du courage! La plainte est ridicule et lâche.
Comme l'enfant de Sparte ayant sous ses habits
Un renard furieux qui le mord sans relâche,
Ne laisse plus rien voir de tes tourments subis.

On fut cruel pour toi. Sois indulgent et juste.
Rends le bien pour le mal, c'est le vrai talion.
Mais, t'étant bien bardé le cœur d'orgueil robuste,
Va! calme comme un sage et seul comme un lion.

Quand même, dans ton sein, les chagrins, noirs reptiles,
Se tordraient, cache bien au public désœuvré
Que tu gardes en toi des trésors inutiles
Comme des lingots d'or sur un vaisseau sombré.

Sois impassible ainsi qu'un soldat sous les armes;
Et lorsque la douleur dressera tes cheveux
Et qu'aux yeux, malgré toi, te monteront des larmes,
N'en conviens pas, enfant, et dis que c'est nerveux!

La Chambre abandonnée

La chambre est depuis très longtemps abandonnée,
Les meubles sont flétris, la tenture est fanée.
Un jour, on est parti sans fermer les volets;
Et le soleil, celui des torrides juillets
Aussi bien que celui des décembres polaires,
A longtemps promené ses regards circulaires,
Comme il fera demain, comme il fait aujourd'hui,
Dans ce lieu saturé de tristesse et d'ennui.

La chambre est depuis très longtemps abandonnée.
Un peignoir rose tendre en soie enrubannée
Conserve, sur le grand divan de satin noir,
L'attitude d'un corps brisé de désespoir;
Et, depuis le départ, deux pantoufles mignonnes
Traînent sur la peau d'ours, près du lit à colonnes,
De la dernière nuit encor bouleversé.
Partout, sur l'écrin vide et le livre laissé,
Où la fuite fiévreuse et brusque se devine,
La poussière a posé sa neige grise et fine;
Et, dans les hauts miroirs brumeux, rien n'est resté
Du sourire qu'ils ont autrefois reflété.

La chambre est depuis très longtemps abandonnée.
Une causeuse est là, devant la cheminée.
Quel secret monotone échangent donc entre eux
Le large fauteuil vide et le foyer poudreux?
O morne solitude! ô silence sévère!
Sur la table une rose est morte dans un verre;
Les feuilles tour à tour ont chu comme un fardeau,
Et leurs cadavres noirs, autour du verre d'eau,
Sont épars tristement et font une jonchée
Sur qui semble pleurer la tige desséchée.
Enfin la seule chose encor qui remuait
Dans cet intérieur immobile et muet,
Le seul objet doué d'une âme, d'une haleine,
La pendule de Saxe aux fleurs de porcelaine
A dû depuis longtemps, très longtemps, s'arrêter...
Comme tu cesseras bientôt de palpiter,

O toi dont je maudis l'existence obstinée,
Cœur plus désert que n'est la chambre abandonnée!

Le Bateau-Mouche

On court bien loin, bien loin, chercher des paysages
Avec des pins brisés sur des torrents sauvages
Et des paquets de mer tordus sur des récifs;
Mais le Parisien, dédaigneux des poncifs,
Pour voir des coins charmants et des tableaux intimes,
Se contente d'aller, pour ses quinze centimes,
A bord d'un bateau-mouche alerte et matinal,
Du viaduc d'Auteuil au Pont National :
Spectacle intéressant plus qu'on ne s'imagine!
Bercé par le hoquet rythmé de la machine
Auquel parfois l'écho des rivages répond,
Le flâneur fume et rêve en marchant sur le pont.
Là, du monde amusant survient à chaque escale :
C'est l'ouvrier lisant la feuille radicale
Que rédige pour lui Rochefort ou Naquet;
C'est le bourgeois de Londre, armé d'un Cook's ticket
Et traînant après lui trois miss en robe courte;
Le patronnet portant sur sa tête une toute;
Le gros homme en sueur qui s'assied et dit : « Ouf! »
Et la pâle grisette en mince water-proof,
Avec ses jolis yeux et son teint de chlorose.

Allez là par un temps voilé de brume rose,
Par un matin d'octobre ou d'avril, voulez-vous?
Faites-moi le trajet complet pour vos trois sous.
Et puis, — j'aime à vous croire une âme délicate, —
Autour des bains Vigier ou près de la frégate,
Dites-moi franchement si vous n'avez pas vu
De vrais motifs à peindre et d'un charme imprévu,
Émergeant du brouillard que le soleil dissipe,
Où le père Corot aurait fumé sa pipe.

Pour moi qui de Paris fais mes seules amours,
J'accomplis ce voyage au moins tous les huit jours.
J'en connais tous les coins par cœur; je me rappelle
Combien la flèche d'or de la Sainte-Chapelle
Par un matin d'hiver anime le tableau;
J'ai noté le fracas impétueux de l'eau,
Quand, cédant à l'effort du bateau-mouche en marche,
Elle va se briser sous les ponts, contre l'arche.
De tous ces riens charmants je ne suis jamais las.
J'ai pour ami, devant le port Saint-Nicolas,
Un vieil arbre isolé qui montre ses racines.
Puis, quand j'ai bien assez regardé mes voisines,
Qui du *Petit Journal* lisent le feuilleton,
Je descends, à travers la foule d'un ponton
Qui ferait le bonheur des impressionnistes;
Et, tout le long des quais où sont les bouquinistes,
Le cerveau tout grisé de tant d'aspects divers,
Je rentre en feuilletant les volumes de vers.

La Nymphe de Ville-d'Avray

au Monument de Corot

DEVANT ce marbre clair encadré de verdure
Qu'à l'intime et naïf ami de la nature
Ont élevé vos soins touchants,
La nymphe de ces bois, muse simple et rustique,
Doit apporter aussi son tribut poétique,
Les mains pleines de fleurs des champs.

Le bon Corot m'aimait. Je suis l'une de celles,
Alors que l'aube emplit de vagues étincelles
L'horizon frileux du matin,
Que l'artiste — c'était son heure favorite —
Voyait passer, avec les yeux de Théocrite,
Au fond du brouillard argentin.

C'est moi qu'il a montrée, assise au pied d'un hêtre,
Essayant de noter sur la flûte champêtre
Quelque musique de berger;
C'est moi, mêlée au chœur de mes sveltes compagnes,
Qu'il faisait, dans la paix sereine des campagnes,
Tourner sur un rythme léger.

Je le connaissais bien, le vieux bonhomme en blouse,
Et, quand il préparait sur un coin de pelouse
Son chevalet et ses pinceaux,

Pour embellir encor ses extases secrètes
J'étais là, j'exaltais l'odeur des violettes,
J'excitais le chant des oiseaux.

Tandis qu'il travaillait, abrité par un saule,
Je venais regarder par-dessus son épaule,
A petits pas, tout doucement;
Il peignait à la hâte, et sous sa brosse agile
J'ai pu voir bien souvent, moi, fille de Virgile,
Éclore son rêve charmant.

Ses esquisses, c'est moi qui les vis la première.
L'eau verte et pure où court un frisson de lumière,
L'azur du ciel, l'or du genêt,
Le flot des épis mûrs ondulant sous les brises,
Les couchants enflammés et les aurores grises,
J'étais là quand il les peignait.

Hélas! depuis cinq ans qu'est mort le grand artiste,
Moi, la nymphe des bois qu'il aimait, j'étais triste,
Et souvent, tout bas, j'ai gémi,
Quand, au printemps, gardant son souvenir fidèle,
Devant moi le bleuet disait à l'hirondelle :
« Où donc est notre vieil ami? »

Mais vous nous le rendez. Voici notre poète!
Un doux rossignol chante au-dessus de sa tête.
C'est lui! nous le reconnaissons!

C'est bien son bon visage! Il regarde, il respire!
Oiseaux! fleurs! désormais vous le verrez sourire
Dans vos parfums, dans vos chansons;

Et, près de la fontaine où vit sa chère image,
Portant comme aujourd'hui quelque odorant hommage,
Je reviendrai souvent m'asseoir
Au moment qui berçait si mollement son rêve,
Quand l'étang s'assombrit, et quand au ciel se lève
La divine étoile du soir.

L'Anneau

Lorsque des anciens morts on trouble le repos,
Qu'on soulève le marbre effrité des tombeaux,
Qu'au sépulcre on ose descendre
Et qu'on viole, après un travail dur et long,
Le funèbre secret des vieux cercueils de plomb,
On n'y trouve que de la cendre.

Plus trace d'ossements, plus trace de linceul.
L'implacable néant a tout dévoré, seul,
Comme une bête carnassière.
Lentement, lentement, tout s'est décomposé;
Le squelette lui-même à la fin s'est usé :
Rien, plus rien qu'un peu de poussière.

Pourtant, en la fouillant du bout de son soulier,
Parfois le fossoyeur voit un objet briller
Parmi cette cendre incolore :
C'est l'anneau que le mort jadis eut à son doigt
Et qui, métal fidèle et pur, comme il le doit,
Demeure intact et brille encore.

Dans ces jours de chagrin où je hais le soleil,
Il me semble souvent que mon cœur est pareil
A ces antiques sépultures,
Et qu'on n'y peut plus rien désormais découvrir
Des mille sentiments qui l'ont tant fait souffrir
Par leurs cruelles impostures.

Ce n'est plus que néant, que ténèbres, qu'oubli;
Et ce tombeau, d'un peu de froide cendre empli,
M'en offre le parfait modèle;
Mais l'œil de ma pensée y voit briller encor,
Comme, au fond de l'ancien sépulcre, l'anneau d'or,
Ton souvenir tendre et fidèle.

Vieux Brouillon de lettre

Adieu ! J'ai peur d'aimer. Quittons-nous ce soir même.
Je te ferais souffrir et tu me rendrais fou.
Ainsi qu'une coquette ôte un collier qu'elle aime,
Je détache à regret tes bras blancs de mon cou.

Adieu! L'Amour viendrait. Bornons-nous au caprice.
Ne nous torturons pas des larmes du départ.
Adieu! Mon cœur blessé saigne à sa cicatrice.
J'ai tant souffert, vois-tu, pour avoir fui trop tard.

Adieu! Pour nous punir de notre fantaisie,
L'Amour veille, il nous guette, et le malheur le suit,
Pareil à ce bourreau qu'une reine d'Asie
Postait pour égorger ses amants d'une nuit.

Huit jours tu m'appartins, — ô joie, ivresse, gloire! —
Avec des soirs d'été pour sublime décor;
Et, parmi les amours étoilant ma mémoire,
Nos amours sont ainsi que des planètes d'or.

Mais puis-je, pauvre et fier, te garder, toi, trop belle?
C'est impossible, hélas! Épargnons-nous des pleurs.
Si nous tardions encor, — la vie est si cruelle! —
Nos soupirs d'aujourd'hui deviendraient des douleurs.

Ayons pitié de nous! Fuyons-nous, mon amie!
Mais souffre qu'en un rêve où sont mouillés mes yeux,
Je te revoie encor dans mes bras endormie
Et pose entre tes seins le baiser des adieux!

Sur une Tombe au Printemps

La vieille croix s'effrite au fond du cimetière,
Mais avril embellit le signe des douleurs;
La fauvette y fait halte, et de ses douces fleurs
Un sauvage églantier la couvre tout entière.

La voix du rossignol vaut bien une prière,
Et moins que la rosée un regret a de pleurs.
Dans ces parfums, dans ces chansons, dans ces couleurs,
On sent revivre ici l'immortelle matière.

O vieux mort oublié de qui l'orgueil humain
A sans doute rêvé l'éternel lendemain
Au sein du paradis, dans les apothéoses,

Aujourd'hui n'as-tu pas un destin aussi beau,
Si ton esprit épars autour de ce tombeau
Chante avec les oiseaux et fleurit dans les roses?

Le Vin

Longtemps, dans l'atmosphère humide des caveaux,
Sous la voûte profonde et de nitre imprégnée,
Sous la poussière et sous les toiles d'araignée,
Le jeune vin vieillit dans les flacons nouveaux.

Il faut que dans le calme et l'ombre des tombeaux
La sublime liqueur dure plus d une année,
Avant que d'accomplir sa noble destinée
D'exalter un instant nos cœurs et nos cerveaux.

Ainsi, Chaze, il en est de la pensée humaine;
C'est par un très secret et très lent phénomène
Qu'elle se plie enfin au rythme harmonieux.

Un doux sonnet mûrit comme un bordeaux suave,
Et tu fais bien, ami, qui vis dans une cave,
De lire de beaux vers en buvant tes vins vieux.

Portrait de Victor Hugo
par Bonnat

C'est Hugo! C'est bien lui! Quelque puissante idée
Occupe en ce moment cette tête accoudée;
Un noble songe emplit son œil terrible et doux,
Et, dans ce front pensif qui nous domine tous
Et comme les vieux monts a de la neige au faîte,
Se forment en secret les grands vers de prophète
Qu'il fait flamber aux murs des palais triomphants,
Ou bien une chanson pour ses petits-enfants.
Il est bien ressemblant. C'est le maître lui-même!
Aussi le siècle entier, qui l'admire et qui l'aime,

Approuve ton travail, peintre, et te dit merci
D'avoir fait ce portrait juste en ce moment-ci,
De nous avoir montré sa face auguste telle
Qu'elle resplendira dans sa gloire immortelle,
Et de nous avoir peint le vieillard triste et beau
Qui fixe son regard profond sur le tombeau
Où le plus grand, hélas! descend comme le moindre,
Et qui, son labeur fait, va lentement rejoindre
Homère en son Olympe et Dante en son Enfer,
Calme comme un coucher de soleil sur la mer!

L'Anniversaire

Un chêne est vieux. Pourtant, dans ses fortes ramures,
Jamais plus de doux nids, plus de divins murmures
N'ont chanté sous le noir couvert;
Et jamais, quand le vent de floréal se lève,
A ses bourgeons dorés n'a monté plus de sève;
Plus il vieillit, plus il est vert.

Un aigle est vieux. Jamais, s'élançant de son aire,
Il n'a plus bravement volé vers le tonnerre,
Dans l'air d'orage lourd et chaud;
Et jamais le grand coup de ses ailes sublimes
Ne l'a mieux emporté par delà les abîmes;
Plus il vieillit, plus il va haut.

Le soleil est très vieux. Pourtant sa face ardente
N'a jamais mieux versé la chaleur fécondante
Aux fleurs, aux fruits, à la moisson;
Jamais plus doucement dans l'exil où nous sommes
Ce sourire de Dieu n'a brillé sur les hommes;
Plus il vieillit, plus il est bon.

Il est très vieux aussi, le bien-aimé Poète
De qui nous célébrons par de longs cris de fête
Les quatre-vingts ans aujourd'hui.
C'est lui qui, dans un mot d'éloquence suprême,
Nous disait : « Je naquis avec ce siècle même,
Et je continue avec lui. »

Mais, quand elle permet qu'un tel poète naisse,
La nature lui donne un trésor de jeunesse.
L'aïeul au jeune homme est pareil;
Et l'Esprit devant qui tous les autres pâlissent,
Superbe, ne vieillit pas plus que ne vieillissent
Le chêne, l'aigle et le soleil.

Oh! longtemps, très longtemps, à cet anniversaire,
Devant toi, courbant tous, ô grand vieillard sincère,
Nos fronts d'émotion tremblants,
Laisse-nous voir encor, plus nobles chaque année,
Parmi les lauriers verts dont ta tête est ornée,
Briller tes jeunes cheveux blancs!

Résurrection

Quand dans le deuil du monde et de la France entière
Le corbillard du pauvre allait au Panthéon,
A travers le drap noir et le bois de la bière
La foule croyait voir transparaître un rayon.

Vainement on voulait chasser cette démence,
Songeant que le Poète, à la tombe porté,
Avait à l'univers légué son œuvre immense
Et qu'il s'y survivrait pour l'immortalité!

Non! sous le sombre drap, l'âme d'angoisse atteinte,
Toujours on croyait voir, comme un espoir secret,
Une flamme d'amour qui n'était pas éteinte,
Un foyer d'idéal qui se rallumerait!

Tu ne te trompais pas, ô Peuple! Le Génie
Faisait dans ce cercueil resplendir sa clarté!
Le Maître n'est pas mort, l'œuvre n'est pas finie.
Miracle! il ressuscite! il est ressuscité!

Il veillait seulement sous la voûte glacée,
Ainsi que Barberousse au fond du souterrain;
Pour nous livrer encor sa sublime pensée
Son caveau va s'ouvrir avec un bruit d'airain.

Le Poète endormi sous les apothéoses
Longtemps nous donnera des poèmes nouveaux.
De son tombeau sacré sort un parfum de roses;
De son cercueil béni s'envolent des oiseaux.

Peuple qu'il aima tant, viens! puisqu'il te convie,
Admirer le grand mort à son premier réveil,
Et voir, de son sépulcre encor si plein de vie,
L'OEuvre surgir ainsi qu'un lever de soleil!

Le Rêve

D'APRÈS LE TABLEAU DE JULES LEFEBVRE

Légère et d'or pâle coiffée,
Dans un nuage, sur les eaux,
C'est bien la transparente fée
Des nénuphars et des roseaux.

Demi-voilé pour le profane,
Il semble craindre le regard,
Ce corps exquis et diaphane
Qui se roule dans le brouillard.

Vers quel mystérieux voyage
Va le blond fantôme flottant?
Est-ce une femme, est-ce un nuage
Qui glisse et vole sur l'étang?

Mais déjà tout s'emplit d'aurore,
Et, dans le ciel rose et vermeil,
L'apparition s'évapore
Au premier rayon du soleil,

Et ne laisse pas plus de trace
Que le rapide éclair d'azur
De ce martin-pêcheur qui passe
N'en a laissé sur le flot pur.

L'Éducation maternelle

D'APRÈS LE GROUPE EN MARBRE D'EUGÈNE DELAPLANCHE

DEBOUT près de sa mère assise
Qui lui présente l'A B C,
La petite reste indécise,
Bouche ouverte et regard baissé.

Adorable sans être belle,
La fillette aux mignons pieds nus
Avec attention épelle
Les caractères mal connus.

La mère, dont le geste auguste
Enseigne et protège à la fois,
Enveloppe d'un bras robuste
L'enfant qui lit à demi-voix.

Et, montrant d'un bout de baguette
Le livre encor bien mal appris,
Sur le naïf visage guette
L'éclair qui suit un mot compris.

Sculpteur, ton œuvre est bonne! En elle
Tu sus fixer l'instant soudain
De cette attente maternelle
Et de cet effort enfantin.

A la Vierge près de sainte Anne
J'avais d'abord rêvé, devant
Cette humble et douce paysanne
Qui montre à lire à son enfant;

Puis j'ai mieux vu ton espérance,
Et j'ai compris que tu courbais
Le peuple à venir de la France
Sur les lumineux alphabets.

Rêverie

D'APRÈS LE TABLEAU DE GASTON JACQUET

Au sortir du lit de dentelle,
Les cheveux emmêlés encor,
Ce matin, à quoi rêve-t-elle
Dans le vieux fauteuil gaufré d'or?

Sur sa poitrine, sa main fine
Se pose d'un geste distrait.
Hélas! est-ce qu'elle y devine
Le lent travail d'un mal secret?

Car c'est un matin de novembre,
Et sous le velours onduleux
De la longue robe de chambre,
Son frêle corps est tout frileux.

On dirait presque qu'elle tremble;
Ce cher visage est amaigri,
Et cette bouche exquise semble
Avoir plus toussé que souri.

Serait-il si cruel, le rêve
De l'enfant pensive aux yeux las?
Songe-t-elle qu'elle est bien brève,
La claire saison des lilas?

Pauvre mignonne! Songe-t-elle
Que l'automne vient de finir,
Qu'il fait froid et que l'hirondelle
Sera bien lente à revenir?

Le Régiment qui passe

D'APRÈS LE TABLEAU D'ÉDOUARD DETAILLE

PAR un temps de boue et de glace,
Le peuple, toujours enfantin,
Regarde un régiment qui passe
Devant la Porte Saint-Martin.

C'est un régiment de la ligne;
Astiqué comme aux anciens jours,
Le tambour-major, d'un air digne,
Précède les petits tambours.

Deux officiers qui, pour les suivre,
Maintiennent leurs chevaux au pas,
Au delà des saxhorns de cuivre
Dominent les fronts, et là-bas,

A travers la brume incertaine,
Tels des pavots dans les épis,
S'avance la foule lointaine
Des chassepots et des képis.

Pour les soldats, le populaire
S'est en grand'hâte rassemblé;
Un flot de gamins accélère
Sa marche à leur pas redoublé.

La troupe passe, calme et gaie,
Comme elle irait sous les obus,
Devant les gens qui font la haie
Et l'encombrement d'omnibus.

Chacun l'accompagne ou s'arrête,
Et l'on voit emboîter le pas
L'ouvrier tirant sa charrette
Ou portant son fils sur ses bras.

Et, rêvant déjà de bataille,
Tous sont heureux naïvement;
Car toujours la France tressaille
Au passage d'un régiment.

Aux Femmes de Lyon

O femmes qui vivez dans le luxe et la joie,
Et qui, lasses un jour de vos robes de soie,
Les quittâtes avec dédain,
O femmes qui suivez la mode séductrice,
Il faut que vous sachiez que, pour ce seul caprice,
Des milliers d'hommes sont sans pain!

Avez-vous jamais su, belles patriciennes,
Alors que vous alliez aux fêtes anciennes
Danser, rire et parler d'amour,

Qu'un peuple d'ouvriers, plein d'enfants et de mères,
Gagnait sa vie avec vos chiffons éphémères,
Avec vos parures d'un jour?

C'était ainsi pourtant. Pour que vous fussiez belles,
Pour vous donner toujours des toilettes nouvelles,
Pour ces satins que vous portiez,
Pour ces robes d'hier à présent dédaignées,
Des milliers de canuts, actives araignées,
S'asseyaient devant leurs métiers.

Parce que vous usiez ces vêtements de fête,
Le tisserand lançait, en chantant, sa navette,
Et la Croix-Rousse prospérait;
Parce que vous changiez de jupe et de corsage,
Le ménage vivait, la fillette était sage,
On n'allait pas au cabaret.

Ces choses se passaient, mais vous n'y songiez guère.
Puis, tout à coup, voici que la soie est vulgaire
Et que l'on n'en veut plus enfin.
Le cachemire est mieux, le drap est plus commode :
On a quitté ce goût, on a changé de mode...
Et tout un peuple meurt de faim!

Femmes du monde, il faut vous dire cette chose;
Car, sans vous en douter, oui! vous êtes la cause
Qui produit ce terrible effet.

Vous devez regarder ce spectacle sévère,
Et mesurer le bien que vous avez à faire
A ce mal que vous avez fait!

Sans être pour cela de profonds philosophes,
Nous pouvons bien prévoir qu'aux anciennes étoffes
Vous reviendrez un beau matin;
Vous ferez des heureux en faisant des folies,
Et trouverez encor moyen d'être jolies
Sous la moire et sous le satin.

Mais avant tout, songeons à la ville affamée.
Ils sont sans pain! Ils sont trente mille, — une armée! —
Et le désaccord est bien vieux
Entre maigres et gras, entre joyeux et tristes.
Il faut donner! Ce sont les riches égoïstes
Qui font les pauvres envieux.

Femmes, il faut donner!... Au père de famille,
A la mère sans lait pour l'enfant, à la fille
Dont la beauté peut s'indigner
Que la faim creuse ainsi son visage livide,
Aux petits écoliers qui vont le panier vide...
Il faut donner, donner, donner!

Donner! C'est la sagesse éternelle et profonde.
Devant la charité, misère du vieux monde,
Tu recules et tu décrois!

Partage, amour, bonté ! C'est bien la loi suprême ;
Et, depuis deux mille ans, pour qu'on s'entr'aide et s'aime,
Jésus nous bénit sur la croix.

Le Cadeau de Sahagun le Vieux

ESPADERO DE TOLÈDE

Le vieux maître, à la lame ayant assujetti
La poignée à quillons, pas-d'âne et contre-garde,
Est debout sur le seuil de sa porte et regarde
Le chef-d'œuvre nouveau de sa forge sorti.

Il songe que bientôt il l'aura converti
En beaux ducats sonnants ; mais ayant, par mégarde,
Levé les yeux, il voit, sous le feutre à cocarde,
Passer un spadassin, dans sa cape blotti.

C'est le célèbre Ruy, dont l'humeur singulière
Est de faire au pommeau de sa lourde rapière
Une encoche au couteau, quand il tue un chrétien.

Et, d'or moins que de gloire ayant l'âme occupée,
L'artiste, qui voulait bien placer son épée,
Arrêta le bretteur et la donna pour rien.

Pour Guitare solo

L'ARGENTIER m'a tenté : « Je t'offre
Mes trésors, ami, si tu veux!
Puise à pleines mains dans mon coffre. »
— Garde ton or; j ai ses cheveux.

Le Torero m'a tenté : « Page,
Je prétends de pourpre arroser
Pour toi seul le champ de carnage! »
— Garde ton sang, j'ai son baiser.

L'Inquisiteur m'a tenté : « Maître,
Ces bûchers flambant sous les cieux,
A tes ordres je veux les mettre! »
— Garde ta flamme; j'ai ses yeux.

L'Empereur m'a tenté : « Beau sire,
Si tu veux mon globe d'or fin,
Je te le donne avec l'empire. »
— Garde ton globe; j'ai son sein.

Dieu m'a tenté : « Pécheur rebelle,
Je jugerai ton âme un jour.
Veux-tu le Paradis pour elle? »
— Garde ton ciel; j'ai son amour.

Ballade de François Coppée

à son maître Théodore de Banville

Sur leur commun Amour de la Poésie.

Tu l'as bien dit, mon bon maître Banville,
Les temps sont durs pour les pauvres rimeurs.
Nous ignorons, ne dînant guère en ville,
Les crus classés et les fines primeurs,
Et tout le gain est pour nos imprimeurs.
Ce siècle est vieux, porte de la flanelle,
Et n'entend plus sonnet ni villanelle;
Pourtant le Luth est là, qu'il faut saisir.
Comme Caussade a tué La Tournelle,
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir!

La politique est un plat vaudeville;
La soif de l'or aigrirait nos humeurs.
Laissons les sots traiter de chose vile
Nos rêves bleus d'amants et de fumeurs
Et dire, ô rythme immortel, que tu meurs!
Le philistin, à la voix solennelle,
Peut s'enrouer comme Polichinelle;
Laissons-le geindre et gronder à loisir.
Foin du bon sens de madame Pernelle!
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir!

Le cœur joyeux, sans soin bas et servile,
Abandonnons le monde et ses clameurs.
Allons-nous-en par les bois de Chaville,
Ou sur la Seine aux doux flots endormeurs,
Pour y chanter des chansons de rameurs.
Un libre esprit nous toucha de son aile
Et la nature est pour nous fraternelle;
D'aucun sultan nul de nous n'est vizir
Et n'a blessé même une coccinelle.
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir!

ENVOI

O maître! ô toi que la Muse éternelle
Sur le Parnasse a mis en sentinelle
Et pour son preux entre tous sut choisir,
Notre œuvre est bonne et nous croyons en elle;
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir!

Ballade de Banville

à son cher François Coppée

Oui, cher rimeur, faisons des vers pour rien,
Pour le plaisir, comme jadis Caussade
Tuait, suivant un bon historien.
Vive Thalie et sa douce embrassade!

Chantons! contons comme Schéhérazade!
Que nos oiseaux divins s'élancent vers
L'azur céleste et charment l'univers!
Drame, sonnet, farce, idylle, épopée,
Tout nous sourit dans le bel art des vers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Poème grec, chinois, assyrien,
Tout nous est bon, si nulle palissade
Ne vient heurter nos pas. Victorien
A pris d'assaut avec une glissade
Le noir palais à la triste façade.
Pour moi, je suis contemplé de travers
Par les vieillards ornés d'abat-jour verts;
Mais je me ris de leur prosopopée
En m'amusant à des rythmes divers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Chez notre idole être galérien
Pour mon plaisir vaut mieux qu'une ambassade,
Et tu chéris le luth aérien,
Lorsqu'en ce temps réaliste et maussade
Cadet-Roussel tourne au marquis de Sade.
Foin des romans compliqués et pervers!
Le sûr moyen d'être mangé des vers
Est ce qu'on trouve en leur pharmacopée.
Sur l'idéal gardons les yeux ouverts,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

ENVOI

Aimons la Muse, en dépit des revers,
Comme Rubens les déesses d'Anvers
Ou bien Néron sa maîtresse Poppée.
Pour elle encor j'ai la tête à l'envers,
Car tu dis bien, maître François Coppée!

Préface pour le premier volume

de *La Vie Parisienne* d'Émile Blavet

Compagnon des jours envolés,
Donc, ami Blavet, vous voulez
Que je vous fasse,
Pour votre livre frais éclos,
Un petit bout d'avant-propos,
Une préface.

Eh bien, mon ami, la voilà!
Surtout n'y cherchez pas de la
Métaphysique.
Vers avant prose, simplement,
Comme, en tête du régiment,
Va la musique.

Tous les deux nous avons mangé
Quelque peu du bœuf enragé.
O jours de jeûnes!
C'est oublié. Le lendemain,
On dit, en se serrant la main :
Nous étions jeunes.

Malgré le siècle corrompu,
On a fait du mieux qu'on a pu,
Joyeux ou triste.
Que de sentiers! Chacun le sien :
Vous êtes un Parisien,
Un journaliste,

Un alerte et charmant bavard,
Qui vivez sur le boulevard
Et dans la fièvre...
Moi, par les beaux soirs constellés,
Je cherche des rimes sur les
Bords de la Bièvre;

Je cultive, au faubourg lointain,
Comme Candide, mon jardin,
Trouvant bouffonne
La mode des amants pressés,
Qui s'adressent mille baisers
Par téléphone.

Je vivrais, ne connaissant pas
Ce Paris dont j'entends là-bas
La voix qui monte,
Ignorant tout ce qui s'y fait,
Sans votre article, ami Blavet,
Qui me le conte.

Je lis votre prose, mon cher,
Comme un bourgeois de port de mer,
Très sédentaire,
Parle avec curiosité
Aux marins ayant visité
Toute la terre.

Dans mes songes bleus de fumeur,
J'admire de loin votre humeur
Si vagabonde,
Qui vous fait faire chaque jour,
Avec tant de verve et d'humour,
Le tour d'un monde;

Et quand ces feuillets vifs et francs
Deviennent volume à trois francs
Sous couverture,
J'y goûte le plaisir exquis
Que donne un album de croquis
D'après nature.

La personne et l'événement
Y sont définis lestement
D'un mot qui cingle;
Choses et gens des mois passés
Sont tous là, papillons fixés
Par une épingle.

Et c'est charmant! Et grand merci
De savoir nous montrer ainsi,
Homme intrépide,
Le grand Paris d'un seul coup d'œil,
Et de transformer mon fauteuil
En train rapide.

Aux Bourgeois d'Amsterdam

Ainsi, mon cher Porel, vous allez en Hollande
Pour voir les beaux tableaux et goûter le skidam,
Et de plus vous voulez que je vous recommande,
Vos compagnons et vous, aux bourgeois d'Amsterdam.

Mais ils m'ont oublié peut-être, au pays libre;
Je n'y suis pas allé depuis plusieurs hivers.
Peut-être n'ont-ils plus un souvenir qui vibre
Pour le poète errant qui leur a dit ses vers?

Non! Dans leur sympathie ils m'ont dû garder place,
Car ils ne savent pas la donner à moitié.
On conserve longtemps un beau fruit dans la glace;
Les gens des climats froids sont de chaude amitié.

Et puisque vous avez cette aimable pensée
De vouloir que mes vers vous présentent là-bas,
Dites bien tout d'abord à la foule empressée
Que mon cœur se souvient des nobles Pays-Bas;

Du pays généreux qui ne sait pas proscrire;
Qui s'ouvre à tout martyr, à tout persécuté;
Où chaque citoyen, dès l'enfance, respire,
Avec le vent marin, l'air de la liberté;

Et qui, si l'ennemi, par conquête ou par ruses,
Revenait, comme au temps de Tromp et de Ruyter,
Une deuxième fois ouvrirait ses écluses
Et rendrait à la mer le sol pris à la mer;

De l'honnête pays où, dans chaque famille,
Dans chaque intérieur, toujours propre et décent,
On voit autour de soi tant de bonté qui brille
Que la chaleur du cœur vaut le soleil absent;

Du verdoyant pays où, sous ses voiles blanches,
Le navire au milieu des champs paraît glisser,
A tel point que, prenant ses vergues pour des branches,
Les oiseaux, quelquefois, viennent pour s'y poser;

Où les moulins à vent, comme des camarades,
Semblent se faire entre eux un alerte signal;
Où l'on peut rencontrer, pendant ses promenades,
A chaque coin de route un tableau de Ruysdael;

Enfin de ce pays que l'Art et la Pensée
Plus que tous ses trésors rendent illustre et grand,
Et qui vous voit passer dans sa gloire passée,
Esprit de Spinoza, palette de Rembrandt!

— Dites-leur bien cela de la part du poète
Que chez eux, avec tant de grâce, ils ont admis;
Puis, quand ma gratitude aura payé sa dette,
Regardez devant vous... C'est un public d'amis!

Vous les reconnaissez à leurs figures franches;
Vous les vîtes cent fois gravés ou copiés.
Ils n'ont plus, il est vrai, les collerettes blanches
Qui parent, chez Van Ryn, les syndics des Drapiers,

Ni le lourd hausse-col de la garde civique,
De ceux que Van der Helst nous montre, en grand chapeau,
Tenant tous, à la fin d'un repas magnifique,
Leur verre d'une main et de l'autre un drapeau.

Mais, ressemblant toujours aux portraits des vieux maîtres,
Leur sourire loyal et bon n'est pas trompeur;
Ils ont bien conservé les vertus des ancêtres,
Ils sont hospitaliers... Ainsi n'ayez pas peur.

D'ailleurs, pour ma chanson chétive et familière
Ils furent indulgents; et vous leur apportez
Regnard, et Beaumarchais, et notre grand Molière,
Vingt ouvrages encor, signés de noms vantés.

Je n'avais que mes vers... Voyez la différence!
J'ose donc, mon ami, vous prédire un succès;
Car on aime là-bas tout ce qui vient de France,
Le bon vin et le libre et clair esprit français.

Dizains

I

BRUNE

Sur le terrain de foire au grand soleil brûlé,
Le cirque des chevaux de bois s'est ébranlé
Et l'orgue attaque l'air connu : « Tant mieux pour elle! »
Mais la brune grisette a fermé son ombrelle,
Et, bien en selle, avec un petit air vainqueur,
Elle va se payer deux sous de mal de cœur.
Elle rit, car déjà le mouvement rapide
Colle ses frisons noirs sur son front intrépide,
Et le vent fait flotter sa jupe et laisse voir
Un gai petit mollet, en bas rouge à coin noir.

II

BLONDE

D'un blond pâle, au profil de sainte de vitrail,
Assise à sa fenêtre et toujours au travail,
Et sans lever le nez, même au bruit des voitures,
Elle se perd les yeux sur des miniatures.
C'est au rez-de-chaussée, et les yeux du passant
Devinent, rien qu'à voir le mobilier décent
Mais très pauvre, et le feu de coke dans la grille,
Combien la jeune artiste — elle restera fille —
A de mal à gagner le pain de sa maman
Qui, lunettes au nez, dort sur un vieux roman.

III

ROUSSE

La blanchisseuse rousse, agile comme un singe,
Sur sa hanche enlevant son lourd panier de linge,
Saute dans l'omnibus, s'assied près du compteur,
Et commence à causer avec le conducteur.
L'ancien « sous-off », étant galant de sa nature,
Sait plaire; car longtemps la libre créature
L'écoute parler bas avec des yeux songeurs;
Et l'homme, s'adressant aux autres voyageurs,
Quand elle est descendue au bureau de Montrouge,
Dit, en clignant de l'œil : « Belle fille, la rouge! »

IV

BLANCHE

Les ifs au vent d'hiver ont de tristes frissons.
La veuve accompagnant ses trois petits garçons,
En gris, le crêpe au bras, deuil des gens sans fortune,
Les emmène prier à la fosse commune.
Ce fut près du pompeux tombeau de marbre noir
D'un grand chocolatier que je pus entrevoir
Ce doux visage avec des yeux couleur d'étoile;
Mais tout à coup le vent écarta son long voile
Et s'enfuit en faisant gémir les ifs tremblants.
La pauvre jeune mère! elle a les cheveux blancs.

V

Vraiment, je lui trouvais l'air honnête et gentil,
A ce petit corset, simple et svelte, en coutil;
Mais, hier, je ne l'ai plus revu dans la boutique.
Une enfant du faubourg, jolie et chlorotique,
L'a sans doute lacé sur ses mignons appas.
Et c'est attendrissant de penser, n'est-ce pas?
Qu'il enferme à présent le sein pur d'une vierge,
Ouvrière en journée ou fille de concierge,
Et que, songeant tout bas : « L'amour? Qu'est-ce que c'est? »
Un cœur battra bientôt sous le petit corset.

VI

Auprès de Saint-Sulpice, un spectacle odieux,
C'est l'exhibition des marchands de bons dieux.
Je suis chrétien, d'accord, mais non pas idolâtre,
Et j'ai pris en horreur ces bonshommes de plâtre,
Peints d'un rouge canaille et d'un bleu de coiffeur :
La Vierge au cœur saignant et le divin Sauveur,
L'archevêque mitré, le martyr et sa palme,
Ils sont là tous, en rang d'oignons, l'air bête et calme,
Fixant sur vous des yeux par l'extase arrondis.
— Si c'était comme ça, pourtant, le Paradis ?

VII

Avec un dur fracas de chaînes et de roues,
Passe près du trottoir le fardier blanc de boues;
Et l'on ne frôle point sans de petits frissons
Le chariot pesant, où, sur des paillassons,
Cube énorme, frémit une pierre de taille.
Six percherons aux pieds poilus, de haute taille,
D'un seul et rude effort traînent le bloc massif;
Et le Parisien se demande, pensif,
Lorsque ce monstrueux morceau de sucre passe,
De quel géant il doit sucrer la demi-tasse.

VIII

Se reposer! Enfin! Ne plus voir de « premières »!
Soigner un jardinet plein de roses trémières,
Tout là-bas, boulevard Montparnasse; y manger,
En se sentant vieillir, un petit viager;
Par les soirs clairs de juin, s'en aller en savates
Près de l'Observatoire, où sont les acrobates;
Avoir le Luxembourg pour *Ultima Thule;*
Et rester, cependant, dans ce coin reculé,
Par un vieux goût malsain de la littérature,
L'abonné d'un petit cabinet de lecture!

Statue d'homme d'État

C'était un bavard de talent très mince;
Et, pendant trente ans, il avait été
Fameux à Paris, grand homme en province,
Ministre deux fois, toujours député.

Traité d'éminent et de sympathique,
Il avait trahi deux ou trois serments,
Ainsi qu'il convient dans la politique...
Bref, c'était l'honneur de nos parlements.

Il mourut. Sa ville — elle était très fière
D'avoir enfanté ce contemporain! —
Dès qu'il fut enfin muet dans la bière,
Le fit sans tarder revivre en airain.

J'ai vu sa statue. Elle est sur la place
Où se tient aussi le marché couvert.
C'est bien l'orateur; son geste menace,
Et sa redingote est en bronze vert.

Mais les bons ruraux, vile multitude,
Vendant les produits du pays natal,
Sans y voir malice et par habitude,
Laissent leurs baudets près du piédestal;

Et, tous les lundis, quand les paysannes
Sous les piliers noirs viennent se ranger,
Le tribun d'airain harangue des ânes...
Et ça ne doit pas beaucoup le changer.

Sur un Exemplaire de *l'Exilée*

illustré de dessins à la plume par une jeune fille

Le triste passé dont ces vers sont pleins
M'est trop douloureux pour que je l'exhume.
Pourquoi devant moi rouvrir ce volume
Et me rendre ainsi tous mes vieux chagrins?

Mais, comme, du temps qu'on croyait aux saints,
Les bons imagiers en avaient coutume,
Une main de femme orna, par la plume,
Ce missel d'amour de charmants dessins.

Livre où gît mon cœur, ta douleur gémie
N'a pas su jadis toucher mon amie;
Que m'importe, hélas! qu'on t'ait fait si beau?

Mais l'injuste plainte est vite étouffée,
Et je m'attendris sur les doigts de fée
Qui jonchent de fleurs cet humble tombeau.

Pour une Fiancée

A Mlle Alice G...

Elle était blonde comme vous,
Celle dont les yeux fins et doux
Me laissèrent l'âme blessée.
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux
De vos bonheurs de fiancée.

Honte à ceux qu'aigrit la douleur!
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur;
Mais quand un couple d'amants passe,
Je dis au bon Dieu : « Rendez-leur
En félicité ma disgrâce. »

Bien qu'il soit de vous séparé,
Votre ami se sent désiré;
Il est triste comme vous l'êtes.
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,
Les charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme j'aimais,
C'est le vœu que je me permets,
Le secret que je vous confie.
J'ai de la peine pour jamais;
Soyez heureuse pour la vie!

Très ancien Sonnet

Près du vitrail vermeil où flotte
L'ombre des tilleuls du jardin,
Droite dans son vertugadin,
Brode la fière huguenote.

Le chat joue avec sa pelote.
— L'aiguille s'arrête; et soudain
Elle perd son air de dédain,
Se cache le front et sanglote.

C'est que, rouge encor du péché,
La belle comtesse a caché
Dans son sein, comme une relique,

Le dernier bouquet défleuri
Du petit page catholique
Qu'hier a chassé son mari.

Caprice attendri

Au paradis d'amour, mon enfant, je le sais,
On ne mord qu'une fois la pomme tentatrice;
Et nous portons tous deux l'ardente cicatrice
Du coup qui pour jamais jadis nous a blessés.

Mais pour ne plus avoir les espoirs insensés,
Il ne faut pourtant pas que tout bonheur périsse;
Nous savons le subir encor dans un caprice,
Nous nous attendrissons une heure, et c'est assez.

Renouvelons, veux-tu? l'illusion charmante;
Jette-moi tes deux bras au cou, comme une amante,
Baise-moi sur la bouche et dis-moi : « M'aimes-tu? »

Mon enfant, oublions l'Éden et notre chute,
Et bénissons l'amour, si, pour une minute,
Nos yeux se sont mouillés et nos cœurs ont battu.

Pour une Blonde inconnue

Je ne vous connais pas, mais pas le moins du monde.
Je ne sais rien de vous, pas même votre nom,
Pas même la couleur de vos yeux; rien, sinon
Que vous êtes jolie et que vous êtes blonde.

Ce caprice vous vint, pendant une seconde,
De vouloir de mes vers, et je n'ai pas dit : « Non. »
Vos cheveux sont l'aurore, et, pareil à Memnon,
Il faut qu'à ce lever de soleil je réponde.

Car un amour perdu, mais dont je souffre encor,
Naguère m'inspira pour un front nimbé d'or;
Ce sont des cheveux blonds qui me firent poète.

Toute blonde me rend mon ancienne langueur;
Aussi pour vous ces vers ont chanté dans ma tête,
Rythmés aux battements plus émus de mon cœur.

Ballade pour deux Dames qui sont amies

Arabelle est blonde, et Thérèse
Est brune avec des airs nerveux :
L'une est la tendre miss anglaise,
L'autre est la Grecque aux beaux cheveux.

Entre elles partageant mes vœux,
J'ose rêver de bigamies;
Car, pour être comme je veux,
C'est le secret des deux amies.

J'ai pu les courtiser à l'aise,
Un beau soir, loin de tous fâcheux;
Mais le cœur se prend, quand on baise
Une main fine, un cou neigeux,
Sans refus par trop ombrageux.
Pourquoi leurs pudeurs endormies
M'ont-elles permis ces doux jeux?
C'est le secret des deux amies.

Avec la brune aux yeux de braise
Ou la blonde aux bras paresseux,
Je voudrais bien cueillir la fraise
Ou sabler le cliquot mousseux.
De tous les moyens quels sont ceux
— Sans compter ces rimes gémies —
Qui me rendraient aussi chanceux?
C'est le secret des deux amies.

ENVOI

Princesses, mon cœur langoureux
A fait beaucoup d'économies.
Qui de vous veut d'un amoureux?
C'est le secret des deux amies.

L'Éventail

Dans le chaud boudoir de dentelle,
Je m'étais assis tout près d'elle;
Et, seul, son éventail ancien
Me cachait sa bouche qui tente,
Fragile barrière irritante
Entre mon désir et le sien.

Le satin aux branches légères,
Où l'on avait peint des bergères
Dans un paysage d'azur,
Frais et souple comme une palme,
M'envoyait, de son rythme calme,
Un parfum enivrant et pur.

Elle s'en faisait un complice
Pour exaspérer mon supplice,
Et, lorsque je voulais oser,
D'un geste vif de la coquette
L'éventail, devenu baguette,
Châtiait l'offre d'un baiser.

Toute ruse était inutile.
Cette bagatelle subtile
Tenait de l'aile et du rayon,

Et, voltigeant à gauche, à droite,
Évitait ma main maladroite
A cette chasse au papillon.

Qui sait comment finit la lutte?
A quelle adorable minute
Palpita-t-il à coups plus lents?...
Mais ma tête est sur ton épaule;
L'éventail a changé de rôle
Et rafraîchit nos fronts brûlants.

Billet

Chérie, un excellent poète a dit un jour :
« Le meilleur du voyage est encor le retour. »
A coup sûr, j'ai passé de bien bonnes journées
Dans ce recoin perdu des vieilles Pyrénées.
Au petit trot léger d'un cheval béarnais,
J'ai couru ce beau val d'Ossau que tu connais;
J'ai revu les hameaux avec leurs toits d'ardoise,
Les grands monts verdoyants sous un ciel de turquoise,
Et le haut pic de Ger, au soleil tout roussi,
Regardant par-dessus l'épaule du Gourzi.
Tu sais que c'est charmant de trotter près du Gave
Qui bondit en chantant sur les pierres qu'il lave,
D'aspirer cet air pur et de jeter des sous

Aux enfants en haillons qui courent devant vous,
Leurs sabots à la main, pieds nus dans la poussière;
Et tu l'aimes aussi, la source hospitalière
D'où je viens, ayant bu la vie, et les poumons
Endurcis pour l'hiver au fort souffle des monts.
Oui! j'ai passé là-bas de très bons jours; mais l'heure
Du départ, crois-le bien, fut pour moi la meilleure.
Monts géants, gaves purs, beaux arbres, ciel d'été,
En quittant tout cela, je n'ai rien regretté.
Car là-bas, bien plus loin que les collines bleues,
Tout là-bas, dans le Nord, à plus de deux cents lieues,
Je savais que j'allais retrouver ton amour;
Et, quand je suis monté, vois-tu, par un beau jour
De septembre, aux fraîcheurs déjà presque automnales,
Dans l'antique landau tout alourdi de malles,
Et lorsque le cocher a fait claquer son fouet,
Vers toi, mon cher amour, tout mon cœur refluait.
Car j'allais te revoir; car le vent de la plaine
D'avance m'apportait dans sa suave haleine
Ton baiser du retour qui sera si joyeux,
Et le grand ciel avait la couleur de tes yeux.
Tout semblait me parler de toi dans la nature;
Et, lorsque les chevaux de la vieille voiture
Secouaient les harnais de cuir sur leurs garrots,
Ta joie en m'espérant riait dans les grelots.

L'Asile de Nuit

Un soir, — ce souvenir me donne le frisson, —
Un ami m'a conduit dans la triste maison
Qui recueille, à Paris, les femmes sans asile.
La porte est grande ouverte et l'accès est facile.
Disant un nom, montrant quelque papier qu'elle a,
Toute errante de nuit peut venir frapper là.
On l'interrogera seulement pour la forme.
Sa soupe est chaude; un lit est prêt pour qu'elle y dorme;
L'hôtesse qui la fait asseoir au coin du feu,
Respectant son silence, attendra son aveu.

Car on veut ignorer, en lui rendant service,
Si son nom est misère ou si son nom est vice,
Et, dans ce lieu, devant tous les malheurs humains
On sait fermer les yeux autant qu'ouvrir les mains.

J'ai vu. J'ai pénétré dans la salle commune
Où, muettes, le dos courbé par l'infortune,
Leur morne front chargé de pensers absorbants,
Les femmes attendaient, assises sur des bancs.
Que de chagrins poignants, que d'angoisses profondes
Torturent dans le cœur ces pauvres vagabondes,
Dont plusieurs même, avec un doux geste honteux,
Étreignent un petit enfant, quelquefois deux!
On m'a dit ce qu'étaient ces pauvres délaissées :

Ouvrières sans pain, domestiques chassées,
Et les femmes qu'un jour le mari laisse là,
Et les vieilles que l'âge accable, et celles-là
Dont la misère est triste entre les plus amères,
Les victimes d'amour, hélas! les filles-mères
Qui, songeant à l'enfant resté dans l'hôpital,
Soutiennent de la main le sein qui leur fait mal.
J'ai vu cela. J'ai vu ces pauvresses livides
Manger la soupe avec des sifflements avides,
Puis, lourdes de fatigue et d'un pas affaibli,
Monter vers ce dortoir, tous les soirs si rempli.
Mon regard les suivait, et, pour leur nuit trop brève,
Je n'ai pas souhaité l'illusion du rêve,
— Au matin, leur malheur en eût été plus fort, —
Mais un sommeil profond et semblable à la mort!

Car dormir, c'est l'instant de calme dans l'orage;
Dormir, c'est le repos d'où renaît le courage,
Ou c'est l'oubli, du moins, pour qui n'a plus d'espoir.
Vous souffrirez demain, femmes! dormez ce soir.

Oh! naguère, combien d'existences fatales
Erraient sur le pavé maudit des capitales,
Sans jamais s'arrêter un instant pour dormir!
Car la loi, cette loi dure à faire frémir,
Défend que sous le ciel de Dieu le pauvre dorme.
Triste femme égarée en ce Paris énorme,
Qui sors de l'hôpital, ton mal étant fini,
Et qui n'as pas d'argent pour sonner au garni,
Il est minuit. Va-t'en par le désert des rues!

Sous le gaz qui te suit de ses lumières crues,
Spectre rasant les murs et qui gémis tout bas,
Marche droit devant toi, marche en pressant le pas!
C'est l'hiver! et tes pleurs se glacent sur ta joue.
Marche dans le brouillard et marche dans la boue!
Marche jusqu'au soleil levant, jusqu'à demain,
Malheureuse! et surtout ne prends pas le chemin
Qui mène aux ponts où l'eau, murmurant contre l'arche,
T'offrirait son lit froid et mortel... Marche! marche!

Ce supplice n'est plus. L'errante qu'on poursuit
Peut frapper désormais à l'Asile de Nuit;
Ce refuge est ouvert à la bête traquée,
Et l'hospitalité, sans même être invoquée,
L'attend là pour un jour, pour deux, pour trois, enfin
Pour le temps de trouver du travail ou du pain.

Mais la misère est grande et Paris est immense;
Et, malgré bien des dons, cette œuvre qui commence
N'a qu'un pauvre logis, au faubourg, dans un coin
Là-bas, et le malheur doit y venir de loin.
Abrégez son chemin; fondez un autre asile,
Heureux du monde à qui le bien est si facile!
Donnez! Une maison nouvelle s'ouvrira.
Femme qui revenez, le soir, de l'Opéra,
Au bercement léger d'une bonne voiture,
Songez qu'à la même heure une autre créature
Ne peut aller trouver, la force lui manquant,
Tout au bout de Paris, le bois d'un lit de camp!
Songez, quand vous irez, tout émue et joyeuse,

Dans la petite chambre où tremble une veilleuse.
Réveiller d'un baiser votre enfant étonné,
Que l'autre, dans ses bras, porte son nouveau-né,
Et que, se laissant choir sur un banc, par trop lasse,
Jetant un œil navré sur l'omnibus qui passe,
Elle ne peut gagner la maison du faubourg;
Car la route est trop longue et l'enfant est trop lourd!

Oh! si chacun faisait tout ce qu'il pourrait faire!...

Un jour, sur ce vieux seuil connu de la misère,
Une femme parut, de qui la pauvreté
Semblait s'adresser là pour l'hospitalité;
On allait faire entrer la visiteuse pâle,
Quand celle-ci, tirant de dessous son vieux châle
Des vêtements d'enfant arrangés avec soin,
Dit :
« Mon petit est mort et n'en a plus besoin...
Ce souvenir m'est cher, mais il est inutile;
Partagez ces effets aux bébés de l'asile...
Car mon ange aime mieux — mon cœur du moins le croit —
Que d'autres aient bien chaud, pendant qu'il a si froid! »

Noble femme apportant le denier de la veuve,
Mère qui te souviens d'autrui dans ton épreuve,
Grande âme où la douleur exalte encor l'amour,
Sois bénie!... Et vous tous, riches, puissants du jour,
Vous qui pouvez donner, ô vous à qui s'adresse

Cet exemple de simple et sublime tendresse,
Au nom des pleurs émus que vous avez versés,
Ne faites pas moins qu'elle et vous ferez assez!

Au Jardin du Luxembourg

CHER et vieux Luxembourg! — C'est vers cinquante-six
Que, dans les environs du palais Médicis,
S'étaient logés mes bons parents, dans la pensée
Que je serais ainsi tout proche du lycée
Dont alors j'étais l'un des mauvais écoliers;
Et le jardin royal, aux massifs réguliers,
Aux vastes boulingrins de verdure qu'embrasse
Le gracieux contour de sa double terrasse,
M'accueillit bien souvent, externe paresseux.
Parmi mes compagnons j'étais déjà de ceux
Qui ne supportent pas la routine ordinaire
Et font sécher des fleurs dans leur dictionnaire;
Et, poète futur, quand les rayons derniers
Du soleil s'éteignaient sous les noirs marronniers
Et que je m'attardais, rêveur, au pied d'un arbre,
Il me semblait parfois que les dames de marbre,
Clotilde aux longs cheveux, Jeanne écoutant ses voix,
Et la fière Stuart et la fine Valois,
Me jetaient des regards et me faisaient des signes.
Parfois encore, auprès de la maison des cygnes,

Quand les bateaux d'enfants, inclinant leurs agrès,
Fuyaient sur le bassin ridé par un vent frais,
Pour moi ces bricks mignons et ces frégates naines
Évoquaient l'Océan et les courses lointaines.
Ah! depuis ce temps-là, j'ai revu bien souvent
L'escadre en miniature enfuie au gré du vent,
Et bien souvent revu les belles dames blanches,
Dressant leurs sveltes corps sous l'épaisseur des branches;
Mais je sais maintenant combien il est amer
De chérir une femme et de tenter la mer,
Et songe que c'était un grand enfantillage
De désirer ainsi l'amour et le voyage!
L'amour! ce fut aussi sous tes rameaux flottants,
Jardin chéri, que j'ai tant souffert à vingt ans.
T'en souviens-tu, vieux banc sur qui j'allais l'attendre,
La petite blondine au regard fin et tendre
Par qui mon cœur naïf voulait se croire aimé?
Quand je passe par là, dans certains jours de mai
Où l'haleine des fleurs semble plus odorante,
Je revis les bons jours de notre idylle errante.
J'habitais en famille, elle avait un jaloux,
Et souvent pour abris, vieux parc, ces rendez-vous,
Où l'amour me brûlait de ses ardeurs premières,
N'eurent que tes lilas et tes roses trémières.
Je n'obtenais, toujours au moindre bruit craintif,
Qu'une rapide étreinte et qu'un baiser furtif.
Pour effleurer son front de ma bouche affolée
Il fallait profiter du tournant d'une allée
Et reprendre aussitôt l'air distrait et flâneur
Devant le vieux gardien avec sa croix d'honneur.

Mais nous avions vingt ans et c'était une fête!
Et cette éternité d'amour que le Prophète
Promet aux vrais croyants au sein du paradis,
Oui! je la donnerais toute, je vous le dis,
Pour le moment si court où, dans la Pépinière,
Avec sa caressante et mignonne manière,
Se serrant sur mon cœur, elle me demanda
Ce long baiser que seul a vu la Velléda.

O parc royal, tu vis finir sa fantaisie,
Et lorsque la douleur m'apprit la poésie,
— Car on ne sent tout son bonheur qu'en le perdant, —
C'est toi qui fus encor mon premier confident!
Triste enfant de Paris, né loin de la nature,
C'est grâce à ton charmant asile de verdure
Que je l'ai devinée et que je la connais;
C'est par toi que, jeune homme à la chasse aux sonnets,
Qui passais sans les voir près des joueurs de paume,
J'ai su que l'oiseau chante et que la fleur embaume;
Et sous tes noirs rameaux je reviens aujourd'hui
Chercher la rime rare ou le mot juste enfui,
Et dans les voluptés du rêve je m'enfonce,
A l'heure où le couchant saigne sous le quinconce
Et quand pour le départ roule au loin le tambour.

Pour toutes ces raisons, je t'aime, ô Luxembourg!
Car ma jeunesse, hélas! depuis longtemps passée,
Sur ton sable a semé son cœur et sa pensée,
Et mes premiers baisers comme mes premiers vers
Ont pris leur libre essor sous tes vieux arbres verts.

A toi je suis lié par un secret arcane.
Et quand je reviendrai, vieillard traînant ma canne,
Par quelque doux matin d'un automne attiédi,
Sur tes bancs, au soleil, me chauffer à midi,
Promets-moi, vieux jardin, témoin de mon aurore,
Quelque déception que me réserve encore
La volupté qui blase ou la gloire qui ment,
Que, devant une amante au bras de son amant,
Ou devant un rêveur qui va lisant un livre,
Le souvenir encor me rendra le cœur ivre
De ce qui l'enivrait en son doux floréal,
Et que je bénirai l'amour et l'idéal!

A Petœfi

Comme en quittant la bonne et généreuse hôtesse
Qui lui fit place au feu dans la froide saison,
Un pauvre voyageur, pris soudain de tristesse,
Baise au front longuement l'enfant de la maison;

Ainsi, nous, les Français, hôtes de la Hongrie,
Vers toi, des fleurs en main, nous sommes accourus,
Soldat-poète, ô fils si cher à la patrie,
Qui pour elle chantas et pour elle mourus!

Oh! brûler de génie et périr à la guerre,
Se dresser en airain et mourir sans tombeau!...
Mais je ne te plains pas et t'envie, ô mon frère!
Nul sort plus que le tien n'est héroïque et beau.

A l'endroit où, le nombre écrasant ton courage,
Tu mourus pour entrer dans l'immortalité,
Aujourd'hui, j'en suis sûr, pousse un rosier sauvage,
Poète de l'amour et de la liberté!

Un sauvage rosier où vit encor ton âme;
Et, quand auprès de lui passent deux fiancés,
Sa fleur, que l'amoureux donne à la jeune femme,
Rend plus doux leurs serments et plus chauds leurs baisers.

Et quand, par les beaux soirs, le rossignol s'y pose,
Le rossignol, ce libre et pur chanteur ailé,
Il est comme enivré du parfum de la rose
Et chante éperdument sous le ciel étoilé.

Poèmes magyars

D'APRÈS PETŒFI

I

QUI ME COMPREND?

Qui me comprend? On les croit fous,
Mes vers faits de lumière et d'ombre.
J'aime et l'on m'aime, et c'est bien doux;
Je suis Magyar, et c'est bien sombre.

De tendres pleurs mouillent mes yeux
Au souvenir de ma chérie;
Et j'ai des sanglots furieux
Pour les malheurs de la patrie.

Sur mon sein ma mie aux yeux clairs
Met un bouquet de fleurs divines;
Et l'amour du pays aux fers
Me couronne le front d'épines.

Je vais, triste et joyeux, versant
Sur ma lyre, à travers l'orage,
Des fleurs et des gouttes de sang,
Des larmes d'amour et de rage!

II

A ETELKA

Vois le Danube, ô bien-aimée,
Étreignant cette île en son cours.
Telle, en mon cœur, ô mes amours,
Ta pure image est enfermée!

Vois, trempé dans le flot grondeur,
Ce rameau vert qui se balance;
Et laisse la verte espérance
Se glisser de même en mon cœur!

III

MA FEMME ET MON SABRE

C'EST la nuit. Le pigeon se tient au bord du toit,
Et là-haut, dans le ciel, brille une étoile amie.
Ma charmante repose, en mes bras endormie...
Dieu! si je l'embrassais, comme j'en ai le droit!

Je veux — oui! je le puis — la tirer de son rêve,
Voir s'ouvrir ses beaux yeux alanguis de sommeil,
Et lui tenir tout bas ces propos du réveil
Qu'interrompt le baiser, qu'une caresse achève.

Joie infinie! Amour incessamment accru!
Bonheur doux et brillant comme une perle claire!...
Mais mon vieux sabre, à qui cela semble déplaire,
De son coin nous regarde et prend un air bourru.

Qu'as-tu donc, animal? Est-ce que tu me blâmes?
Ne puis-je pas serrer ma mie entre mes bras?
Camarade, ceci ne te regarde pas.
Homme, tu n'entends rien aux affaires de femmes!

Ne la jalouse pas et calme-toi, mon vieux.
Elle est, ainsi que toi, très brave, ma chérie.
Que mon bras soit utile à la noble Hongrie,
Bientôt, demain... Alors tu la jugeras mieux.

Oui-da! tu n'aimes pas les femmes... Mais la nôtre,
Lorsque retentira le cri de liberté,
Nous bénissant, voudra te ceindre à mon côté,
Et nous dira : « Soyez fidèles l'un à l'autre! »

IV

L'HIVER

QUEL temps! Qu'a donc le vent pour siffler de la sorte?
Le bassin du barbier danse devant la porte.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

L'artisan fend du bois au seuil de sa demeure;
La bise geint plus fort que son marmot qui pleure.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

La sentinelle, ainsi qu'un homme qui s'irrite,
A grands pas emportés va devant sa guérite.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

L'étameur slave passe au loin, dans la campagne,
Et son nez est brûlant comme un piment d'Espagne.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

Et le Tsigane, hélas! La bise souffle et crie,
Et lui, claque des dents sous sa tente pourrie.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

Quel temps! Qu'a donc le vent pour siffler de la sorte?
Le bassin du barbier danse devant la porte.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

V

LA TERRE

Comment mourra la terre? A force de chaleurs,
Ou bien par un hiver d'une rigueur trop forte?
Hélas! non. Elle doit geler au froid des cœurs,
Des cœurs qu'elle recouvre et de ceux qu'elle porte.

VI

LA FORGE

Mon cheval fauve est vite et sûr;
Sa crinière ondoie et rutile.
On dirait un astre, au ciel pur,
Qui file.

Maréchal, il lui faut, ce soir,
Quatre fers tout neufs, et pour cause.
Au grand galop, nous irons voir
Ma rose.

Ta forge aux vieux murs embrasés,
Ta forge, pleine d'étincelles,
Est bien moins ardente que ses
Prunelles.

Tu vois, rouge et brûlant, ce fer
Fondre et s'amollir sur l'enclume.
Tel mon cœur fond quand son œil clair
S'allume.

VII

SCÈNE DE TSARDA

Il est tard. La tsarda penche sur l'eau son mur,
Mais ne peut s'y mirer, tant la rivière est sombre.
Le bac reste immobile, à la chaîne, dans l'ombre.
Le monde se repose et le ciel est obscur.

Quel bruit dans la tsarda! Chants et cris à la ronde.
Le cymbalum frissonne et retentit sans fin.
« Eh! l'hôtesse! Fleur d'or! apporte-nous du vin,
Vieux comme mon aïeul et chaud comme ma blonde!

« Allons, Tsigane! Ici tout de suite, et dansons!
Que la danse me brûle à son ardente flamme!
Je veux perdre en sautant mon argent et mon âme.
Donc, tu vas nous jouer tes plus folles chansons. »

Mais on frappe à la vitre. « Holà! qu'on se dégrise!
C'est un vacarme affreux. Mon maître veut dormir.
— Qu'il aille au diable!... Et toi, Tsigane, fais frémir
Ton archet, fallût-il te donner ma chemise! »

On frappe de nouveau. C'est un enfant : « Pitié!...
Un peu plus bas!... Ma mère est malade... ma mère! »
On fait : « Chut! » au Tsigane, on boit le fond du verre,
Et tous les gars s'en vont sur la pointe du pied.

VIII

CHANSON POPULAIRE

J'ai bu deux flacons de vin vieux.
Dans le village, au clair de lune,
Je danse en diable furieux.

Un cruel souci m'importune.
Gai, gai, Tsigane! Un air joyeux
Sous la fenêtre de ma brune.

La chère étoile! je l'aimais!...
L'étoile file et l'amour vole.
Elle aime un autre désormais.

Gai, Tsigane! Une chanson folle
Afin qu'elle ignore à jamais
Que sa fausseté me désole.

IX

VOEU

Le Ciel m'a dit : « Choisis ta mort; elle est prochaine. »
J'ai répondu : « Seigneur!... En automne, un jour pur,
Devant les arbres d'or frissonnant dans l'azur...
Et qu'un oiseau tardif chante encor dans un chêne!

« Ainsi que la nature à l'arrière-saison,
Oh! que je sente, avant qu'elle ne me saisisse,
Venir tout doucement la mort, et que je puisse
Chanter, comme l'oiseau, ma suprême chanson.

« Puis, quand sera venu le moment de me taire,
Approche alors et clos mes lèvres d'un baiser,
Tendre et cher cœur sur qui j'ai pu me reposer,
Mon adorée, ô la plus belle sur la terre!

« Mais non! non!... Ce n'est pas, Seigneur, mon dernier vœu...
Un beau jour de printemps, de guerre et de furie,
Avec des fleurs de sang émaillant la prairie!
C'est la mort que tu dois m'accorder, ô mon Dieu!

« La mort le sabre au poing! Oui, la mort violente!
Quand le clairon se mêle au chant du rossignol,
Que mon âme, en avril, prenne son libre vol!
Que de mon cœur jaillisse une rose sanglante!

« Et, lorsque mon cheval à bas m'aura jeté,
Oh! viens et ferme alors ma bouche avec ta bouche,
Toi que j'aimai toujours d'amour âpre et farouche,
Chaste fille du Ciel, sublime Liberté! »

L'Amiral Courbet

Quinze ans avaient passé depuis l'époque sombre,
O France, où ton effort succombant sous le nombre,
L'honneur seul avait survécu!
Et, depuis les jours noirs de l'effroyable épreuve,
Tes soldats n'avaient plus qu'une bannière neuve,
Le triste drapeau du vaincu;

Et, quand un régiment passait, musique en tête,
Avec son étendard datant de la défaite,
Nous nous rappelions nos revers,
Et nos chers vieux drapeaux, si criblés par les balles
Que, lorsque les gonflait le vent, par intervalles,
On voyait l'azur au travers.

Et nous disions : « Drapeaux d'hier, drapeaux sans joie!
Qu'il vienne donc enfin, le Chef qui vous déploie
En plein soleil, sous le ciel bleu;
Et, commandant d'escadre ou général d'armée,
Qu'il vous donne, parmi la poudre et la fumée,
Le noble baptême du feu! »

Il vint. Après quinze ans de deuil et de nuit noire,
Il nous fit tressaillir, encore, au mot : « Victoire! »
Courbet! grand et vénéré nom!
Il vint. Il apparut et disparut trop vite;
Et sa gloire brilla pour s'éteindre, subite,
Ainsi que l'éclair d'un canon.

Ce qu'il fut? Un marin. — Un marin, c'est-à-dire
L'homme qui n'est heureux qu'en mer, sur le navire
Qui peut devenir son tombeau;
L'homme qui, pour servir son pays, sacrifie
Et risque, chaque jour, à chaque instant, sa vie...
Un marin! — Et rien n'est plus beau!

Il eut ces deux amours : la patrie et l'espace.
Certe, il est grand! Partout où son escadre passe,
C'est pour l'honneur du pavillon;
Partout où l'ont porté la voile et la machine,
Il laisse, le marin fameux des mers de Chine,
De la gloire dans son sillon.

Mais il meurt!... Tu n'es pas heureuse, ô pauvre France!
Après Chanzy, Courbet! Deux fois, ton espérance
Se perd dans un lugubre deuil.
Tu suis des yeux, là-bas, ton héros qui navigue...
Il est mort au devoir, il est mort de fatigue!...
Le « Bayard » rapporte un cercueil!

Battez aux champs pour lui, tambours couverts de voiles !...
Car, quand il conduisait, la nuit, sous les étoiles,
Ses cuirassés de premier rang,
Son rêve, j'en suis sûr, était bien autre chose
Que couler une jonque ou que bloquer Formose;
Son espoir était bien plus grand.

O Courbet! âme pure et de vertus nourrie,
Français qui sur les mers fis flotter ta patrie,
Gardien du drapeau relevé,
N'est-ce pas, Amiral vainqueur, grand chef austère,
Que tu te préparais pour la meilleure guerre
Et pour le bon combat rêvé?

Nous le comprenons bien en te rendant hommage;
Nous faisons parmi nous triompher ton image
Dans l'indestructible métal;
Nous te plaçons parmi les hommes les plus rares...
Pourquoi n'avoir, hélas! que quelques noms barbares
A graver sur ton piédestal?

Ah! quand se dressera ta figure guerrière,
Telle qu'on la voyait sur le gaillard d'arrière,
Debout dans le grand vent amer,
Sans rhétorique creuse et longtemps débattue,
Écrivons simplement ces mots sous ta statue :
« Il aima la France et la mer. »

L'Étoile des Bergers

I

Quand, dans la froide nuit, au ciel,
Dont les champs infinis s'azurent,
Passa l'étoile de Noël,
De pauvres bergers l'aperçurent.

Laissant là chèvres et moutons,
Prenant crosses et sacs de toile,
Ils dirent aussitôt : « Partons! »
Et suivirent l'errante étoile.

Les autres, amis du repos,
Les prudents et les économes,
Rirent, en gardant leurs troupeaux,
De la démence de ces hommes.

Quand ils revinrent, étonnés,
Contant comme un fait véritable
Que l'astre les avait menés
Voir un enfant dans une étable,

Des voleurs avaient, à ces fous,
Pendant leur absence funeste,
Pris bien des brebis, et les loups
Dévoraient déjà tout le reste;

Et l'on se moqua beaucoup d'eux.
Garder son bien, voilà l'utile.
Pourquoi donc courir, hasardeux,
Après une étoile qui file ?

Mais souffrir et n'avoir plus rien
Contentait ces humbles apôtres :
Le peu qui leur resta de bien,
Ce fut pour le donner aux autres.

Fidèles au divin signal
Qu'ils avaient suivi sans rien dire,
Ils rendaient le bien pour le mal,
Et pour une insulte un sourire.

La nuit, près du fleuve, en secret,
Ils chantaient en chœur sous les saules,
Et quand un agneau s'égarait,
Le rapportaient sur leurs épaules.

Bons, ils pardonnaient au méchant,
Et, par un merveilleux mystère,
Régénéraient, en la touchant,
La courtisane ou l'adultère.

Et les autres bergers, pleins d'or,
Dont l'avarice méprisable
Creusait, pour y mettre un trésor,
Des trous dans la chaleur du sable,

Avaient des haines d'envieux
Pour ces pauvres de haute mine,
Qui gardaient au fond de leurs yeux
Un peu de l'étoile divine.

II

Comme dans le mythe chrétien
Dont ce temps mauvais n'est plus digne,
L'astre du beau, l'astre du bien
Passe parfois et nous fait signe.

Qui le suit est déshérité
De tout ce que le monde envie.
Idéal d'art ou de bonté,
Il faut en souffrir pour la vie;

Gravir les chemins durs et droits;
Fuir les jougs que met sur nos nuques
Ou la morale des bourgeois
Ou la critique des eunuques;

Jeter ses perles aux pourceaux;
Être toujours, sans qu'on s'irrite,
Traité d'insensé par les sots,
Traité d'impur par l'hypocrite;

Voir triompher autour de soi
Le laid, l'imbécile et l'injuste;
— Et sentir plus ferme sa foi
Et sa volonté plus robuste...

Artiste d'un rêve obsédé
Ou pauvre homme à la chair fragile,
Va! par une étoile guidé,
Comme un berger de l'Évangile!

Va! sourd à l'intérêt vénal,
Va! loin des faux dieux qu'on encense,
Vers le Bethléem idéal,
Vers la beauté, vers l'innocence!

Et si quelque gouffre effrayant,
Que ton imprudence te voile,
T'engloutit, meurs en souriant,
Les yeux fixés sur ton étoile!

La Nourrice.

LES HUMBLES

La Nourrice

Elle était orpheline et servait dans les fermes.
Saint-Martin et Saint-Jean d'été sont les deux termes
Où les gros métayers, au chef-lieu de canton,
Disputant et frappant à terre du bâton,
Viennent, pour la saison, louer des domestiques.
A peine arrivait-elle en ces marchés rustiques,
Qu'un fermier l'embauchait au plus vite, enchanté
Par sa figure franche et sa belle santé;
Et les plus rechignés comme les plus avares
Lui prenaient le menton en lui donnant ses arrhes
Et lui payaient encore un beau jupon tout neuf.
En effet, elle était robuste comme un bœuf,
Exacte comme un coq, probe comme un gendarme.
Sa tête, un peu commune, avait pourtant ce charme
Que donnent des couleurs, deux beaux yeux de vingt ans;
De plus, toujours noués de foulards éclatants,

Ses cheveux se tordaient, noirs, pesants et superbes.
Elle savait filer, coudre, arracher les herbes,
Faire la soupe aux gens et soigner le bétail.
La dernière à son lit, la première au travail,
Aux mille soins du jour empressée et savante,
C'était le type enfin de la bonne servante.

Sage? Qui sait? Mais nul n'en médisait du moins.

Ce n'est que l'autre été, quand on faucha les foins,
Qu'elle fut tout à coup prise d'un goût étrange
Pour un assez beau gars, mauvais batteur en grange,
Qui courait les cafés et vivait de hasards,
Mais qui, sept ans, avait servi dans les hussards.
Tout fier d'avoir porté jadis la sabretache,
Il avait conservé la petite moustache
Et ce certain air fat qui fait qu'on est aimé.
Tout le village était par ce drôle opprimé.
Au bal, c'était toujours pour lui les belles filles;
Au billard, observant le choc savant des billes,
Un cercle d'amateurs éblouis l'entourait.
Elle épousa ce beau tyran de cabaret
Dont aucun paysan n'avait voulu pour gendre
Et qui, lorsque à sa main elle parut prétendre,
Fit bien quelques façons, mais ne refusa pas,
Sachant les louis d'or cachés dans un vieux bas,
Et les rêvant déjà transformés en bouteilles.
Toutes ces unions maudites sont pareilles :
La noce, quelques nuits de brutales amours,
La discorde au ménage au bout de quinze jours,

L'homme se dégageant brusquement de l'étreinte
Pour retourner au vin quand la femme est enceinte,
Les courroux que des mots ne peuvent apaiser,
Et le premier soufflet près du premier baiser.
Puis la misère.
Ici l'événement fut pire.
Ce fainéant avait des instincts de vampire.
Ce monstre, le jour même où sa femme accoucha,
— L'huissier ayant saisi le ménage, — chercha
Le moyen d'exploiter encore sa femelle;
Et, quand il vit son fils mordant à la mamelle,
Il se frotta les mains. Chose horrible! il fallut,
Pour sauver le vieux toit, la vache et le bahut,
Que la mère quittât son pays, sa chaumière,
Son enfant, les yeux clos encore à la lumière,
Et qui, dans son berceau, gémissait, l'innocent!
Qu'elle vendît, hélas! son lait, plus que son sang,
Et que, le front courbé par cet acte servile,
Douloureuse, elle prît le chemin de la ville.
— Elle avait bien d'abord refusé de partir;
Mais son homme montrait un réel repentir;
Il pleurait; il avait juré de ne plus boire.
L'hypocrite disait, — un père, on peut le croire : —
« Plus un seul coup de vin! Quant au petit patron,
Je m'en vais, dès demain, le mettre au biberon,
Et si Monsieur n'est pas content de la cuisine,
Est-ce pour un seul fils que Jeanne, la voisine,
A deux seins? L'un des deux sera pour ton petit. »

Et, la mort dans le cœur, la nourrice partit.

II

Oh! dans le noir wagon l'horrible nuit passée!
Sur le dur banc de bois, dans un coin affaissée,
Comme elle médita sur son sort anormal!
Ses pauvres seins gonflés de lait lui faisaient mal.
Et là-bas, son enfant, éveillé dans sa couche,
Réclamait à grands cris et cherchait de la bouche
Ce giron où l'on boit la vie avec le lait,
Premier asile humain duquel on l'exilait.
C'est ainsi qu'elle dut passer la nuit entière,
Tout en larmes, mettant la tête à la portière
Et buvant à longs traits l'air glacé du ciel noir,
Un peu pour se cacher, beaucoup pour ne pas voir,
En face d'elle assis, plein de vin et de vice,
Un groupe de soldats revenant du service
Et qui, par sa présence honnête mis en train,
Vociféraient en chœur un immonde refrain :
Le tout puant le cuir, le rhum et le cigare.

A Paris, un laquais l'attendait à la gare.
— Un coupé qu'emportait un cheval très fringant
La conduisit devant un perron élégant
Où les autres laquais dirent : « C'est la nourrice. »
Dans une chambre mauve, adorable caprice
De blonde, elle aperçut un berceau près d'un lit;
Et devant cet heureux spectacle elle pâlit.

En voyant cette jeune et jolie accouchée,
Blanche, et sur le berceau de dentelle penchée,
Devant ce doux sommeil d'enfant s'extasier,
Elle crut voir le sien dans son berceau d'osier,
Pleurant auprès du lit d'un père sans vergogne
Qui n'entend pas et dort son lourd sommeil d'ivrogne.

Elle prit le petit, qui but avidement.
La mère souriait. — Le père, en ce moment,
Survint et fit la moue en sentant l'atmosphère
De la chambre. — Il sortait... pour cette grosse affaire!
Des dossiers sous le bras, en noir, un air subtil.
« Ah! voici cette femme. Elle est fort bien, dit-il.
Mariée? — Il paraît. — Et son pays? — Normande,
Près de Caen. — Permettez, chère, cette demande .
Le docteur n'est-il pas pour celles du Midi?
— Croyez-vous? » Puis, riant de son rire étourdi,
La mère dit : « Pour peu que cela vous convienne,
Elle est brune, je vais la mettre en Arlésienne.
Le costume est joli; puis c'est la mode au Bois. »
Le père eut un léger sarcasme dans la voix,
Et, s'en allant : « Fort bien. Amusez-vous, ma chère. »

Comme elle sentait bien qu'elle était étrangère
Et qu'elle allait souffrir dans ce monde nouveau!
Son nourrisson n'était ni bien portant ni beau.
C'était un pâle enfant, pauvre vie éphémère!
Pauvre front condamné! C'est au bal que sa mère,
Dans une valse, avait reconnu son état.
Dépitée, il fallut bien qu'elle s'arrêtât,

En songeant : « Quel ennui, huit longs mois de sagesse ! »
Et quand vint le moment d'avouer sa grossesse,
L'homme — la Bourse avait baissé probablement —
Ne trouva tout d'abord qu'un mot suspect : « Vraiment ! »
Mais, rempli d'à-propos, comme un joueur qui triche,
Il s'attendrit bientôt, sa femme étant très riche.

III

Or la nourrice, ayant sans cesse l'embarras
De l'enfant qui criait faiblement dans ses bras
Et lui mordait le sein de ses lèvres avides,
Errait seule parmi les appartements vides,
Et, rustique au milieu du luxe des salons,
Comptait les jours d'exil qui lui semblaient si longs.
Triste foyer ! La mère était toujours en course,
Le père était au cercle, au Palais, à la Bourse ;
Et, quant à leur enfant, ils ne le voyaient pas,
Sauf quelquefois, le soir, à l'heure des repas,
Où le chef de maison, par pure bonté d'âme,
S'écriait : « Votre fils est fort joli, madame ! »
Puis, époux plein d'égards et sachant ce qu'il doit,
Il riait au petit et lui donnait son doigt.
Mais Madame bâillait, n'étant pas satisfaite
D'une robe apportée alors pour quelque fête,
Et, jugeant qu'on avait assez de l'avorton,
Disait : « Il se fait tard. Allez coucher Gaston. »

Qu'importaient cependant à la pauvre nourrice
L'abandon désolant, la maison corruptrice,
Ce faible enfant malade et refusant son lait,
Les habits d'opéra-comique qu'il fallait,
Par les jours de soleil, montrer aux Tuileries,
Les repas à l'office et les plaisanteries
De la femme de chambre et des valets railleurs?
Pauvre mère! son âme était toujours ailleurs;
Toujours elle suivait — hélas! par la pensée —
Sa lettre, la dernière au pays adressée,
La réponse si lente et venant de si loin;
Et puis elle courait chez l'écrivain du coin
Dont l'enseigne, chef-d'œuvre affreux de calligraphe,
Présente un Béranger tracé d'un seul paraphe.
Enfin on répondait : « L'enfant se porte bien;
Il profite, il grandit, il ne manque de rien.
Mais il faut de l'argent. L'huissier gronde et réclame. »
Elle baisait la lettre, et, le bonheur dans l'âme,
A l'époux qui mentait — dévouement incompris —
De son dur esclavage elle envoyait le prix.

IV

L'HIVER revint, joyeux : grands dîners, bals, théâtres.
Le nourrisson avait des toux opiniâtres,
Et sous son front ridé brillaient des yeux trop grands;
Bref, le pauvre chétif, un soir que ses parents

Étaient allés bâiller à quelque opéra bouffe,
Eut un de ces accès trop longs dont on étouffe;
Sa nourrice le vit expirer sur son sein;
Puis la mère en rentrant trouva le médecin
Penché sur le petit cadavre déjà roide,
Et, confuse, ayant peur de paraître trop froide,
Fit, pour pleurer beaucoup, des efforts inouïs.

Congédiée alors avec quelques louis
Et l'esprit inquiet de cette mort subite,
La nourrice voulut revenir au plus vite
Au fils qu'elle pouvait allaiter aujourd'hui,
A l'enfant campagnard, qui se portait bien, lui!
Oh! le voyage heureux que l'Espérance abrège!
Que lui font le ciel gris, les champs vêtus de neige,
Et, là-bas, les bois noirs où volent les corbeaux?
Tout, les arbres, les champs, le ciel, lui semblent beaux.
Le pays est plus près, le lieu d'exil recule.
Dans un instant, sur la rougeur du crépuscule,
Ses yeux mouillés de pleurs verront se détacher
La silhouette mince et noire du clocher.
C'est le terme à présent de sa longue souffrance.
Elle va voir son fils! — Enfin, ô délivrance!
Le train s'arrête avec ses rudes chocs de fer.

Mais pourquoi donc est-il si froid, ce soir d'hiver?
Pourquoi le vent du Nord gémit-il dans les branches?
Pourquoi donc les fossés des mornes routes blanches,
Noirs et béants, sont-ils pleins d'une horreur sans nom?
Pourquoi toutes ces voix qui semblent dire : Non,

Parmi ces tourbillons siffleurs de feuilles mortes?
Pourquoi ces hurlements de gros chiens sous les portes?
Pourquoi ce cher pays, aimé de tant d'amour,
Fait-il donc cet accueil hostile à ce retour?

La voilà cependant au bout de son voyage.
La nuit tombe. Tout est désert dans le village.
L'église au vieux portail dans la brume apparaît;
Et près de là, voici le houx du cabaret
D'où sort, vibrante et claire, une chanson bachique.
— Soudain la voyageuse a fait halte, tragique,
Bouche béante et comme allant pousser un cri.
Car cette voix, c'est bien celle de son mari;
Cette ombre profilée en noir sur les fenêtres,
C'est la sienne. Il avait donc menti dans ses lettres;
Il est toujours le même; elle avait bien raison;
Il boit, et le petit est seul à la maison.
Le cerveau traversé d'une affreuse lumière,
Éperdue, elle court en hâte à sa chaumière.
La porte est entr'ouverte, elle entre. — Qu'il fait noir!
Du feu! bien vite. — Et la malheureuse a pu voir,
Dans la chambre à présent sordide et démeublée,
Le reste du repas de l'ivresse attablée,
Le jambon qu'il mangea, la bouteille qu'il but,
Et, dans l'ombre, parmi les choses de rebut,
Sale, brisé, couvert de toiles d'araignée,
— Objet horrible aux yeux d'une mère indignée
Et qu'on avait jeté dans ce coin sans remord, —
L'humble berceau d'osier d'un petit enfant mort.

Elle tomba. C'était la fin du sacrifice.

V

Et depuis lors, on voit, à Caen, dans un hospice,
Tenant fixes sur vous ses yeux secs et brûlants,
Une femme encor jeune avec des cheveux blancs,
Qui cherche de la main sa mamelle livide
Et balance toujours du pied un berceau vide.

Le Petit Épicier

C'était un tout petit épicier de Montrouge,
Et sa boutique sombre, aux volets peints en rouge,
Exhalait une odeur fade sur le trottoir.
On le voyait debout derrière son comptoir,
En tablier, cassant du sucre avec méthode.
Tous les huit jours, sa vie avait pour épisode
Le bruit d'un camion apportant des tonneaux
De harengs saurs ou bien des caisses de pruneaux;
Et, le reste du temps, c'était dans sa boutique
Un calme rarement troublé par la pratique,
Servante de rentier ou femme d'artisan,
Logeant dans ce faubourg à demi paysan.
Ce petit homme roux, aux pâleurs maladives,
Était triste, faisant des affaires chétives

Et, comme on dit, ayant grand'peine à vivoter.
Son histoire pouvait vite se raconter.
Il était de Soissons, et son humble famille,
Le voyant à quinze ans faible comme une fille,
Voulut lui faire apprendre un commerce à Paris.
Un cousin, épicier lui-même, l'avait pris,
Lui donnant le logis avec la nourriture;
Et, malgré la cousine, épouse avare et dure,
Aux mystères de l'art il put l'initier.
Il avait ce qu'il faut pour un bon épicier :
Il était ponctuel, sobre, chaste, économe.
Son patron l'estimait, et, quand ce fut un homme,
Voulant récompenser ses mérites profonds,
Il lui fit prendre femme et lui vendit son fonds.

« Quand on trouve un garçon pareil, il faut qu'on l'aide, »
Disait-il.
La future était aisée et laide,
Mais ce naïf resta devant elle tremblant;
Et quand il l'amena, blonde en costume blanc,
La boutique aux murs noirs lui parut toute neuve.
Or sa mère, depuis quelques mois, était veuve.
Vite il l'alla chercher et lui dit, triomphant :

« Viens donc, tu berceras notre premier enfant. »

C'était déjà son rêve, à cet homme, être père!
Mais il ne devait pas durer, le temps prospère :
Sa femme n'aimait pas le commerce; elle était
Hargneuse, lymphatique et froide; elle restait

A l'écart et passait des heures dans sa chambre.
De sa boutique ouverte au vent froid de décembre,
Lui ne pouvait bouger, mais ne se plaignait pas;
Car sa mère, en bonnet et tricotant des bas,
Était là, toute fière et de son fils et d'elle,
Tandis qu'il débitait le beurre et la chandelle.
Donc il était encor satisfait comme ça.
Mais, dans un mauvais jour, sa femme s'offensa
De ce qu'il ne fût pas seul comme elle, et l'épouse
— Vieille histoire — devint de la mère jalouse.
Celle-ci comprit tout :
« Mon enfant, j'avais cru,
Lui dit-elle, pouvoir bien vivre avec ma bru.
Mais, à la fin, il faut que je le reconnaisse,
Je la gêne et ne puis plaire à cette jeunesse.
Je retourne à Soissons, vois-tu, cela vaut mieux. »

Elle dit, de l'air doux et résigné des vieux,
Et partit, sans pleurer, mais affreusement triste.
Hélas! il n'avait pas ce qui fait qu'on résiste.
Il consentit, devint plus morose qu'avant
Et pria, tous les soirs, pour avoir un enfant.
Car c'était là son but, décidément. Ce rêve,
Cet instinct, ce besoin le poursuivait sans trêve.
Il n'avait qu'un désir, il n'avait qu'un espoir :
Être père! c'était son idéal. — Le soir,
Quand un noir ouvrier, portant un enfant rose,
Entrait dans la boutique acheter quelque chose,
Soudain il se sentait plein d'attendrissement.

Mais les ans ont passé, lentement, lentement.
Il comprend aujourd'hui que ce n'est pas possible;
Il partage le lit d'une femme insensible,
Et tous les deux ils ont froid au cœur, froid aux pieds.
— Ah! les rêves aussi durement expiés
Allument à la longue un désespoir qui couve!
Cet homme est fatigué de l'existence. Il trouve
— Où de pareils dégoûts vont-ils donc se nicher? —
La colle et le fromage ignobles à toucher.
Il hait le vent coulis qui souffle de la rue,
Il ne peut plus sentir l'odeur de la morue,
Et ses doigts crevassés, maudissant leur destin,
Ont trop froid au contact des entonnoirs d'étain!

Pourtant il brille encore un rayon dans cette ombre.
Derrière son comptoir, seul, debout, le cœur sombre,
Quand il casse du sucre avec férocité,
Parfois entre un enfant, un doux blondin, tenté
Par les trésors poudreux du petit étalage.
Dans la naïveté du désir et de l'âge,
Il montre d'une main le bonbon alléchant
Et de l'autre il présente un sou noir au marchand.
L'homme alors est heureux plus qu'on ne peut le dire
Et, tout en souriant, — s'ils voyaient ce sourire,
Les autres épiciers le prendraient pour un fou, —
Il donne le bonbon et refuse le sou.

Mais aussi, ces jours-là, sa tristesse est plus douce;
S'il lui vient un dégoût coupable, il le repousse;

Il rêve, il croit revoir sa mère qui partit,
Soissons, et le bon temps, quand il était petit.
Le pauvre être pardonne, il s'apaise, il oublie,
Et, lent, casse son sucre avec mélancolie.

Un Fils

I

Quand ils vinrent louer deux chambres au cinquième,
Le portier, d'un coup d'œil plein d'un mépris suprême,
Comprit tout et conclut : « C'est des petites gens. »
Le garçonnet, avec ses yeux intelligents,
Était gai d'être en deuil, car sa veste était neuve.
Vieille à trente ans, sa mère, une timide veuve,
Sous ses longs voiles noirs cachait ses yeux rougis;
Et quand on apporta dans ce pauvre logis
Leur mobilier, — il faut que du terme il réponde, —
Le portier s'assombrit : « C'est du tout petit monde, »
Pensa-t-il. Néanmoins, leur humble logement
Étant payé le huit très régulièrement,
Il corrigea son mot : « Du petit monde honnête. »
Mais quand il sut l'instant de leur coup de sonnette,
Il ne se pressa plus pour tirer le cordon,
— Par dignité! — La veuve avait pourtant bon ton!

Et, pour vivre, courait les leçons de solfège.
A l'heure où son cher fils revenait du collège,
Elle était de retour et faisait le dîner.
Le dimanche, ils allaient souvent se promener
Ensemble au Luxembourg, donnaient du pain aux cygnes
Et revenaient. C'était de ces misères dignes
Et qui, lorsqu'on leur veut montrer de l'intérêt,
Ont un pâle sourire et gardent leur secret.
Ils plurent aux voisins. D'abord froide, la loge
Désarma. Le concierge eut quelques mots d'éloge;
Et quand, six ans plus tard, un soir, il eut appris
Que le jeune homme avait obtenu tous les prix,
Ce père, ému par tant de courage et de zèle,
Rêva ceci : « Plus tard?... Pour notre demoiselle?... »

Or, ce jour-là, tandis que le rhétoricien,
Radieux de l'orgueil de sa mère et du sien,
Pour la vingtième fois lui montrait son trophée
Et l'embrassait au point qu'elle était étouffée,
Lui parlant à genoux ainsi qu'un amoureux
Et lui disant : « Maman, que nous sommes heureux! »
Elle prit les deux mains de son fils dans les siennes
Et, tout à coup, laissant les douleurs anciennes
Toutes en même temps s'échapper de son cœur,
A ce naïf, à cet heureux, à ce vainqueur,
Elle livra le mot de la science amère.

Il apprit qu'il n'avait que le nom de sa mère
Et qu'elle n'était pas veuve aux yeux de la loi.
Elle gagnait sa vie à vingt ans. Mais pourquoi

Laisser aller ainsi, seule, une jeune fille?
La maîtresse de chant et le fils de famille :
Un drame très banal. Le coupable était mort
Brusquement, sans avoir pu réparer son tort;
Elle eût voulu le suivre en ce moment funeste,
Mais elle avait un fils : « Un fils! tu sais le reste.
Voilà, depuis seize ans, mon désespoir profond.
Je n'ai plus de santé, mes pauvres yeux s'en vont,
Tu n'as pas de métier et nous avons des dettes. »

L'enfant avait rêvé gloire, sabre, épaulettes,
Un avenir doré, les honneurs les plus grands.
A présent, il voulait gagner douze cents francs.
Il consola sa mère, il parla comme on prie :
« Tu sais. Nous connaissons quelqu'un à la mairie,
Il me fera nommer; c'est un chef de bureau.
Ah! pourvu qu'à vingt ans j'aie un bon numéro!
Mais oui, j'ai de la chance au jeu. Ne sois pas triste.
Puis ce n'est pas pour rien que je suis un artiste,
Et que je sais un peu jouer du violon.
On peut faire un métier du talent de salon.
Je me sens un courage indomptable dans l'âme;
Tu verras. Mais ris donc, maman. D'abord, madame,
Je ne serai content que quand vous aurez ri. »

La pauvre heureuse mère! Un sourire attendri
Éclaira, fugitif, sa figure chagrine.
Puis, tendre, elle attira son fils sur sa poitrine,
Et, le serrant bien fort, elle pleura longtemps.

Le soir, quand il fut seul, l'enfant de dix-sept ans,
En rangeant, à côté des autres, sur leurs planches,
Ses livres gaufrés d'or et tout dorés sur tranches,
A ses rêves d'hier pour toujours dit adieu.
Comme il l'avait prévu, d'ailleurs, le reste eut lieu.
Un emploi très modeste occupa sa journée;
Et la bonne moitié de sa nuit fut donnée
A racler des couplets dans un café-concert;
Car il avait raison, et, pour vivre, tout sert.
Mais, du jour où l'enfant accepta la bataille,
Il cessa tout à coup de grandir; et sa taille
Resta petite ainsi que son ambition.

Quand le portier connut cette décision,
Offensé dans ses goûts d'homme aristocratique,
Il ne put retenir quelques mots de critique :
« Ces gens de peu, dit-il, ont des instincts trop bas.
Ils voudraient s'élever, mais ils ne peuvent pas.
Ce jeune homme pourtant donnait quelque espérance,
C'est certain. Mais, voilà! pas de persévérance.
Et dire que jadis mon épouse estima
Qu'il pourrait convenir un jour à notre Emma!
Je souris quand je songe à ce projet folâtre.
D'ailleurs nous destinons notre fille au théâtre. »

II

Et le bon fils connut le spleen dans un bureau,
Le long regard d'envie à travers le carreau

Sur le libre flâneur qui se promène et fume,
L'infecte odeur du poêle à qui l'on s'accoutume,
Mais qui vous fait pourtant tousser tous les matins,
Le journal commenté longuement, les festins
De petits pains de seigle et de charcuterie,
Le calembour stupide et dont il faut qu'on rie,
L'entretien très vulgaire avec le sentiment
De chacun sur les chefs et sur l'avancement,
Le travail monotone, ennuyeux et futile,
Le dégoût de sentir qu'on est un inutile,
Et, pour moment unique où l'on respire enfin,
Le lent retour, d'un pas affaibli par la faim
Que doit mal apaiser un dîner toujours maigre.
— En vieillissant, sa mère était devenue aigre.
Son long chagrin, souffert avec tant de vertu,
— Il faut bien l'avouer, — trop longtemps s'était tu :
Le cœur subit deux fois les douleurs qu'il faut taire.
De plus elle allait mal. Enfin son caractère,
Même à ce fils chéri, paraissait bien changé.
Le repas était donc par lui-même abrégé;
Il souffrait trop alors, pour lui comme pour elle,
De la voir agiter quelque vaine querelle,
Et toujours, le plus tôt possible, il s'en allait.
— A cette heure, au surplus, son devoir l'appelait
Dans le petit café-concert de la barrière,
Où chaque soir, tenant son violon, derrière
Un pianiste, chef d'orchestre sans bâton,
Et non loin d'un troupier soufflant dans un piston,
Il écoutait, distrait, et sans les trouver drôles,
La chanteuse fardée et montrant ses épaules,

Le baryton barbu gêné dans ses gants blancs,
Et le pitre aux genoux rapprochés et tremblants,
En grand faux col, faisant des grimaces atroces
Et contant au public charmé sa nuit de noces.
Vers minuit seulement, enfin il se levait,
Rentrait, ouvrait parfois ses livres de chevet.
Mais, de lire n'ayant même plus l'énergie,
Il se couchait, afin d'épargner la bougie.

Cela dura cinq ans, dix ans, quinze ans. Hélas!
Quinze fois quand revint la saison des lilas,
Dans la rue, il put voir, par les soirs de dimanches,
Les fillettes du peuple, en fraîches robes blanches,
Près du trottoir où sont les pères indulgents,
Jouer à la raquette avec les jeunes gens,
Tandis qu'il s'éloignait, toujours seul, le timide.
Il ne passa jamais devant la pyramide
Des bols à punch ornant le comptoir d'un café,
Où souvent il avait, au passage, observé
De vieux garçons, amis des voluptés sans fièvres,
Brassant les dominos, la pipe entre les lèvres,
Qui s'appelaient « Mon vieux » et caressaient leur chien.
Il enviait leur sort, car tel était le sien :
Gagner le pain du jour et le terme au trimestre.
Dans les commencements qu'il fut à son orchestre,
Une chanteuse blonde et phtisique à moitié
Sur lui laissa tomber un regard de pitié;
Mais il baissait les yeux quand elle entrait en scène.
Puis, peu de temps après, elle passa la Seine
Et mourut toute jeune, en plein quartier Bréda.

A vrai dire, il l'avait presque aimée, et garda
Le dégoût d'avoir vu — chose bien naturelle —
Les acteurs embrassés et tutoyés par elle;
Et son métier lui fut plus pénible qu'avant.

III

Or l'état de sa mère allait en s'aggravant.
Une nuit vint la mort, triste comme la vie;
Et, quand à son dernier logis il l'eut suivie,
En grand deuil et traînant le cortège obligé
Des collègues heureux de ce jour de congé,
Il rentra dans sa chambre et songea, solitaire.
Il se vit sans amis, pauvre, célibataire,
Vieil enfant étonné d'avoir des cheveux gris;
Il sentit que son âme et son corps avaient pris,
Depuis vingt ans, la lente et puissante habitude
De l'ennui, du silence et de la solitude;
Qu'il n'avait prononcé qu'un mot d'amour : « Maman, »
Et qu'il n'espérait plus que son simple roman
Pût s'augmenter jamais d'un plus tendre chapitre.
— Le jour à son bureau, le soir à son pupitre,
Il revint donc s'asseoir, résigné, mais vaincu;
Et, libre, il vit ainsi qu'esclave il a vécu.
Même dans la maison qu'il habite, personne
Ne songe qu'il existe, et, la nuit, quand il sonne,
Le vieux portier — il a soixante-dix-sept ans
Et perd la notion des choses et du temps —

Se réveille, maussade, et murmure en son antre :
« C'est le petit garçon du cinquième qui rentre. »

Petits Bourgeois

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux,
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.
Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : le toit pointu porte une girouette,
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil de midi, dort couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote;

Auprès d'elle, le chat joue avec sa pelote.
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas. Car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.
Ils boivent du cassis, innocente liqueur!
Et chez eux tout est vieux, tout, excepté le cœur.
Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires
Le premier jour de l'an et les anniversaires,
D'observer le Carême et de tirer les Rois,
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,
Et de rendre le pain bénit à leur paroisse?
— Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre. —
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,

Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.
Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,
Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,
Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

— Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,
Pour m'avoir, l'autre jour, donné ce rêve honnête,
Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait
Avec la jouissance exquise du projet.

En Province

I

La petite maison à mine sépulcrale,
Noire et basse, en plein nord, près de la cathédrale,
Quand j'avais visité la ville, m'avait plu
Par son air clérical, discret et vermoulu.
L'espalier de la porte avec ses quelques roses
Qui, pâles, se mouraient le long des murs moroses,
Le pignon au vieux toit de tuile surplombant

Les trois degrés du seuil, le trottoir et le banc
Placé là tout exprès pour que le pauvre y dorme,
L'ombre que sur le tout jetait l'église énorme,
La rue où le gazon verdissait les pavés,
Ces détails, plus complets qu'on ne les eût rêvés,
Me prouvaient qu'il fallait en effet que je vinsse
Pour voir cette maison dans ce coin de province.

Causant de ce logis à des voisins, j'appris
Qu'il était habité, moyennant un bas prix
Et depuis fort longtemps, par une vieille fille
Extrêmement dévote et d'ancienne famille.
Or, étant un flâneur, et passant très souvent
Devant cette maison au parfum de couvent,
— N'allez pas croire au moins qu'à dessein je le fisse, —
Vers midi, c'est-à-dire une heure après l'office,
Tous les jours, excepté les dimanches, je vis,
A cet angle que fait la place du parvis
Avec la vieille rue en question, paraître
Et venir lentement un grand et maigre prêtre,
En tricorne, portant son gros livre à fermoir,
Proprement recouvert d'un morceau de drap noir.
Il s'approchait, pensif, de la vieille masure,
Mais avec l'air tranquille et la démarche sûre
Qu'on a lorsqu'on se livre à des soins réguliers.
Il s'arrêtait au seuil, grattait ses lourds souliers,
Frappait un petit coup qu'on entendait à peine,
Et, vif, dès que la gâche avait jailli du pêne,
Entrait et refermait doucement après lui.
J'étais seul en province et m'ennuyais. L'ennui

Rend maussade et vous fait céder aux injustices;
Et voici que déjà, sur ces faibles indices,
J'avais un roman noir et bête tout trouvé :
Une dévote avare, un testament couvé,
Des parents sur la paille, enfin toutes les suites
D'une menée affreuse et sourde de jésuites.
On devient quelquefois un voltairien fieffé
Pour un rien, pour avoir lu le *Siècle* au café;
Et, comme il est toujours pénible de se taire
Quand on pense tenir la moitié d'un mystère,
Je m'informai. — Ce fut bien fait pour moi, vraiment,
Qui rêvais d'appeler un juste châtiment
Sur quelque tortueuse et sombre stratégie;
Car on ne me conta qu'une simple élégie
Dont il me fallut être ému, bon gré mal gré.

II

Au retour des Bourbons, un vieux noble émigré
Vint, ainsi que le fait un homme qui s'installe,
Louer cette maison dans sa ville natale.
Railleur et n'ayant plus les antiques respects,
Il ne s'était enfui que lorsque les suspects
Furent enfin inscrits sur la fameuse liste.
Car il était resté très ardent royaliste
Et partisan fougueux des orgueils du vieux temps.
Quand il revint avec une enfant de huit ans,
La fille de son fils, hélas! une orpheline,

Ce fut triste. — Il était sans laquais ni berline,
Seul, à pied et portant ce fardeau sur les bras.
Mais, sceptique, il avait prévu les rois ingrats,
Et, décemment râpé, sans misère apparente,
Il vécut, dans un coin, d'une petite rente,
Écrivant, par loisir, un traité de blason.
Il avait justement choisi cette maison,
Parce que, d'un côté, triste, inhospitalière,
Avec ses murs verdis et son toit noir de lierre,
Elle convenait fort à son âpre dédain,
Et qu'elle avait, derrière, un carré de jardin
Où, sous un frêle arceau de jaunes capucines,
Dérobée aux regards des fenêtres voisines,
L'enfant pouvait jouer au soleil, dans les fleurs.

Comme il n'espérait pas revoir des jours meilleurs,
Que son nom, nom fameux, vieux comme la bannière
De saint Denis, c'était cette enfant, la dernière,
Qui devait, fille pauvre et sans dot, le porter,
Qu'une mésalliance était à redouter,
Pour elle cet athée avait rêvé le cloître.
Aussi souriait-il, plus calme, en sentant croître
Dans ce cœur virginal le lys pur de la foi.
D'autre part, il aimait son fauteuil, son chez soi,
Trouvait l'office long et l'église glacée;
Et l'unique servante était bien trop pressée
Pour conduire l'enfant pieuse qui voulut
Bientôt entendre messe, et vêpres, et salut.
— A cette époque-là, venait chez ce vieux noble
Qui possédait encor quelques champs, un vignoble

Près d'une métairie, à l'ombre des pommiers,
Un garçon de seize ans, le fils de ses fermiers,
Qui, jugé trop chétif pour la vie ordinaire
De la campagne, était élève au séminaire.
Un beau jour, ce petit paysan fut chargé
Par l'aïeul, le dimanche étant jour de congé,
De se rendre à l'église avec la demoiselle
Et de la ramener après cela chez elle.
On l'en récompensait par sa place aux repas
Et par l'accueil. C'était tout simple, n'est-ce pas?
Cet humble protégé, collégien rustique,
Pouvait, à la rigueur, servir de domestique,
Bien que, pour être prêtre, il apprît le latin.
— Depuis lors, les enfants, le dimanche matin,
Côte à côte, et prenant toujours la même place
Sous le vitrail en feu de la grande rosace,
S'asseyaient dans la nef profonde et priaient Dieu.
La petite fillette était vouée au bleu,
Toilette qui sied bien aux couleurs enfantines,
Et tous ses vêtements, chapeau, robe et bottines,
Comme son âme, étaient de la couleur du ciel.
Quant au pauvre garçon, le noir officiel
Et les habits de drap, à coupe droite et triste,
Pouvaient lui donner l'air un peu séminariste;
Mais, chez les bonnes gens qui prenaient le chemin
De l'église et voyaient, se tenant par la main,
Passer les deux enfants avec leurs eucologes,
C'étaient des hochements de tête et des éloges
De leurs regards brillants de douce piété.
Seulement ils étaient d'une timidité

Extrême et rougissaient beaucoup quand, sur leur route,
Un passant, étranger à la ville sans doute,
Parlait d'eux, les prenant pour le frère et la sœur.
L'un et l'autre, ils goûtaient vaguement la douceur
Pénétrante que donne à l'habitude prise
La province, où la vie est monotone et grise.
Pour la triste orpheline et l'écolier captif,
Chaque dimanche était un moment fugitif
Fait de calme harmonie et de parfums de fête,
Où, vibrantes de foi candide et satisfaite,
Leurs deux voix se mêlaient dans tout ce qu'il y a
D'allégresse à chanter les blancs *Alleluia*.
Ils se sentaient égaux devant Dieu. La prière
Entre eux avait détruit à jamais la barrière
Qui, pour la loi du monde, encor les séparait;
Et leurs deux cœurs s'étaient réunis en secret
Par un de ces liens qui toujours se resserrent.

III

Naïfs, ils grandissaient, et cinq ans se passèrent
Sans que rien fût changé du train habituel.
Tout en or, tout en noir, selon le rituel,
Et lançant vers le ciel son chant mélancolique
Ou son cri triomphal, la pompe catholique,
Seule, pendant cinq ans, charma leurs cœurs nouveaux.
Les marguilliers, les gens d'église, les dévots
Qui font la révérence à toutes les chapelles,

Chérissaient comme leurs ces deux enfants modèles
Qui jouissaient près d'eux, sans se le définir,
Du bonheur de se voir et de se réunir.
Car si chez eux encor les doux rêves mystiques,
Qui s'exaltent parmi l'encens et les cantiques,
Avaient retardé l'heure où le désir naissant
De l'enfant étonné fait un adolescent,
Déjà leur âme était inquiète et subtile.
Ce qu'ils eussent jadis trouvé simple ou futile
Les laissait à présent très souvent timorés.
Ils se troublaient. Un jour, ils étaient demeurés,
Lui, la rougeur au front, elle, tout interdite,
En effleurant leurs doigts humides d'eau bénite,
De s'être dit tous deux à la fois : « Prenez-en. »
Elle avait oublié qu'il était paysan,
Il avait oublié qu'elle était demoiselle,
Mais, bien qu'il redoublât d'humbles soins et de zèle,
Il ne lui donnait plus la main comme autrefois,
Quand il la conduisait à l'église, et sa voix
Tremblait en lui parlant de choses très vulgaires.

IV

Un dimanche matin, — il ne s'attendait guères
Que son destin allait dater de ce jour-là, —
Ainsi qu'il en avait l'habitude, il alla
Chercher la jeune fille à l'heure accoutumée.
La porte, qu'il trouvait d'ordinaire fermée,

Malgré le froid d'hiver, s'ouvrait sinistrement.
Inquiet, il crut voir comme un pressentiment
Dans ce logis béant au vent noir de décembre,
Et, songeant à l'aïeul, monta jusqu'à sa chambre,
Mais pour s'arrêter court sur le seuil, en tremblant.
Car il vit le vieillard, pâle sur le lit blanc,
Râlant, les yeux grandis par les suprêmes fièvres,
Et qui disait, serrant cruellement les lèvres,
A sa fille courbée et pleurant sur sa main :

« Plus de larmes. Je sens que je mourrai demain.
Or, c'est chez nous l'usage ordinaire, ma fille,
Que, s'il meurt dans son lit, le chef de la famille
Du plus proche héritier exige le serment
De maintenir le nom toujours plus fièrement.
Je te crois forte assez pour subir ces épreuves;
Car celles de ton sang, du jour qu'elles sont veuves
De quelque batailleur mis à mal n'importe où,
Prennent sa lourde épée et la pendent au clou
Et n'ont plus d'autre croix pour dire leur prière.
Pour toi, tu restes fille, enfant, et la dernière
De la race. Eh bien donc, sois-en digne et promets
De garder le vieux nom vierge et pur à jamais.
Si tu ne prends l'habit, point de mésalliance;
Et fais-en le serment, pour qu'avec confiance
Je puisse me coucher dans la paix du cercueil. »

Alors la jeune fille, entendant sur le seuil
Un faible bruit, tourna ses regards en arrière
Et vit là son petit compagnon de prière

Qui, sans savoir pourquoi, mais désolé, pleurait.

C'était un sentiment bien vague, bien secret,
Bien indécis, exempt de toute ardeur qui tente,
Fait d'amitié craintive et de langueur latente,
Qu'ils avaient jusque-là l'un pour l'autre éprouvé.
Leur timide désir n'avait jamais rêvé
Plus loin que le bonheur de prier côte à côte,
Par un jour de soleil comme à la Pentecôte,
Sous le même rayon, devant le même autel.
Mais l'accent du vieillard moribond était tel
Qu'ils comprirent soudain que, pour toute leur vie,
L'espérance de vivre ensemble était ravie.

« Eh bien, petite? dit le vieillard irrité.

— J'obéirai, » dit-elle avec simplicité
Et comme promettant une chose ordinaire.

V

Tout était dit — Après cinq ans de séminaire,
Le jeune écolier fut tour à tour tonsuré,
Ordonné prêtre, puis enfin nommé curé
D'un village lointain choisi sur sa demande.
Il semblait avoir mis une hâte très grande
A prononcer lui-même un éternel serment.
— Ce n'est que devenu vieux, assez récemment,

Qu'ayant réalisé son petit patrimoine,
Il s'est laissé nommer, dans sa ville, chanoine.
Là, depuis son retour, vite le bon abbé
Dans l'ancienne habitude est de nouveau tombé
Et d'un logis bien cher a retrouvé la route.
Certes, quand il y vient lentement, il se doute
Qu'on entend de très loin son pas sur le pavé
Et que, près du rideau faiblement soulevé,
Un regard amical le voit venir et guette.
Mais il n'a pas encore osé lever la tête
Depuis quatre ans qu'il fait tous les jours ce chemin;
Et quand il est entré, son missel à la main,
Dans le salon étroit et suranné de celle
A qui, par vieil usage, il dit « la demoiselle »,
Toutes les fois, il feint de croire à l'air surpris
Qu'à son aspect, soudain, la douce fille a pris,
Et qui la trouble au point que sa voix en hésite
Dans son remercîment de la bonne visite.
En deuil, ayant gardé ses beaux yeux clairs et doux,
Et délicatement flattant, sur ses genoux,
Le pelage soyeux de sa chatte endormie,
Telle, chaque matin, il voit sa vieille amie
Devant laquelle il reste une grande heure assis,
Lui faisant, d'un ton bas, quelques simples récits,
Sans que jamais en eux un geste, un rien dénote
Plus qu'une affection de vieux prêtre à dévote;
Et lorsque du sujet honnête et puéril
L'entretien a suivi tout doucement le fil,
Sans un mot qui s'émeut, sans cordiale étreinte,
Comme si la mémoire en eux était éteinte

Du sacrifice fait jadis à leur devoir,
Ils échangent enfin un très faible : « Au revoir. »
— Pourtant il faut qu'il lutte et qu'elle se contienne,
Car, même redoutant l'effusion chrétienne
Où l'on doit se nommer un instant frère et sœur,
Elle n'a jamais pris l'abbé pour confesseur.

Émigrants

Il fait nuit. — Et la voûte est ténébreuse où monte,
Par la sonorité du bâtiment de fonte,
Le jet de vapeur blanche au sifflement d'enfer,
Hennissement affreux du lourd cheval de fer
Qui vient à reculons et lui-même s'attelle,
Avec un bruit strident d'enclume qu'on martèle,
Au long train des wagons béants le long du quai.
Attirés par ce bruit de fer entre-choqué,
De pâles voyageurs, aux figures chagrines,
Regardent, en collant leurs fronts las aux vitrines,
Les machines qui vont les entraîner si loin,
Chacun d'eux, sans le dire à l'autre, dans son coin,
Se sentant envahir par l'effroi taciturne
Qui nous prend au début d'un voyage nocturne.
— Un départ est toujours triste; mais ce départ
Semble vraiment empreint d'une tristesse à part.
D'abord, c'est un convoi de pauvres. Règle austère :

Qu'il s'en aille en voyage ou qu'il s'en aille en terre,
Vivant ou mort, le pauvre a sa voiture à lui.
Et puis, ceux-là qui vont habiter aujourd'hui,
Pendant toute une veille, en ces sombres voitures,
Qui devront endurer, tremblantes créatures,
Le froid de l'insomnie et le froid de l'hiver,
Et que l'on jettera demain, près de la mer,
Devant les paquebots couverts de voiles blanches,
Dont ils devront franchir le passage de planches
Pour retrouver encor la nuit des entreponts;
Ces paysans, honteux de passer vagabonds
Et que soutient à peine un espoir chimérique,
Ce sont des émigrants qui vont en Amérique.

Voilà de bien longs jours déjà qu'ils sont partis :
Le père tout chargé de paquets et d'outils;
La mère avec l'enfant qui pend à la mamelle
Et quelque autre marmot qui traîne la semelle
Et la suit, fatigué, s'accrochant aux jupons;
Le fils avec le sac au pain et les jambons,
Et la fille emportant sur son dos la vaisselle.
Heureux ceux qui n'ont pas quelque vieux qui chancelle
Et qui gronde et qu'on a, s'effarant, après soi!
Pourquoi donc partent-ils, ces braves gens? Pourquoi
S'en vont-ils par l'Europe et vers le Nouveau Monde,
Etonnés de montrer leur douce pâleur blonde
Et la calme candeur de leurs tristes yeux bleus
Sur les chemins de fer bruyants et populeux?
C'est que parfois la vie est inhospitalière.
Longtemps leur pauvreté naïve, pure et fière,

En plein champ, près du pot de grès et du pain bis,
A lutté, n'arrachant que de maigres épis
A la terre trop vieille et devenue avare.
Car il leur fut ingrat, implacable et barbare,
Ce vieux sol paternel, ce sol religieux,
Où parfois, comme un don laissé par les aïeux,
Leur pioche déterrait un peu d'or ou des armes,
Et que leur front baignait de sueurs et de larmes.
Tristes et patients, longtemps ils ont lutté
Contre son inertie et sa stérilité,
Mais vainement. Alors, la vie étant trop chère
Pour qu'ils pussent laisser, une année, en jachère
Ce sol qui refusait toujours de les nourrir,
Ils ont vu qu'il fallait s'en aller ou mourir;
Et tous, pleins du regret des récoltes futures,
Ils sont partis vers les lointaines aventures.

Oh! comme je les plains, les humbles, les petits,
Tous ceux-là qui sont nés et qui vivent blottis
Timidement autour d'un clocher de village;
Ceux que retient, bien mieux que l'ancien vasselage
Et que tous les vieux jougs du monde féodal,
L'étroit et tendre amour de leur pays natal;
Ceux-là que le galop d'un voyageur étonne,
Qui sentent que le vrai bonheur est monotone
Et qui ne veulent pas d'autre sort que le sort
De leurs pères, de qui la naissance et la mort
S'inscrivaient — c'était tout — aux marges d'une Bible.
Quand il leur faut quitter la masure paisible,
Le foyer près duquel leur enfance a rêvé

Et le champ que leurs bras virils ont cultivé;
Quand ils s'en vont, tirant ou poussant la charrette,
Et jetant un regard suprême et qui regrette
A mille objets qui sont pour eux de vieux amis :
Au pâturage avec les grands bœufs endormis,
Au vieux pont, à l'auberge en face de l'église,
A l'enseigne où le grand Frédéric prend sa prise,
Au lavoir plein du bruit des linges que l'on bat,
Oh! qu'il doit se livrer un lugubre combat
Dans leurs âmes déjà se sentant orphelines,
Tandis qu'ils voient grandir ces lointaines collines
Où naguère pour eux le monde finissait,
Et qu'ils songent avec amertume que c'est
La terre maternelle et dont vécut leur race,
La terre qui devient marâtre et qui les chasse!

Encor si l'avenir était riant pour eux,
Et s'ils étaient certains d'un lendemain heureux!
Mais ils n'ont presque pas d'espoir qui les soutienne.
L'Amérique n'est plus cette jeune Indienne
Souriante en son lit au milieu des roseaux
Et couronnant son front de plumages d'oiseaux,
Telle qu'ils l'ont rêvée autrefois, à l'école.
Pour eux, durs ouvriers du labeur agricole,
Ce qu'ils comptent trouver là-bas, c'est seulement
La forêt monstrueuse au noir tressaillement,
Où, rampant et glissant, la hideuse famille
De la nature vierge et féroce fourmille;
C'est la bataille avec la hache, avec le pic,
Contre les troncs noueux et les rochers à pic;

C'est le miasme lourd du terrain noir et riche
Qu'en grelottant de fièvre, avec rage, on défriche;
Les grands feux dans les bois et les nuits sans repos
Où l'on voit scintiller, autour de ses troupeaux,
Dans l'ombre, les yeux d'or des jaguars et des onces;
C'est la bêche tranchant les serpents et les ronces;
— Enfin, comme un bonheur qu'on n'ose pas prévoir,
Et si Dieu plus clément daigne un jour s'émouvoir
Des cantiques chantés en chœur sous les étoiles,
C'est, après le sommeil frileux entre deux toiles
Et les maigres soupers de lard et de biscuits,
La famille restée encore entière, et puis
De gais et longs repas, par les soirs de dimanches,
Devant une moisson, près d'un logis de planches.

Pour l'instant, du trop long voyage tout meurtris,
Dans cette gare, en haut d'un faubourg de Paris,
Ils attendent, muets du regret qui les navre,
Le convoi qui les doit jeter aux quais du Havre.
Comme on n'a pas pour eux allumé de quinquets,
On croit qu'ils dorment tous, penchés sur leurs paquets,
Dans la salle aux longs bancs, sombre comme une geôle.
Mais l'époux qui soutient, lasse, sur son épaule,
Une tête de femme où sont clos de doux yeux,
Promène autour de lui des regards anxieux;
Mais la mère est en proie aux présages funèbres,
Qui cache sous ses mains jointes, dans les ténèbres,
Des fronts d'enfants serrés contre elle avec terreur;
Mais il pâlit, ce jeune et triste laboureur,
Qui sent, en la serrant sous la sienne pressée,

Frissonner une main douce de fiancée!
— Sinon pour soi, du moins pour l'être faible et cher,
Chacun songe au pays dans cette nuit d'hiver,
Et, jugeant que la salle est très mal éclairée,
Essuie, en se cachant, une larme ignorée.

Une Femme seule

Dans le salon bourgeois où je l'ai rencontrée,
Ses yeux doux et craintifs, son front d'ange proscrit,
M'attirèrent d'abord vers elle, et l'on m'apprit
Que d'un mari brutal elle était séparée.

Elle venait encor chez ces anciens amis,
Dont la maison avait vu grandir son enfance
Et qui, malgré le bruit dont le monde s'offense,
Au préjugé cruel ne s'étaient point soumis.

Mais elle savait bien, résignée et très douce,
Qu'on ne la recevait qu'en petit comité,
Et s'attendait toujours, dans sa tranquillité,
Au mot qui congédie, à l'accueil qui repousse.

Donc, les soirs sans dîner ni bal au piano,
Elle venait broder près de l'âtre, en famille.
Et c'est là que, devant son air de jeune fille,
Je m'étonnai de voir à son doigt un anneau.

Stoïque, elle acceptait son étrange veuvage,
Sans arrière-pensée et très naïvement;
Pour prouver qu'elle était fidèle à son serment,
Sa main avait gardé le signe d'esclavage.

Elle était pâle et brune, elle avait vingt-cinq ans;
Le sang veinait de bleu ses mains longues et fières,
Et, nerveux, les longs cils de ses chastes paupières
Voilaient ses regards bruns de battements fréquents.

Ni bijou, ni ruban. Nulle marque de joie.
Jamais la moindre fleur dans le bandeau châtain;
Et le petit col blanc, étroit et puritain,
Tranchait seul sur le deuil de la robe de soie.

Brodant très lentement et d'un geste assoupli
Et ne se doutant pas que l'ombre transfigure,
Sa place dans la chambre était la plus obscure;
Elle parlait à peine et désirait l'oubli.

Mais, à la question banale qu'on adresse,
Quand elle répondait quelques mots en passant,
Cela faisait du mal d'entendre cet accent
Brisé par la douleur et fait pour la tendresse,

Cette voix lente et pure, et lasse de prier,
Qu'interrompait jadis la forte voix d'un maître
Et qu'une insulte, hélas! un bras levé peut-être,
De honte et de terreur, un jour, firent crier.

Quand un petit enfant présentait à la ronde
Son front à nos baisers, oh! comme lentement,
Mélancoliquement et douloureusement,
Ses lèvres s'appuyaient sur cette tête blonde!

Mais aussitôt après ce trop cruel plaisir,
Comme elle reprenait son travail au plus vite!
Et sur ses traits alors quelle rougeur subite,
En songeant au regret qu'on avait pu saisir!

Car je m'apercevais, quoiqu'on fût bon pour elle,
Qu'on la plaignait d'avoir fait un si mauvais choix,
Que ce monde aux instincts timorés et bourgeois
Conservait une crainte, après tout naturelle.

J'avais bien remarqué que son humble regard
Tremblait d'être heurté par un regard qui brille,
Qu'elle n'allait jamais près d'une jeune fille
Et ne levait les yeux que devant un vieillard.

— Jeune homme qui pourrais aimer la pauvre femme
Et qui la trouveras quelque jour sur tes pas,
Ne la regarde pas et ne lui parle pas.
Ne te fais pas aimer, car ce serait infâme!

Va, je connais l'adresse et les subtilités
Du sophisme, aussi bien que tu peux les connaître.
Je sais que son œil brûle et que sa voix pénètre,
Et quel sang bondira dans vos cœurs révoltés.

Je sais qu'elle succombe et qu'elle est sans défense,
Qu'elle meurtrit son sein devant le crucifix,
Qu'elle t'adorerait comme un dieu, comme un fils;
Je sais que ta victoire est certaine d'avance.

Oui, pour toi je suis sûr qu'elle sacrifierait
Son unique trésor, l'honneur pur et fidèle,
Et que tu voudrais vivre et mourir auprès d'elle.
— C'est bien. Mais je suis sûr aussi qu'elle en mourrait.

Simple Ambition

Être un modeste croque-notes
Donnant des leçons de hasard,
Qui court Paris en grosses bottes,
Mais qui comprend Gluck et Mozart;

Avoir quelque part un vieux maître;
Aimer sa fille; et, chaque soir,
Brosser son vieil habit et mettre
Du linge pour aller les voir;

Ils logent loin! faire une lieue
En chantonnant quelques vieux airs,
L'été, sous la douce nuit bleue
Et par les bons quartiers déserts;

Aimer d'un amour très honnête;
Avoir peur, en portant la main
A certain cordon de sonnette
Dont on sait pourtant le chemin...

« Ah! monsieur Paul!... — Mademoiselle!
— Mon père vous attend. Voyez :
Voici votre violoncelle,
Son violon et les cahiers. »

Demander comment va le maître,
Qui survient simple et cordial;
Oh! le bon moment! — La fenêtre
S'ouvre sur un ciel nuptial;

Les brises déjà rafraîchies
Entrent avec des papillons
Bien vite brûlés aux bougies
Qui jettent de faibles rayons.

Le concert commence. Elle écoute,
Blonde, accoudée et tout en blanc,
Et son cœur frissonne sans doute
Avec l'allegretto tremblant.

Puis, c'est lé menuet, l'andante,
Tout le beau poème du bruit,
Toute la symphonie ardente.
Et le temps passe. Il est minuit.

« Sauvez-vous. C'est une heure indue
Pour vous qui logez tout là-bas,
Et cette banlieue est perdue.
Vous viendrez demain, n'est-ce pas? »

Mais avant de partir, encore
Un peu de musique; pas trop...
Pendant que Julie élabore
Trois humbles verres de sirop.

Dans la Rue

Les deux petites sont en deuil;
Et la plus grande — c'est la mère —
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'école primaire.

Elle inspecte, dans le panier,
Les tartines de confiture
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole,
Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'école,

Écartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitoufle,
L'aînée alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez et lui dit : « Souffle. »

La Sœur Novice

Lorsque tout douloureux regret fut mort en elle
Et qu'elle eut bien perdu tout espoir décevant,
Résignée, elle alla chercher dans un couvent
Le calme qui prépare à la vie éternelle.

Le chapelet battant la jupe de flanelle,
Et pâle, elle venait se promener souvent
Dans le jardin sans fleurs, bien abrité du vent,
Avec ses plants de choux et sa vigne en tonnelle.

Pourtant elle cueillit, un jour, dans ce jardin,
Une fleur exhalant un souvenir mondain,
Qui poussait là malgré la sainte obédience;

Elle la respira longtemps, puis, vers le soir,
Saintement, ayant mis en paix sa conscience,
Mourut comme s'éteint l'âme d'un encensoir.

La Famille du Menuisier

Le marchand de cercueils vient de trousser ses manches
Et rabote en sifflant, les pieds dans les copeaux.
L'année est bonne; il n'a pas le moindre repos
Et même il ne boit plus son gain tous les dimanches.

Tout en jouant parmi les longues bières blanches,
Ses enfants, deux blondins tout roses et dispos,
Quand passe un corbillard, lui tirent leurs chapeaux
Et bénissent la mort qui fait vendre des planches.

La mère, supputant de combien s'accroîtra
Son épargne, s'il vient un nouveau choléra,
Tricote, en souriant, au seuil de la boutique;

Et ce groupe joyeux, dans l'or d'un soir d'été,
Offre un tableau de paix naïve et domestique,
De bien-être honorable et de bonne santé.

Le Musée de Marine

Au Louvre, je vais voir ces délicats modèles
Qui montrent aux oisifs les richesses d'un port,
Je connais l'armement des vaisseaux de haut-bord
Et la voilure des avisos-hirondelles.

J'aime cette flottille avec ses bagatelles,
Le carré d'Océan qui lui sert de support,
Ses petits canons noirs se montrant au sabord,
Et ses mille haubans fins comme des dentelles.

Je suis un loup de mer et sais apprécier
Le blindage de cuivre et les ancres d'acier :
Car tous ces riens de bois, de ficelle et de liège

M'ont souvent fait trouver les dimanches bien courts,
Et, forçat de Paris dès longtemps pris au piège,
C'est là que j'ai rêvé le voyage au long cours.

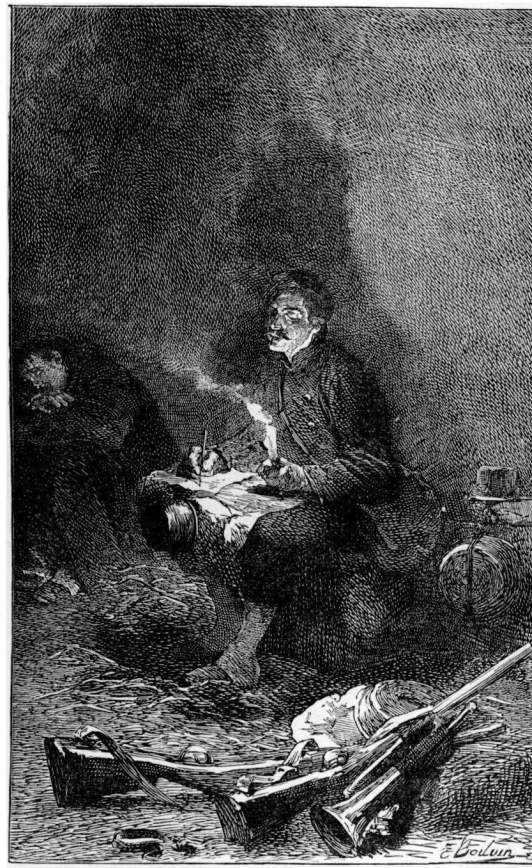
Joujoux d'Allemagne

L'autre soir, je voyais la petite Marie
Rester, près de la lampe, en extase et sans voix;
Car elle avait tiré de son coffre de bois
Ce jouet d'Allemagne appelé bergerie.

Les moutons étaient gros comme la métairie,
Qui, certes, n'aurait pu loger les villageois;
Les arbres sur leurs pieds naïfs étaient tout droits,
Et le vieux tapis vert jouait mal la prairie.

Et moi, plus que l'enfant, je me suis amusé,
Et puisque le voyage, hélas! m'est refusé,
Une heure j'ai joui d'un mirage illusoire.

L'odeur de ces joujoux, mal taillés et mal peints,
M'a permis de courir tes déserts de sapins,
Et j'ai connu ton ombre immense, ô forêt Noire!



Lettre d'un Mobile breton.

ÉCRIT PENDANT LE SIÈGE

Paris, 1870

Lettre d'un Mobile breton

MAMAN, et toi, vieux père, et toi, ma sœur mignonne,
Ce soir, en attendant que le couvre-feu sonne,
Je mets la plume en main pour vous dire comment
Je pense tous les jours à vous très tendrement,
Très tristement aussi, malgré toute espérance;
Car, bien qu'ayant juré de mourir pour la France
Et certain d'accomplir jusqu'au bout mon devoir,
Je ne puis pas songer au pays sans revoir
La maison, le buffet et ses vaisselles peintes,
La table, le poiré qui mousse dans les pintes,
La soupière de choux qui fume et qui sent bon,
Entre les vastes plats de noix et de jambon,
La sœur et la maman priant, les deux mains jointes,
Avec leurs bonnets blancs et leurs fichus à pointes,

Et papa qui, pensant que je manque au souper,
Fait sa croix sur le pain avant de le couper.
Laissons cela. D'ailleurs je reviendrai peut-être.
— Donc nous sommes campés sous le fort de Bicêtre
Avec Monsieur le comte et tous ceux de chez nous.
Je vous écris ceci, mon sac sur les genoux,
Sous la tente, et le vent fait trembler ma chandelle.
Bicêtre est une sombre et forte citadelle,
Où des Bretons marins, de rudes compagnons,
Dorment dans le caban auprès de leurs canons,
Tout comme sur un brick à l'ancre dans la rade.
Aussi j'ai trouvé là plus d'un bon camarade
Parti depuis longtemps entre le ciel et l'eau,
Car Saint-Servan n'est pas bien loin de Saint-Malo,
Et nous avons vidé quelquefois un plein verre.
Mon bataillon était de la dernière affaire,
A preuve que Noël, le cadet du sonneur,
Comme on dit à Paris, est mort au champ d'honneur.
Il avait un éclat de bombe dans la cuisse.
Il saignait, il criait. Je ne crois pas qu'on puisse
Voir cela sans horreur, et chacun étouffait;
Mais nos vieux officiers prétendent qu'on s'y fait.
On nous a portés tous à l'ordre de l'armée.
Moi, j'ai tiré des coups de feu dans la fumée
Et j'ai marché toujours en avant, sans rien voir.
Enfin on a sonné la retraite, et, le soir,
Un vieux, au képi d'or, qui tordait sa barbiche
Et qui de compliments paraît être assez chiche,
Nous a dit : « Nom de nom ! mes enfants, c'est très bien ! »
Et quoiqu'il blasphémât, c'est vrai, comme un païen,

Et qu'il lançât sur nous un regard diabolique,
Nous avons tous crié : « Vive la République! »
— Ce mot-là, c'est toujours du français, n'est-ce pas? —
Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tout bas
Et sont, avec raison, mécontents qu'on ricane
De notre vieil abbé qui trousse sa soutane,
Marche à côté de nous droit au-devant du feu
Et parle à nos blessés du pays et de Dieu;
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse
De bien montrer comment on meurt, après la messe.
— Nous avons traversé Paris. Il m'a fait peur.
Puis nous l'avons trouvé dans la grande stupeur,
Sombre et lisant tout haut des journaux dans les rues.
Huit jours les habitants logèrent les recrues.
Nous étions, Pierre et moi, chez des bourgeois cossus,
Où nous fûmes assez honnêtement reçus.
Pourtant j'étais d'abord chez eux mal à mon aise
Et je restais assis sur le bord de ma chaise,
Confus de l'embarras où nous les avions mis.
Mais leurs petits enfants devinrent nos amis;
Ils riaient avec nous, jouaient avec nos armes
Et couvraient, les démons! de leurs joyeux vacarmes
Le bruit que nous faisions avec nos gros souliers.
Bref, nous sommes partis bien réconciliés
Et, les jours de congé, nous leur faisons visite.
— Allons! il faut finir cette lettre au plus vite,
Car le clairon au loin jette ses sons cuivrés.
Je ne sais pas encor si vous la recevrez,
Mais je suis bien content d'avoir suivi l'école :
Grâce au savoir, qu'on raille au pays agricole,

Me voilà caporal avec un beau galon,
Et puis je vous écris ces mots par le ballon.
Maintenant, au revoir, chers parents, je l'espère.
Si je ne reviens pas, ô ma mère et mon père,
Songez que votre fils est mort en défenseur
De notre pauvre France; et toi, mignonne sœur,
Quand tu rencontreras Yvonne à la fontaine,
Dis-lui bien que je l'aime et qu'elle soit certaine
Que dans ce grand Paris, effrayant et moqueur,
Je suis toujours le sien et lui garde mon cœur.
Baise ses cheveux blonds, fais-lui la confidence
Que j'ai peur du grand gars qui lui parle à la danse;
Dis-lui qu'elle soit calme et garde le logis
Et que je ne veux pas trouver ses yeux rougis.
— Adieu. Voici pour vous ma tendresse suprême,
Et je signe, en pleurant, « votre enfant qui vous aime ».

En Faction

Sur le rempart, portant mon lourd fusil de guerre,
Je vous revois, pays que j'explorais naguère,
Montrouge, Gentilly, vieux hameaux oubliés
Qui cachez vos toits bruns parmi les peupliers.
Je respire, surpris, sombre ruisseau de Bièvre,
Ta forte odeur de cuir et tes miasmes de fièvre.
Je vous suis du regard, pauvres coteaux pelés,

Tels encor que jadis je vous ai contemplés,
Et, dans ce ciel connu, mon souvenir s'étonne
De retrouver les tons exquis d'un soir d'automne;
Et mes yeux sont mouillés des larmes de l'adieu.
Car mon rêve a souvent erré dans ce milieu
Que va bouleverser la dure loi du siège.
Jusqu'ici j'allongeais la chaîne de mon piège;
Triste captif, ayant Paris pour ma prison,
Longtemps ce fut ici pour moi tout l'horizon;
Ici j'ai pris l'amour des couchants verts et roses;
Penché dès le matin sur des papiers moroses,
Dans une chambre où ma fantaisie étouffait,
C'est ici que souvent, le soir, j'ai satisfait,
A cette heure où la nuit monte au ciel et le gagne,
Mon désir de lointain, d'air libre et de campagne.
Me reprochera-t-on, dans cet affreux moment,
Un regret pour ce coin misérable et charmant?
Car il va disparaître à tout jamais. Sans doute,
Les boulets vont couper les arbres de la route;
Et l'humble cabaret où je me suis assis,
Incendié déjà, fume au pied du glacis;
Dans ce champ dépouillé, morne comme une tombe,
Il croule, abandonné. Regardez. Une bombe
A crevé ces vieux murs qui gênaient pour le tir;
Et, tels que mon regret qui ne veut point partir,
Se brûlant au vieux toit, quelques pigeons fidèles
L'entourent, en criant, de leurs battements d'ailes.

Le Chien perdu

Quand on rentre, le soir, par la cité déserte,
Regardant sur la boue humide, grasse et verte,
Les longs sillons du gaz tous les jours moins nombreux,
Souvent un chien perdu, tout crotté, morne, affreux,
Un vrai chien de faubourg, que son trop pauvre maître
Chassa d'un coup de pied en le pleurant peut-être,
Attache à vos talons obstinément son nez
Et vous lance un regard si vous vous retournez.
Quel regard! long, craintif, tout chargé de caresse,
Touchant comme un regard de pauvre ou de maîtresse,
Mais sans espoir pourtant, avec cet air douteux
De femme dédaignée et de pauvre honteux.
Si vous vous arrêtez, il s'arrête, et, timide,
Agite faiblement sa queue au poil humide.
Sachant bien que son sort en vous est débattu,
Il semble dire : « Allons, emmène-moi, veux-tu? »
On est ému, pourtant on manque de courage;
On est pauvre soi-même, on a peur de la rage,
Enfin, mauvais, on fait la mine de lever
Sa canne, on dit au chien : « Veux-tu bien te sauver! »
Et, tout penaud, il va faire son offre à d'autres.

La sinistre rencontre! et quels temps sont les nôtres

Et quel mal nous ont fait ces féroces Prussiens,
Que les plus pauvres gens abandonnent leurs chiens
Et que, distrait du deuil public, il faille encore
Plaindre ces animaux dont le regard implore!

A l'Ambulance

Du couvent troublant le silence,
Arrive, avec son bruit pressé,
Une voiture d'ambulance.
On amène un soldat blessé.

Sur sa capote le sang brille;
Il boite, éreinté par l'obus.
Son fusil lui sert de béquille
Pour descendre de l'omnibus.

C'est un vieux aux moustaches rudes,
Galonné d'un triple chevron,
Qui hait les cagots et les prudes
Et débute par un juron.

Il a des propos malhonnêtes
Et des regards presque insultants,
Qui font rougir sous leurs cornettes
Les novices de dix-huit ans.

Croyant qu'il dort et qu'elle est seule
Si la sœur prie auprès de lui,
Vite il charge son brûle-gueule
Et siffle un air avec ennui.

Que lui font la veille assidue,
L'intérêt qu'on peut lui porter ?
Il sait que sa jambe est perdue
Et que l'on va le charcuter.

Il est furieux. — Laissez faire;
On est très patient ici;
Puis il y règne une atmosphère
Qui console et qui dompte aussi;

L'influence est lente, mais sûre,
De ces servantes de leur vœu,
Douces en touchant la blessure
Et douces en parlant de Dieu.

— Aussi, sentant, à sa manière,
Le charme pieux et subtil,
Le grognard, à chaque prière,
Dira bientôt : « Ainsi soit-il! »

PLUS DE SANG!

Avril 1871

O France! je sais bien que, dans cette tuerie,
A celui qui dira : « Pitié! pudeur! patrie! »
Ces acharnés répondront : « Non! »
Que tout espoir de paix est presque une chimère;
Mais je serai l'écho de ta douleur de mère
Parmi l'orage du canon.

Je sais que le massacre aux cent voix furieuses
Et que le crachement hideux des mitrailleuses
Couvriront mes cris haletants;
Mais je t'évoquerai, France, France éternelle,
Sanglante et découvrant ta gorge maternelle
Entre les coups des combattants.

Je sais que la terreur va régner sur la ville,
Que peut-être aux tribuns de la guerre civile
On va me désigner du doigt.
Je le sais; mais il faut fulminer l'anathème,
Et le poète obscur qui te pleure et qui t'aime
Aura du moins fait ce qu'il doit.

Oui, nous irons d'abord où la discorde habite,
Dans le sombre palais au toit duquel palpite
Un drapeau rouge dans le ciel,
Et là tu montreras, de ton geste qui raille,
Les trois mots flamboyants sur la vieille muraille
Comme les mots de Daniel.

Tu feras voir l'horreur de ta gorge saignée
Et tu déchireras, pauvre mère indignée,
Ce décret, cet ukase affreux,
Écrit par une main noire encor de l'amorce,
Qui provoque au combat fratricide et qui force
Tes fils à s'égorger entre eux.

Après nous descendrons dans les geôles profondes
Où tu verras, parmi les malfaiteurs immondes,
Tristes, mais le cœur sans effroi,
Des vieillards doux et purs, des otages de guerre,
Des prêtres arrachés de l'autel où naguère
Ils priaient encor Dieu pour toi.

Nous planerons alors sur la cité déserte.
Sauf un rauque clairon qui sonne au loin l'alerte
Ou le coup de canon d'un fort,
Ou le pavé broyé par un caisson qui passe;
Nul bruit, nul mouvement, et sur l'immense espace
Pèsent le silence et la mort.

C'est la fuite, partout. Si, dans les quartiers riches,
Frôlant timidement les murs souillés d'affiches,
Le passant marche, le front bas,
Inquiet du blocus et craignant qu'on l'affame,
Dans le groupe, au faubourg, le vieux, l'enfant, la femme,
Sont seuls à parler des combats.

Entends-tu le canon qui gronde par saccades?
Les hommes sont partis là-bas, aux barricades,
Aux avant-postes, aux remparts.
A Vanves, à Neuilly, mitraille et balles pleuvent,
Hélas! et c'est pourquoi tous ces cœurs qui s'émeuvent,
Ces larmes dans tous les regards.

Mais si, nous détournant de cette morne scène,
Nous regardons plus loin, sur les bords de la Seine,
France, cache-moi dans ton sein!
Que j'entende bondir ton noble cœur de femme
Qui se brise à l'aspect de cette lutte infâme
Où ton peuple est ton assassin.

Que j'entende ta voix hurler, pleine de larmes :
« O mes fils égarés, jetez, brisez vos armes.
Assez! il n'est jamais trop tard.
Ne combattez pas plus pour un mot illusoire;
Arrêtez, plus de sang! nous n'avons qu'une gloire
Et nous n'avons qu'un étendard.

« La victoire est horrible et ma mort seule est sûre.
Cruels, vous retournez le fer dans la blessure
Où l'a plongé le Prussien!
Arrêtez ce combat qui m'achève et me navre,
Insensés qui voulez sur un front de cadavre
Planter le bonnet phrygien.

« La paix! faites la paix! Et puis, pardon, clémence!
Oublions à jamais cet instant de démence.
Vite à nos marteaux. Travaillons,
Travaillons en disant : « C'était un mauvais rêve. »
Et plus tard, quand mon front qui vite se relève
Lancera de nouveaux rayons,

« Alors, ô jeunes fils de la vaillante Gaule,
Nous jetterons encor le fusil sur l'épaule
Et, le sac chargé d'un pain bis,
Nous irons vers le Rhin pour laver notre honte,
Nous irons, furieux, comme le flot qui monte
Et nombreux comme les épis. »

Dis-leur cela, ma mère, et, messagère ailée,
Mon ode ira porter jusque dans la mêlée
Le rameau providentiel,
Sachant bien que l'orage affreux qui se déchaîne,
Et qui peut d'un seul coup déraciner un chêne,
Épargne un oiseau dans le ciel.

UNE LETTRE DE CHRISTMAS

I

L'Empereur est depuis deux ans à Sainte-Hélène.
Le climat l'a flétri de sa mortelle haleine.
Il décline en dépit des soins d'O'Méara.
Soyez contents, ô rois geôliers! Il en mourra.
Aujourd'hui, cependant, son humeur est moins noire.
Que faire? Travailler et dicter son histoire?
Las Cases n'est plus là pour le *Mémorial*.
Pensif, il reconnaît son masque impérial,
Quand au miroir, après le bain, il se regarde.
Puis, ayant mis l'habit des chasseurs de la garde,
L'habit vert étoilé de la plaque d'argent
Et l'illustre chapeau présenté par Marchand,
Le voilà tel qu'il doit durer dans la légende!
Et quand paraît au seuil le médecin d'Irlande,
Par qui se sent aimé le glorieux martyr,
Il dit presque gaiement :
« Venez... Je veux sortir. »

Mais autour de Longwood où se meurt l'aigle en cage,
C'est toujours l'accablant et morne paysage
De gommiers rabougris et de cactus poudreux;
Et dans l'étroit vallon bordé de rocs affreux,
Au bout duquel la mer au loin miroite et bouge,
L'Empereur trouvera partout le soldat rouge
Qui lui semble un verrou vivant de sa prison.
Qu'importe! Il a besoin d'espace et d'horizon,
Ce matin. La douleur de sa lente agonie
Se bercera, croit-il, à la plainte infinie
De la lame de fond croulant sur les galets.
Il va donc, s'irritant du salut des Anglais
Qui font de leurs fusils sonner les capucines.
Il atteint le sommet des falaises voisines;
Mais, quand du haut d'un cap il découvre la mer,
Un brick de guerre est là, qui louvoie, ayant l'air
Inquiet du captif et de ses promenades,
Et qui braque sur lui toutes ses caronades.

« Rentrons, docteur, » dit-il d'un accent rude et prompt.

Or, comme il s'en revient, sombre et baissant le front,
Qu'à tant de rois jadis il montra si superbe,
Soudain Napoléon voit un papier dans l'herbe,
Une lettre au cachet rompu qu'on perdit là.

« Une lettre!... Parbleu, docteur, ramassez-la.
Le mystère m'étouffe où l'on nous enveloppe.
C'est un moyen d'avoir des nouvelles d'Europe.

Oui, vous me traduirez ceci... Je veux savoir
Si, comme en vos pamphlets, j'y suis peint plus en noir
Qu'un ogre dévorant des enfants dans son antre...
Puis, ainsi, nous tuerons une heure. »
Il dit et rentre
A Longwood, ce taudis malsain sur un rocher.
Il mène O'Méara dans sa chambre à coucher
Et tombe en un fauteuil, croisant ses jambes fines.
Quel lugubre logis! Au mur, deux carabines
Se rouillent, le pays n'ayant pas de gibier.
L'humidité décolle et pourrit le papier
De tenture. Ici tout se dégrade et s'altère.
Quant aux meubles, voici le chétif inventaire :
Un vieux divan qu'usa le frottement du dos.
L'étroit lit d'Austerlitz sous de maigres rideaux,
Où le grand prisonnier veille des nuits entières.
Quelques livres épars. Quatre ou cinq tabatières
Dont, plus tard, aux amis d'exil il fera don.
Des bottes dans un coin et, sur un guéridon,
Les fioles du docteur que, sceptique, il méprise.
Pendue à quelque clou, la redingote grise
Qui rappelle Iéna, Wagram et Champaubert.
Des gants flétris jetés dans un tiroir ouvert.
Sur un bureau mesquin, des papiers, une carte...
Était-il mieux logé, le jeune Bonaparte
Du quai Conti, quand la misère l'affama
Et quand il empruntait un louis à Talma?
Ce pauvre a possédé l'Europe... O destinée!
Cependant, un objet, là, sur la cheminée
Reste, en ce pitoyable et sinistre milieu,

Bien cher à ce captif qui fut un demi-dieu.
C'est le dernier trésor que conserve cet homme :
Le buste d'un très bel enfant, du Roi de Rome.

II

« D'abord, dit l'Empereur, l'adresse, *dottore*...
Il faut savoir par qui ceci fut égaré.
— « Paul Sydney, capitaine au cinquante-troisième. »

— Bien. Lisez.

— « Cher époux, je pense à toi, je t'aime.
« Dans ton exil, si loin de ton fils et de moi,
« — Oh! n'en doute jamais, — je t'aime et pense à toi.
« Mais si, dans mon esprit, ton souvenir demeure
« Tendre, doux et profond, tous les jours, à toute heure,
« Il me fait quelquefois un peu souffrir, hélas!
« Et surtout aujourd'hui, car voici la Christmas.
« Je devrais te cacher mon spleen, mais le voudrais-je,
« Je ne le pourrais pas. Le ciel est sombre, il neige,
« Et c'est bien dur que tu ne sois pas, à Noël,
« Près de ton petit Dick et près de ta Mabel.
« Pardonne. Je sais bien, la plainte est inutile.
« Si tu n'as pas voulu m'emmener dans cette île,
« Tout là-bas, j'en connais la touchante raison.

« Tu craignais le climat pour ton petit garçon,
« Mon bon Paul, et pour moi qui suis si délicate.
« Tu me le redisais encor, sur la frégate,
« A Plymouth, quand passait à bord ton régiment.
« Tu partis seul, mais par amour, par dévouement,
« Et tu te résignas à cette longue absence
« Pour avancer, pour nous donner un peu d'aisance,
« Ta femme ne t'ayant comme dot apporté
« Que son cœur plein d'amour et sa faible beauté.
« Mais, encore une fois, pardon. J'entends la cloche
« De l'église ; elle a l'air de me faire un reproche
« D'être triste, le jour où naquit l'Enfant-Dieu.
« Je vais te dire, afin de te distraire un peu,
« Comment à célébrer la Christmas je m'apprête.
« Nous voulons, Dick et moi, que tu sois de la fête,
« Et ce qu'on voit de mieux orné, dans le logis,
« De houx frais et luisant avec ses grains rougis,
« C'est ton portrait. Ainsi nous serons en famille,
« N'est-ce pas ? Je vais faire un grand feu dans la grille,
« Pour que soit doux et chaud ce soir d'intimité.
« Et, quand Dick aura pris son pudding et son thé,
« — Il vient d'avoir huit ans, il est grand pour son âge, —
« Nous nous installerons devant ta chère image.
« Je prendrai tendrement mon fils sur mes genoux
« Et tu nous souriras dans ton cadre de houx,
« Et nous resterons là, tous les trois, bien ensemble.
« Notre Dick bien-aimé ! Tu sais, il te ressemble.
« Tu me disais pendant ma grossesse : « Je veux
« Que l'enfant ait tes yeux bruns et tes noirs cheveux. »
« Je protestais alors — tu t'en souviens, j'espère —

« Et je voulais un fils ressemblant à son père.
« Mes vœux sont exaucés, cher Paul. Plus nous allons,
« Plus il a tes yeux bleus et tes beaux cheveux blonds,
« Et déjà ton profil de chef, si volontaire.
« Quand il me dit : « Maman, je serai militaire! »
« Je reconnais ton air martial. Tous les mois,
« Lorsque vient l'invalide à la jambe de bois,
« Le vieux Tom, ton ancien tambour aux Arapiles,
« A qui nos cinq schillings ne sont pas inutiles,
« Dick lui prend son bâton — qu'il a les yeux contents! —
« Et se fait enseigner la charge en douze temps;
« Et tu rirais devant sa grimace farouche
« Alors qu'il fait semblant de mordre la cartouche.
« D'ordinaire, l'on voit les mamans s'effrayer
« Que leur fils s'abandonne à cet instinct guerrier.
« Votre femme n'est pas ainsi, mon capitaine.
« Ton cher petit sera brave, j'en suis certaine
« Et fière, et c'est la belle espérance où je vis
« Qu'il imite son père et serve son pays... »

III

D'un geste, l'Empereur interrompt la lecture.
Il est debout. Il pense à son fils, — ô torture! —
A l'enfant dérobé qu'il ne reverra pas.
Les mains jointes au dos, tête basse, à grands pas,
Il marche. Qu'a-t-on fait du roi de Rome, à Vienne?
Il l'ignore, et pourtant il faut qu'il se souvienne

Que le pauvre petit pleurait, les bras au cou
Du digne Menneval et criait : « Maman Quiou! »
Quand on chassa ses seuls amis venus de France.
O'Méara devant cette atroce souffrance
Reste muet, n'osant tenir ses yeux levés.
Mais l'Empereur s'assied et lui dit :
« Poursuivez. »

L'Irlandais reprend donc :
« Je sais par cœur ta lettre
« M'annonçant que tes chefs t'ont bien voulu promettre
« Que, dans un an, — hélas! un an d'absence encor! —
« Tu reviendras avec le grade de major.
« Même, auprès du vieux Tom, ton fils déjà s'informe
« Des insignes nouveaux qu'aura ton uniforme.
« Toi, mon cher Paul, toujours si bon, si généreux,
« Te voilà, m'écris-tu, d'avance très heureux
« Que ta famille soit enfin hors de la gêne.
« J'espère donc t'avoir à la Christmas prochaine;
« Mais j'ai toujours mon gros souci — l'air empesté
« De cette île. Que Dieu veille sur ta santé!
« Je prierai bien pour toi, ce soir, et je vais faire
« Prier ton cher petit pour son excellent père.
« L'enfant de Bethléem qui naquit aujourd'hui
« Doit écouter surtout les enfants comme lui.
« De toute la ferveur de nos âmes chrétiennes,
« Nous prierons, Dick et moi, pour que tu nous reviennes
« Sans mal et sois reçu, bien portant, dans nos bras;
« Et nous prierons aussi pour tous ceux que, là-bas,
« Menace, comme toi, ce climat délétère,

« Même... Oui, malgré le mal qu'il fit à l'Angleterre...
« En ce jour où parut le Rédempteur promis,
« Nous devons pardonner à tous nos ennemis...
« Oui, nous prierons pour le captif de Saint-Hélène. »

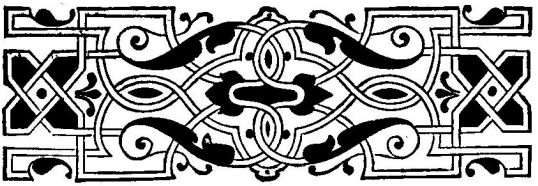
Le lecteur s'interrompt encore. Il sait la haine
Que pour Napoléon nourrit tout cœur anglais.
Mais l'Empereur, fronçant les sourcils, dit :
« Après?

— « Comprends-moi bien, cher Paul. Si je prie et pardonne,
« Ce n'est pas seulement parce que me l'ordonne
« L'enfant qu'ont adoré les pasteurs et les rois.
« Non, de ce prisonnier j'ai rêvé bien des fois.
« Sa gloire, sa grandeur, sa chute, son génie,
« Ne sont pour rien, crois-moi, dans la peine infinie
« Que me cause le sort de cet infortuné.
« C'est de notre bonheur de famille qu'est né
« Mon instinct de pitié sincère pour cet homme.
« Je songe à l'Autrichienne, au petit roi de Rome...
« Pour sa femme, il est tel qu'un mort, de son vivant,
« Et l'on voudrait qu'il fût haï par son enfant!...
« Aucune douleur n'est aussi cruelle, aucune!
« Ce bonheur que, modeste officier de fortune,
« Tu possèdes, — un fils par sa mère élevé
« Dans l'amour filial, — ce père en est privé.
« Qu'on le torture ainsi, vraiment, c'est trop inique.
« Quel calvaire! Il ne sait rien de son fils unique!
« C'est pour ce malheureux que notre enfant priera... »

IV

— Assez, » dit une voix sévère.
O'Méara,
Un sanglot dans la gorge et tout tremblant, s'arrête.
Les coudes aux genoux, courbant le front, la tête
Dans les mains, l'Empereur, profondément ému
Par l'amour qu'inspira ce soldat inconnu,
A le cœur déchiré d'une douleur mortelle.
Il se dit : « Son fils l'aime et sa femme est fidèle! »
Le grand captif atteint le fond du désespoir.
Mais alors, brusquement, pour ne pas laisser voir
Le trouble qui, chez un héros, lui semble indigne,
D'une main, au docteur irlandais il fait signe
De cesser la lecture et de se retirer...

Et personne n'a vu Napoléon pleurer.



TABLE

Le Reliquaire

Prologue. 1
Vers le Passé. 2
Solitude 4
Adagio. 5
A tes Yeux. 6
Et nunc et semper 7
L'Étape 8
Sous les Branches. 9
La Trêve. 10
Bouquetière 13
Le Cabaret. 14
La Vague et la Cloche . . 15
Une Sainte. 16
Rédemption 19

Intimités

Intimités. 25

Poèmes divers

Le Jongleur 41
Innocence 43
La Mort du Singe. 44
Ritournelle. 45
A une Tulipe. 46
Le Feu follet. 47

L'Horoscope 48
Ferrum est quod amant . . 49
Le Lys. 49
Chant de Guerre circassien. 50
Vitrail. 52
Le Fils des Armures . . . 52
Les Aïeules 55
Le Justicier 58

Poèmes modernes

Angelus. 70
Le Banc. 104
Enfants trouvées 111
L'Attente 115
Le Père 118
Le Defilé 119
La Bénédiction 123

Contes en vers et Poésies diverses

La Marchande de Journaux. 128
L'Épave 138
L'Enfant de la Balle. . . . 142
Les Boucles d'oreilles . . . 154
Le Roman de Jeanne . . . 163
Pour le Drapeau 176
Bleuette 180
Le Raisin 188
Premier Désir 190
Une Aumône. 193
Préface d'un Livre posthume. 194
A un Amant. 195
A un Élégiaque. 196
La Chambre abandonnée. . 197
Le Bateau-Mouche 199
La Nymphe de Ville-d'Avray. 201
L'Anneau 203
Vieux Brouillon de lettre. . 204
Sur une Tombe au Printemps 206
Le Vin 206
Portrait de Victor Hugo . . 207
L'Anniversaire 208
Résurrection 210
Le Rêve. 211
L'Éducation maternelle . . 212
Rêverie 213
Le Régiment qui passe . . 215
Aux Femmes de Lyon. . . 216
Le Cadeau de Sahagun le Vieux 219
Pour Guitare solo. 220
Ballade de François Coppée à son maître Théodore de Banville 221
Ballade de Banville à son cher François Coppée . . 222
Préface pour le premier volume de la *Vie Parisienne* d'Émile Blavet 224
Aux Bourgeois d'Amsterdam. 227
Dizains 230
Statue d'homme d'État . . 234
Sur un Exemplaire de *l'Exilée* 235
Pour une Fiancée. 236
Très ancien Sonnet 237
Caprice attendri. 238
Pour une Blonde inconnue. 239
Ballade pour deux Dames amies 239
L'Éventail 241

Billet 242
L'Asile de Nuit. 244
Au Jardin du Luxembourg. 248
A Petœfi. 251
Poèmes magyars 252
L'Amiral Courbet. 260
L'Étoile des Bergers. . . . 263

Les Humbles

La Nourrice 269
Le Petit Épicier. 278
Un Fils 282
Petits Bourgeois 289
En Province 291
Émigrants 301
Une Femme seule 306
Simple Ambition 309
Dans la Rue. 311
La Sœur Novice 312
La Famille du Menuisier. . 313
Le Musée de Marine . . . 313
Joujoux d'Allemagne. . . . 314

Écrit pendant le Siège

Lettre d'un Mobile breton . 319
En Faction. 322
Le Chien perdu. 324
A l'Ambulance 325

Plus de Sang

Plus de sang 327

Une Lettre de Christmas

Une Lettre de Christmas. 332

1.-6168. — Impr. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers, Paris.

MAJUKS